Les plumes du chemin

Carnets de confinement

(suite)

26 avril 2020 - 5 juin 2020

Le bout du tunnel

Compostelle 2000

Histoire à plusieurs

Sur le modèle du « cadavre exquis », jeu graphique – ou d'écriture – collectif, inventé par les surréalistes, chacun écrit à la suite d'un autre. C'est amusant et stimule l'imagination. On écrit comme on veut : dialogue, polar, poésie, liste, humour… Il peut être judicieux de terminer son texte par une question.

Il faut donc être plusieurs.

Une première personne initie l'histoire, une seconde la continue avec juste une contrainte à respecter : « caser un mot qui lui sera communiqué».

Le second a connaissance de ce qui a été écrit par le premier. Chaque participant n'a connaissance que du texte qui précède le sien. Le texte m'est envoyé et je me charge de l'envoyer au suivant et de collecter la totalité.

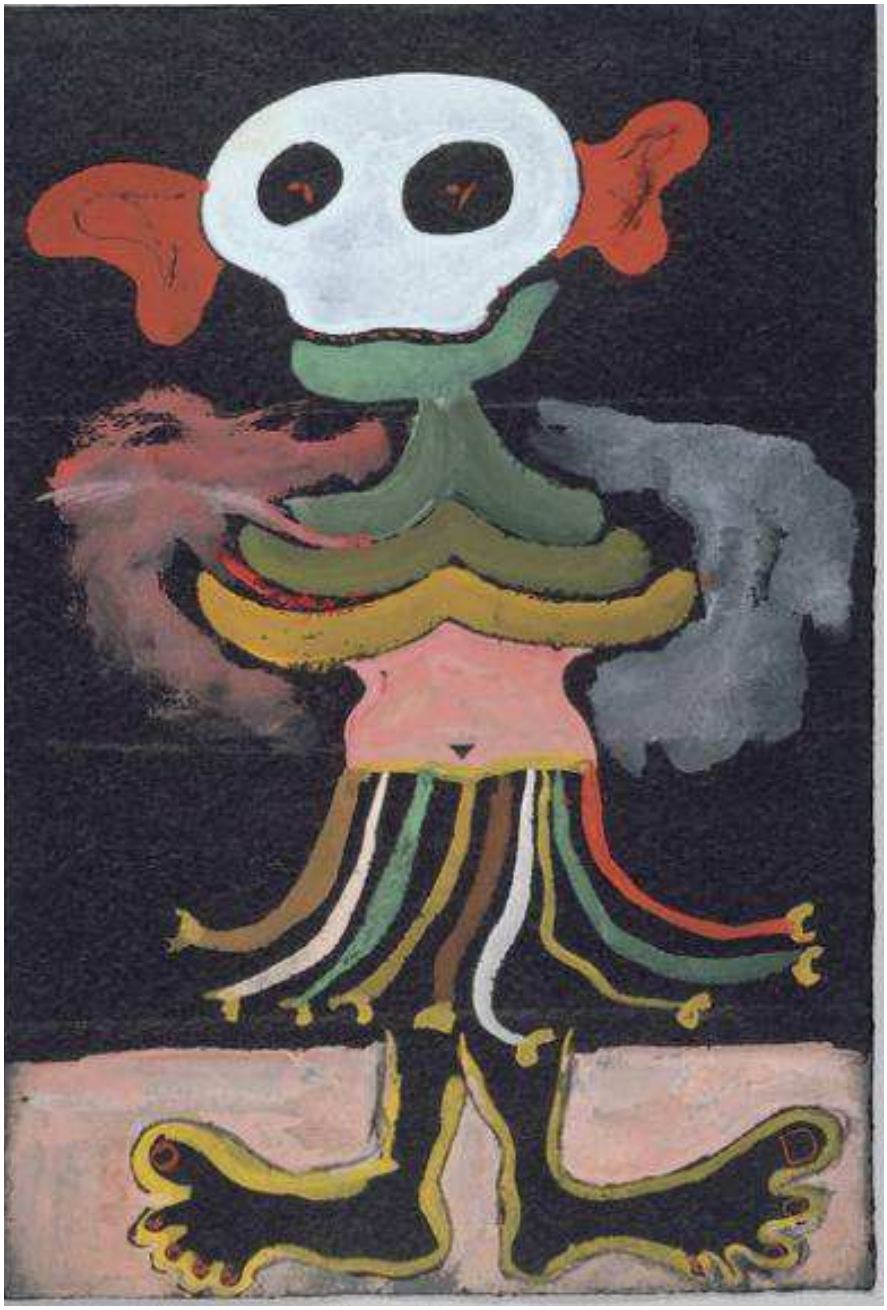
Au bout du compte, on a une histoire…

Quand je saurai qui participe, je ferai un ordre de passage arbitraire (alphabétique par exemple).

Taille du texte : dans les 15 lignes max, en police 11. Interligne 1,5.
Périodicité : 2 jours pour écrire sa contribution.

Danièle Tournié, le 27 avril 2020

UN CADAVRE BIEN VIVANT



Depuis trois heures ils sont au-dessus de moi.

Le barbichu aux cheveux ras est fasciné par mes mandibules. « Des mâchoires à bouffer des bottes de foin » dit-il. C'est vrai, j'ai toujours la dalle et quand je trouve de l'épeautre, j'en broute jusqu'à me faire péter le bide. Le gringalet aux joues creuses, lui, c'est mon crâne qui l'intrigue. «Tout juste un cerveau de piaf, curieux. » Mais mon pote, dans ma famille on est tous comme ça, des petites têtes, mais pleines d'idées ! Le rouquin à la peau à pois, penché sur mes fémurs, tibias et

compagnie avec son centimètre, me fait peur. « Ses membres supérieurs sont plus longs que ses membres inférieurs. Une nouvelle branche de singe ? » grogne-t-il.

Si je pouvais me redresser je lui foutrais une torgnole avec mes grands abattis. Leurs faces plates et moches méritent que ça. « Voyons le bassin » dit le barbichu. «Galbé, en forme de bol, c'est une femme » affirme-t-il.

D'un air entendu ils me baptisent alors Lucy australopithèque, née en moins 4.000.000 d'années, décédée à 25 ans en chutant d'un arbre. Mesurant 1m10. Bipède de la famille hominidé. Ils ont l'air satisfait, mais je vais leur rabattre leur caquet, juste bouger mon petit os pelvien. Le rouquin le rattrape. « On l'avait oublié celui-là ». Une rumeur court. Les analyses ont trouvé des hormones mâles dans l'os. « Merde ! un troisième sexe ? »

Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire, un 3e sexe ? On connaissait le 2e, mais qui sait qu'un 3e existait avant même celui de Simone de Beauvoir ? Moi, en tout cas, je le sais, mieux, je le connais. Loin d'être une horrible anomalie pré-hominienne, une excroissance inesthétique ou une boursouflure vulgaire, il est tout bonnement magnifique. Galbé, gracieux, d'un modelé parfait, j'ai dès notre première rencontre été séduite par ses attraits, mais ne croyez surtout pas que j'ai cédé à ses avances ou, pire, que dès la première approche j'ai succombé à ses charmes. Il m'a fallu d'abord le caresser du regard, l'apprivoiser, en faire le tour, me repaître de sa splendeur avant de me rendre à une triste évidence... ce sexe-là n'était pas pour moi. Offert à tous les regards, je ne pouvais que l'emprisonner dans la cellule de mon appareil photo afin de le contempler à ma guise et, dans des moments de transports esthétiques, jouir de sa splendeur.

Pin-up d'un côté, éphèbe de l'autre, égérie de la statuaire gréco-romaine, ce magnifique hermaphrodite exhibe désormais pour moi seule ses courbes parfaites, bisexuées et intemporelles.

Sauf que… j'avais oublié de fermer ma porte fenêtre donnant sur le jardin. Même entouré de grands murs, les belles propriétés peuvent attirer les regards. Brusquement apparurent devant moi deux individus masqués, en pantalons et tee-shirts noirs, sautillant comme des marsupilamis, avec des grands bras aux mains gantées. En quelques secondes, sans que j'aie le temps de me défendre, ils me ligotèrent à mon fauteuil Louis XV et me bâillonnèrent. De leurs pas élastiques ils se précipitèrent vers mon cher hermaphrodite, ils l'entourèrent d'une immense couverture puis de gaffeur pour protéger ses belles courbes ! Et hop, hop ils l'installèrent, malgré son poids, sur leurs épaules et les voilà repartis aussi vite qu'ils

étaient venus. Je me retrouvais seule, abasourdie, ayant perdu mon cher compagnon. Comment sortir de ce bouleversement ? En gesticulant dans tous les sens je parvins à délier les liens bien lâches et à arracher le sparadrap sur ma bouche. Je me précipitais vers le téléphone pour composer le 17. Un policier très aimable me répondit sur le champ : « comment madame, pouvez-vous croire que vous avez été cambriolée ? »

« Madame, en ces jours de grands bouleversements, nous ne pouvons mettre à votre service nos équipes, adressez-vous si vous le souhaitez absolument à un détective privé. »

« Je vous entends, jeune homme – vous permettez que je vous appelle jeune homme, vous ressemblez tellement à Gaétan, mon petit-fils, celui qui est musicien à l'orchestre National du Capitole - comprenez que, si je fais appel à vous, c'est parce-que son vibraphone a disparu, celui sur lequel il répète tous les jours à la maison quand il n'est pas en tournée avec l'orchestre. »

Il a l'air bien poli ce policier, et il m'écoute avec attention, peut-être est-il mélomane, pensai-je en moi-même ; je vais essayer de l'amadouer pour qu'il accepte de s'occuper de l'enquête, je n'ai nulle envie de contacter un détective privé, certainement ignare et probablement hermétique à la belle musique… et probablement très cher !

« Vous connaissez Bobby Hutcherson et Lionel Hampton ? Ce sont des as du vibraphone ; il se peut que le voleur n'y entende rien quant à la valeur d'un tel instrument et qu'il ait vu seulement le poids de métal qu'il pourrait refourguer dans quelque réseau louche de trafic de récupération de métaux et autres ferrailles... Vraiment, je voudrais que vous vous occupiez personnellement de mon affaire. » « Madame, vous semblez lire dans mes pensées : je suis passionné de musique et votre affaire m'intrigue. Dommage que j'appartienne à la brigade des stups ! Encore une fois, le standard a mal retransmis l'appel ! »

Je raccrochais en maugréant, c'est toujours la même histoire, on croit pouvoir trouver une oreille attentive et puis, on doit se résoudre à régler ses problèmes seul. On est toujours seul.

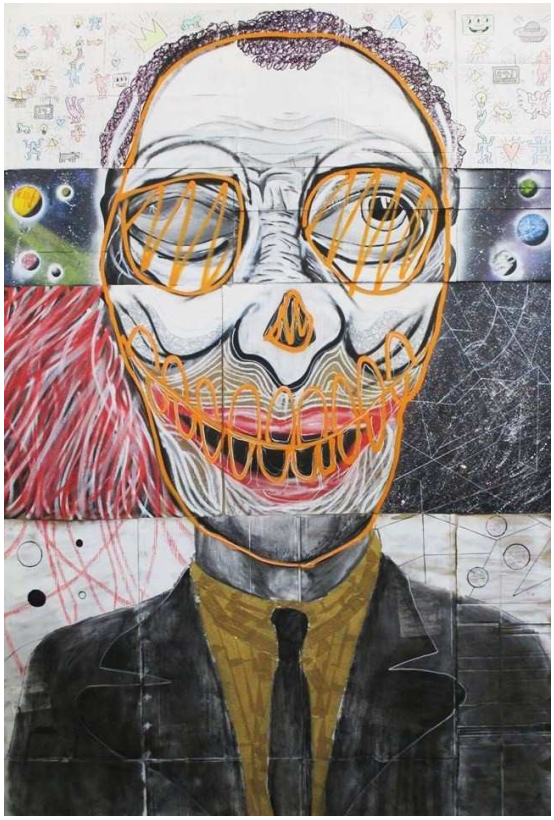
Je pensais aboutir après des jours et des jours de recherche pour connaître enfin le compositeur de cette musique qui m'obsède… encore une fausse piste, et pourtant ce n'est pas manque d'essayer !

Dans mon école de musique, j'ai présenté un extrait de ce morceau. Oh, je dois avouer que pour une fois, dès que je me suis assis derrière le piano, le silence s'est

installé instantanément. Surpris par cette écoute inhabituelle, je me suis laissé griser par la magie de la mélodie qui s'échappait des cordes de l'instrument. Je ne sentais plus les touches sous mes doigts, je fermais les yeux, les notes s'alignaient sous mes paupières. Mes mains couraient sur le clavier comme pour entamer une danse endiablée connue seule des fidèles de cérémonies tribales. Oui, cette musique possède quelque chose de sacré. Impossible de la jouer sans qu'elle ne me possède entièrement, comme si elle s'insérait par les pores de ma peau. Comme à chaque fois que j'interprétais cette musique, je dus m'interrompre brutalement, pris d'un malaise comme lors d'une apnée mal maîtrisée. J'ouvris les yeux et observais les autres élèves qui semblaient figés sur leurs sièges, le visage impassible.

La réaction du professeur me ramena brutalement à la réalité « Qu'est-ce que c'est que cette musique ? Ce n'est pas ce que vous aviez à étudier ! » Comment pouvais-je l'expliquer alors que j'en avais aucune idée? Je m'élançais alors dans un espèce de galimatias qui m'étonna moi-même.

« N'avez-vous pas été comme moi confiné, lui dis-je avec colère, et n'avez-vous pas été aussi sur le point de perdre tous vos repères ? Ne vous est-il pas arrivé de vous retrouver à midi en pyjama, errant de la cuisine au salon, de la salle de bain à



la chambre à coucher, sans savoir que faire ? Ou de rester toute la journée, prostré sur le canapé à regarder à la télé les dernières recettes de Cyril Lignac ? Ou de rechercher sur YouTube les meilleures séances de gym de Bixente Lizarazu ou les blagues les plus usées d'Elie Semoun ? D'écouter le soir avec effroi des professeurs en blouse blanche et des ministres en costume annoncer que la fin du monde, ce n'était pas pour demain… c'était pour aujourd'hui ! Alors oui, j'ai perdu la tête, je ne chercherai pas de faux-semblant pour vous l'avouer. Et la situation qui nous préoccupait tant tous les deux est passée au second plan, je m'en excuse. Dans une ronde incessante revenaient sans cesse, devant mes

yeux, masques et respirateurs, intubateurs, salles de réanimation et de soins intensifs… Et bourdonnaient à mes oreilles les promesses de la chloroquine, du tocilizumab et du remdesivir…. L'urgence sanitaire se doublant d'une injonction technologique, je ne savais plus où donner de la tête entre Facebook, Instagram, WhatsApp, Twitter et Zoom… Je faisais des cauchemars où voletaient les chauves-souris et où rampaient les pangolins… J'ai vu, de mes yeux vu, le professeur Raoult succéder à Bilal Hassani au concours de l'Eurovision… »

J'en étais là de mes explications lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Lorsque j'ouvris la porte, trois policiers casqués et trois infirmiers se tenaient sur le palier. Je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche qu'on m'interpella :

« c'est bien vous : Mme Dupont ? »

« On vous a vu ce matin sortir sur le boulevard, vous insérer dans la file d'attente d'entrée à la poste et, comme vous avez pu le constater vous-même, vous étiez nombreux, trop nombreux même, il a dû forcément y avoir une personne contaminée parmi vous et X cas contact, donc désolé, ordre nous est donné de vous dépister, c'est nous la brigade : Covid-19 ».

J'en fus interloquée, comment ces Messieurs avaient bien pu me pister. Certes, j'avais présenté mon attestation et coché le motif : « déplacements pour effectuer des achats de 1ère nécessité dans des établissements homologués », mais comment avaient-ils eu mon adresse, je n'avais pas présenté mon portable et ils n'avaient pas flashé de QR code.

Délation, investigation, dans le tout le quartier cela tournait à la série noire, j'aurais dû me déplacer vraiment incognito, gantée, masquée et lunettes noires, cela aurait été plus approprié à l'atmosphère de suspicion générale.

Et bien soit, que faire devant 6 hommes autoritaires dont le ton ne portait pas à la plaisanterie. Je m'y soumis à ce dépistage nasal, cet écouvillon qu'on vous rentre jusqu'au fin fond du nez à vous faire éternuer plus que de coutume. Et des éternuements, des postillons en vois-tu en voilà, des yeux larmoyants, il y en eu à loisir et oui, chers Messieurs, je suis allergique, allergique au pollen, au pollen des fleurs de marronniers que vous avez fait rentrer par un courant d'air puissant à votre arrivée intempestive. La mission de prélèvement des allergiques ne rentrait pas dans les prérogatives de la brigade Covid 19, dommage pour vous, vous étiez si sûrs de votre fait, si arrogants. Mais vous savez en ces temps

d'incertitude, on n'est jamais sûr de rien. Ce qui est vrai la veille est démenti le lendemain.

Au revoir Messieurs, et bonne chance.

Pour s'y retrouver, peut-être pouvez-vous vous adresser directement au Conseil Scientifique, si vous réussissez à l'approcher ! Avec un laisser passer du président, peut-être ! Mais là aussi, je vous souhaite du courage car, pour entendre des discours contradictoires mais néanmoins anxiogènes, alarmistes… eh bien, vous allez être servis ! Certains de ces experts vont vous parler de deuxième vague d'épidémie, de confinement indispensable pendant 18 mois ou plus, d'autres de déconfinement progressif et partiel sur 6 mois, d'autres encore de périodes de déconfinement et reconfinement un mois sur deux ou trois, de traitements qui devraient marcher mais qu'on ne trouvera pas avant 2 ans. Bref, vous aurez le moral à zéro ! Et puis vous savez, le 11 mai n'aura peut-être pas lieu le 11 mai, a dit le 1er ministre ! Même si le Président avait affirmé l'inverse. On fait appel au civisme des Français, alors pas question de se lâcher, de faire un barbecue géant ni un bal place de la Concorde, sinon on se reconfine !!! Le déconfinement se fera par région alors que le président avait dit le contraire. Comme les masques ; en mars ils ne servaient à rien, maintenant ils sont indispensables, il faut même en bricoler avec vos vieux slips ou vos vieilles chaussettes, les coudre dans votre salon, et attention, en respectant les normes Afnor !

Bref, on a envie de dire à nos deux dirigeants : « Edouard, Emmanuel, mettez-vous d'accord !!! C'est quand même important ! Y a-t-il un pilote dans l'avion ? »

Oui ma chère, telle est la question ! Tous dans le même avion ! Nous sommes tous dans le même avion ! Téléguidés depuis la terre par ces gens soi-disant importants, nous allons, poussés par les vents, sans trop savoir dans quelle direction ! Un pilote, voilà ce qu'il nous faut ! Un beau, un grand, un fort, qui nous prenne en main et nous ouvre les yeux sur ce qui nous attend !

Celui que nous avions s'est tiré, il a sauté avec son parachute doré et la belle blonde qui était assise au fond de l'avion. Un parachute doré vous dis-je, de quoi lui faire la plus belle des robes de mariée ! À la guerre comme à la guerre, il lui faudra bien la recycler !

Mais nous, qu'allons-nous faire ?

Le metteur en scène s'arrachait les cheveux, l'auteur fulminait et le régisseur ne cessait de s'excuser ! Quelle solution trouver ? Le mal était fait ! Un peu plus tôt dans la soirée, le public sidéré n'avait rien compris à la pièce.

Colombine, familière des bouquets de Pierrot, avait reçu la lettre de Christian à Roxane. Arlequin avait fait son entrée en scène affublé d'un grand nez, une épée à la main. Cyrano, dérouté, avait ânonné sa fameuse tirade tout de blanc vêtu !

Et le jeune premier de la pièce moderne annoncée en grandes lettres sur le frontispice du théâtre errait sur scène comme un cinglé, essayant désespérément de rétablir la situation.

Quant à l'auteur de ladite pièce, il était resté cloué dans son fauteuil, atterré et incapable de réagir à cet imbroglio.

Mais sitôt le rideau tombé, un tollé général retentit dans les coulisses !

Tout le monde y allait de ses menaces et de ses protestations, chacun cherchait le responsable de cet énorme cafouillage.

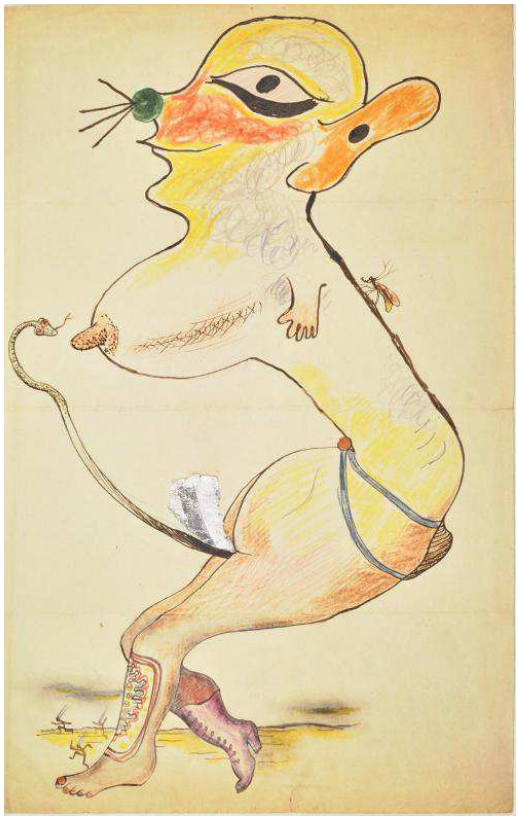
Puis le directeur du théâtre vociféra d'une voix de stentor : « Silence ! Ça suffit ! Vous allez me recycler tout cet embrouillamini et demain soir nous jouerons une parodie ! Non, pas de récriminations, vous n'avez pas le choix, ni le temps d'ailleurs ! Mettez de côté votre ego ! Et au boulot ! M'avez-vous bien compris ? »

Dans ma tête, je pense « il aurait pu ajouter et qu'ça saute ! »

Une seule solution : obéir.

Jacques prend la parole le premier :

- Un proverbe dit : « quand les hommes travaillent ensemble, les montagnes se changent en or ». Donc, réfléchissons ensemble… Comme nous n'aurons que la moitié de l'effectif le 11 mai, je propose de supprimer la moitié des tables pour faire de la place. C'est OK pour tout le monde ?



Les 7 professeurs de l'école lèvent la main.

- OK, donc, allons-y ! Au boulot ! Ainsi les distances de sécurité seront respectées entre chaque élève. Par contre dans les couloirs, attention ! Le chassé-croisé est interdit. Si on flèche le sol et les murs pour que chacun sorte de la classe en partant à gauche par exemple, les élèves sortent tous du même côté et donc pas de croisement possible.

- C'est OK pour moi, dit Gérard. « S'aimer c'est regarder ensemble dans la même direction », a dit Saint-Exupéry. Vous êtes tous OK ?

Toutes les mains se lèvent. Alice, quant à elle,

prend la parole.

- S'aimer ! Te rends-tu compte de ce que tu dis ? Crois-tu vraiment qu'on parle d'amour en ce moment ? Avec tous ces masques !

- Ben non, sûrement pas ! Dans la rue, c'est plutôt la peur que l'on sent; le masque donne le sentiment du soupçon, que renforce le détour de 3 mètres que font certains.

On peut le comprendre, mais il est pas sûr qu'au bout de 50 jours on puisse rêver d'autre chose.

Rêve de foule compacte dans nos rues, de regards qui se croisent et laissent libre cours à l'imagination.

Rêve de concert en plein air, comme le fameux, l'unique concert de Simon and Garfunkel sur l'hippodrome d'Auteuil, en juin 82. 50 000 personnes, à touche touche, se pressent sur cette pelouse par une nuit d'été, des milliers de briquets jouent les lucioles, …

Se toucher, s'embrasser, sans peur, sans contrainte

Rêve de plage sur le sable, nus sous un soleil doré, où l'on s'enlace, où l'on s'aime comme au premier jour du monde.

Rêve de terrasses de café, de bière bien fraîche, de parcs animés, Retourner dans les jardineries et fleurir les balcons, Et rêver d'horizons ouverts, de liberté retrouvée, de vie en mouvement, de haltes sous le soleil de midi, au bord d'un ruisseau qui chante.

Oui, et pour cela, il fallait qu'elle se fasse belle avant de sortir. De la poudre écarlate sur les pommettes, des sourcils et des cils bien noirs pour contraster et du rouge à lèvres carmin bien étalé. Mais tous ces artifices de beauté lui donnaient un air de péripatéticienne. On aurait dit une poupée Barbie modèle «belle Otello »,qui surpassait de très loin en classe sex-appeal les « filles » de Madame Claude.

Non, ce n'était pas possible.

Après une longue réflexion, elle parvint à l'idée qu'il était préférable de rester dans les mêmes tons, juste avec quelques variations. 50 nuances de blanc, voilà ce qu'il lui fallait, une physionomie à la Soulage. Les lèvres blanc pâle, les pommettes moins blanches que blanches, les sourcils blancs à peine grisés. Il lui restait à fouiller

sa garde-robe pour y dénicher une tunique blanc crème et des ballerines blanchâtres assorties. Adieu tenue moulante chamarrée et talons hauts.

Face à son miroir, incrédule devant l'effet bénéfique de cette métamorphose, elle se dit qu'était peut-être venu le temps de rencontrer l'âme sœur qu'elle attendait depuis si longtemps. Un bel homme qui serait amadoué par son nouveau look de dame blanche.

Transformée, transportée, le cœur en fête, elle saisit son sac à main, tourna la clé dans la serrure et, pleine d'espoir, dévala la rue vers le centre-ville...

Ah, enfin libre, les parents partis ce week-end-là, profitons-en !

Livres et cahiers ont vite fait un vol plané. Elle courut rejoindre Mathieu, son petit ami, pour aller s'éclater au Macumba, la boîte de nuit où on va retrouver des copains. Les parents lui avaient interdit de sortir, mais c'était plus fort qu'elle. Elle voulait s'étourdir dans le bruit, la fureur, la chaleur. Elle ne pensait qu'à danser, bouger, sauter sur la piste, voir toutes les couleurs clignotantes des projecteurs et néons se bousculer sur les gens. Bon, elle aurait un peu chaud sans doute, elle boirait un drink bien dosé, offert avec son ticket. Puis avec Mathieu, elle irait tourbillonner et virevolter dans la foule des copains, rire et s'enivrer de la fureur du désir de vivre.

Elle attendait ce moment depuis si longtemps. Les retrouver tous, 30 ans plus tard. Reconnaitrait-elle « son » Mathieu derrière un éventuel bibendum aux cheveux rares et un peu trop longs, perclus de rhumatismes ? La valse tourbillonnante qu'elle imaginait danser dans les bras de ses amis serait-elle un rendez-vous de seniors souriants et alertes ou des retrouvailles autour d'une tasse de thé de quelques anciens beaux défraîchis ?

Elle y réfléchit longuement, se demandant comment rapprocher immédiatement des gens qui s'étaient perdus de vue, un peu oubliés et avaient forcément beaucoup changé.

En entrant dans son garage, une idée de génie la traversa : le casse-croûte.

Elle les rejoindrait à bord du triporteur qui lui servait à promener le chien, avec des kilos de pommes de terre épluchées et taillées, de grands bacs d'huile de friture et des camping gaz. Elle rabattrait les rabats sur les côtés pour faire table de bar, et leur servirait alors le graal des réunions entre copains de tous les âges : les frites.

Avec quelques bouteilles en complément, elle savait que les plus rouillés retrouveraient leur verdeur et partageraient en dansant la joie des retrouvailles.

Les premiers arrivèrent très tôt, avec une à deux heures d'avance, prêts à se jeter à son cou pour une embrassade qui n'était pas de mise en ces temps de crise sanitaire. Elle tira parti de cette main-d'œuvre à disposition pour leur faire nettoyer le grenier et installer quelques matelas par terre afin d'héberger pour la nuit les plus avinés. Puis les autres convives déboulèrent, très heureux de se revoir, si ce n'était l'obligation de ne pas s'approcher trop près les uns des autres afin de ne pas se contaminer.

Tous prirent place autour d'une très longue table faite de planches et tréteaux qui barrait la cour en deux. L'apéritif avait une saveur de boisson aphrodisiaque dont on avait oublié le goût. Chacun dîna copieusement, discutant à tout va des récents évènements qui les avaient privés de rencontres amicales.

À peine la pénombre avait-elle étendu son intimité qu'on lança la musique, une musique endiablée, de djerks et de rocks essentiellement, permettant à chacun de libérer dans des gesticulations déhanchées, des contorsions inimitables, le surplus d'énergie accumulée ces derniers temps dans sa retraite forcée.

On n'avait plus vu de fête pareille depuis la fin de la seconde guerre, et elle se termina fort tard, au petit matin. Avant d'aller se coucher, elle monta fermer le grenier. Tandis qu'elle gravissait les marches, des gémissements lancinants lui parvinrent à l'oreille.

« Ah, les corniauds, s'écria-t-elle ! » Les matelas avaient été tous rapprochés et quatre, cinq ou six personnes – elle ne pouvait pas les dénombrer exactement tant les corps étaient entremêlés – s'abandonnaient tous ensemble aux plaisirs de Cupidon.

Un instant elle s'interrogea sur la bonne décision à prendre.

Fallait-il faire cesser ces joutes amoureuses, ou peut-être leur offrir un lieu propice loin de la foule spectatrice, loin de l'œil impudique ? Consentir à la fourberie, accepter l'obscénité, consentir à l'indécence ? Le spectre de ces corps musculeux ruisselants de sueur âcre et d'hormones stéroïdiennes me donnait des haut-le-cœur. Jamais ! Je devais étouffer l'aventure quitte à les déshonorer. Et cette infamie serait le prix de mon apothéose future mais aussi de mon exil perpétuel. J'étais ivre d'animosité. Il fallait que cela cesse. La fièvre avait forgé mon destin et

cette lame en serait le bras. La honte me métamorphosait en un Atride et le cycle de ma violence pouvait désormais germer.

L'histoire du « Cadavre exquis », débutée le 27 avril, a été achevée le 19 mai.

Ont participé, par ordre de passage : Véronique C., Véronique A., Anne B., Marilou, Michel C., Michel D., Bénédicte F., Jacqueline G-B., Chantal J., Brigitte L., Jac Mac, Jean-Luc M., Anne-Marie R., Brigitte RdM, Bryan de la Rillie, Jean-Luc T.

Danièle T.

Confit en tout genre

Voici une proposition qui va compléter notre questionnement sur le confinement.

Confit en tout genre…

Qu'entendez-vous par confit ? Épuisons ce mot s'il vous plait.

… confit, confire, dans le sens que vous voulez, y compris inventé.

Danièle Tournié, le 27 avril 2020

CONFIT

Confit décliné

Confit, qu'on fit toi et moi
Avec le foie des oies
Fut mangé à trois
Confinés sous les toits.

Confiture, qu'on fit urgemment
Avec fruits et condiments
Donnés par ta maman
Sera prête incessamment.

Confidence, qu'on fit dans cet antre
Qu'est l'amitié entre
Nous. Qu'elle reste tendre
Secrète, préservée de l'esclandre.

Confiance, qu'on fit en ces élites
Qui nous débitent
Des vérités aussitôt contredites,
A vraiment beaucoup de mérite.

Confinés, qu'on fit nettement suer
En les laissant s'embourber
Dans un quotidien étriqué
Seront bientôt prêts à se libérer.

Marie-Claude S.

Ô Toulouse

Confit – qu'on fit – qu'on finement on parle – qu'on fit nœud ment –

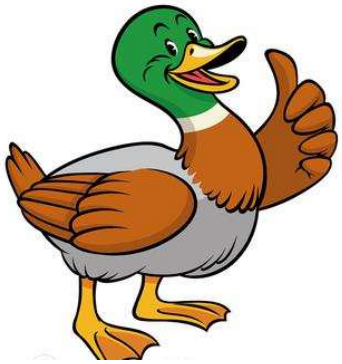
Confit d'oie – con fit le Toulousain (le suffixe « con » est très en usage à Toulouse)

Le con fit « re » en voyant un confit d'oignon

Qu'on finement on parle dit le linguiste à son élève

Qu'on fit Nœud ment !

Marilou



Proximité

– C'est con, fit-il ! ne ment pas !
– Qu'est ce qui est confit ? demanda-t-elle évasivement.
– Tu n'écoutes pas, je te dis que c'est con !
– Sans doute, avoua-t-elle. Pourtant je t'ai dit toute la vérité.
– Non, non !
– Mais si écoute, soupira-t-elle.

Elle posa ses lunettes et leva les yeux de son téléphone portable.

– Le jour où Monsieur Boniface est venu avec son canard…
– Mercredi ?
– Oui mercredi. On a coupé les cuisses qu'on a mises dans la graisse… pour en faire du confit !
– Tu aurais pu attendre !
– Attendre quoi ? répondit-elle en fronçant les sourcils.
– Que je le lise, bougonna-t-il. C'est ce que je te disais, c'est con ! Mercredi on avait prévu un goûter. Et à la place, qu'est-ce qu'on fit ? Je te le demande ? Un apéritif ! C'est con.

Il referma son canard avec un grand froissement d'ailes et se dirigea vers la cuisine.

– Où as-tu rangé les fruits ? cria-t-il.
– A côté des cuisses qu'on fit ! confia-t-elle.
– Des fruits confits ?
– Non des cuisses.

Elle commençait visiblement à en avoir assez de ce dialogue de sourds. Elle était fatiguée et n'avait vraiment pas besoin d'un conflit. Qu'il soit au sujet d'un canard ou de fruits.

– Tu m'épuises ! rechigna-t-elle d'une mine déconfite.

– A la place de fruits confits, j'aurais préféré de la bonne confiture ! C'est con mais je vais essayer, tant bien que mal, de régler tout seul ce conflit intérieur.

Et c'est ce qu'il fit. Il attrapa le bocal et dévissa le couvercle.

Il léchait ses doigts collants quand il l'aperçut aux confins de la rue.

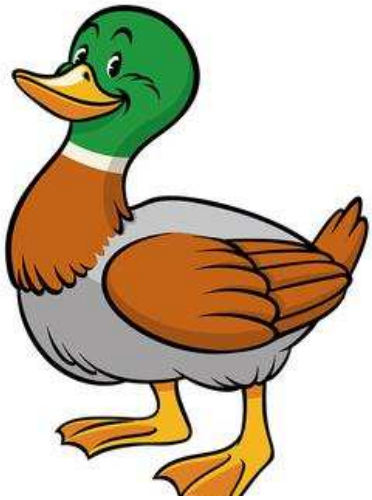
– C'est interdit ! hurla-t-il en direction de l'imprudente. Ils l'ont dit hier soir. Il faut encore attendre.

Elle se tourna vers lui et leva d'un bras le cabas que Monsieur Boniface lui tendait et de l'autre un sachet de figues. Il la vit rire dans ses coiffes en remontant le couffin chargé de provisions.

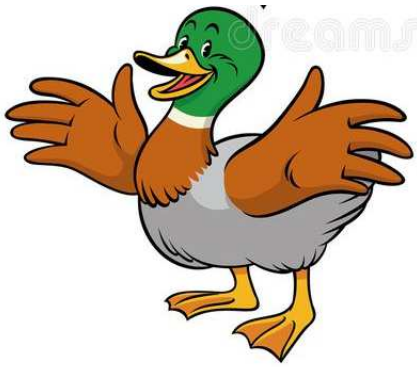
– Monsieur Boniface a des acouphènes. C'est à cause de tout ce silence qui règne depuis un mois, lui rapporta-t-elle.

– C'est con, fit-il.

Jean-Luc T.



Confinement



Contrainte
Obligatoire. Se
Nourrir autrement.
Face à face avec soi-même.
Immédiatement.
Naturellement les
Émotions collectives envahissent mon cerveau.
Manque de masques, notre
Environnement en dépend.
Ne pas céder à la panique. Ne pas tomber dans le
Tourbillon d'un vent de folie.

Confit

Cuisses de canard confites aux coings,
Oranges confites pour les cakes.
Nougat glacé pour le dessert, aux
Fruits confits, marrons confits, fruits secs et orangettes et surtout
Ignorer complètement les…
Tomates séchées.

Confire

Cuits à petits feux
Oubliés les humains. Faire
N'importe quoi depuis des années. Préférer la
Fabrication de robots et de fusées. Obligés de s'orienter différemment vers un
Inconnu. Le passé nous
Ramène vers le présent, vers un nouvel
Equilibre à trouver. Remettre l'humain au cœur des réflexions, nous ramener à l'ESSENTIEL.

Jacqueline M.

Finement confit

Un canard se confie
auprès de sa copine la poule
à propos de ses angoisses
Mon ami lui dit-elle
tu te confies parce que tu as peur
peur de l'avenir
Ne t'inquiète pas je vais te raconter
ce que disait ton père
le plus grand hédoniste de la basse-cour :
« Quoiqu'on fit, on finit confit »

Michel C.

Confinement, confins, confit de canard

Je n'aurai de cesse de me confondre en excuses, confiteor deo omnipotenti.

C'est ce confit qui me fait rêver ce soir : des petits navets nouveaux revenus au beurre de Guérande, caramélisés avec un soupçon de miel et de jus d'orange, quelques rattes du Touquet, un confit de canard doré à point, le tout servi avec un Madiran 2005 : quoi de mieux pour sortir, au moins par la pensée, de ce confinement qui commence à durer ?

Jean-Luc M.

Le confit

Confit de canard, fruits confits, confiture !

Confire en cuisine est tout un art, tout un savoir, tout un amour de la bonne cuisine pour travailler les mets culinaires, donner du goût en bouche, faire ressortir toute leur saveur ! Savoir utiliser les bonnes épices à leur juste dose pour ne pas dénaturer les ingrédients à confire, ne pas dépasser le temps de macération. En

cuisine aussi, il est question de temps ! Ni trop plus, ni trop moins ! Oui, c'est vraiment tout un art !!

Avoir une mine déconfite !

Etre dépité, quel malheur ! Ainsi s'en est allé sur sa bicyclette le pauvre Jules, amoureux, éconduit par celle qu'il pensait être sa dulcinée ! Comment se remettre d'une telle déconfiture ?

Pour cela, de retour chez lui, il s'est jeté sur le pot de confiture d'abricots qu'il a terminé. Et de rage, il a aussi fini de bouffer tous les fruits confits !

Jacqueline G-B.

Les Confins

Il existe en Haute Savoie un lieu idyllique, à 5 kilomètres de La Clusaz, qui se nomme « les Confins », à 1 400 mètres d'altitude, avec un joli lac de montagne, que l'on peut contourner à pied.

Ce serait un lieu idéal pour un confinement, à condition d'habiter le hameau des Confins, idéal l'hiver comme l'été, un domaine de ski nordique et une multitude de promenades de moyenne montagne, comme la Pointe Percée, le Danay, ou l'Endryre. Des refuges, des restaurants. Imaginez-vous en train de déguster de la raclette ou une fondue, une tarte aux myrtilles avec de la confiture pour les confits confinés du confinement, cette confiture comme le confinement, plus il y en a, plus elle s'étale.

Ce serait un confinement aéré, au pied de la Chaîne des Aravis, en aval de la Combe de Bella Cha, là où paissent les vaches Abondance dans les prés.

Et au-delà, disons aux Confins de cette zone, à la frontière, on aurait le chaos, la crise sanitaire, les rumeurs de la catastrophe économique. On entendrait rugir les sirènes des ambulances se dirigeant vers les hôpitaux d'Annecy ou Genève, les Hauts Parleurs scander : « Alerte Corona Virus, si vous avez de la fièvre, restez chez vous, si vous… » et le nombre de morts, en Europe, dans le monde, aux confins de l'Univers à cause de cette pandémie.

Tout va-t-il changer ? Rien ne sera plus comme avant, dit-on, la société, le rôle de l'état, l'écologie, le système de santé, tout cela à cause du pangolin qui ratatine le monde, qui vole au- dessous de nos têtes avec indifférence. Fini le grand

emballement du monde, le mythe de la croissance, nous sommes contrits, nous nous sommes trompés de modèle économique.

Revenons au lac des Confins, là où le silence demeure, le grand silence de la montagne, de la fin du monde d'avant. Confinons nous, écoutons le chant du monde, de la nature, aux confins de l'Univers.

Chantal C.

Mea culpa

Le village est en émoi
Dans la mare le canard s'est envolé
dans le champ l'oie volatilisée
Mea culpa, mea culpa,
mea maxima culpa
En plein confiteor
le curé larmoie
« J'ai mangé du foie gras
et un confit d'oie »
Et Dieu de sa voix de stentor :
« Tu as eu tort !
Désormais tu dîneras
de waterzooi de lamproie. »

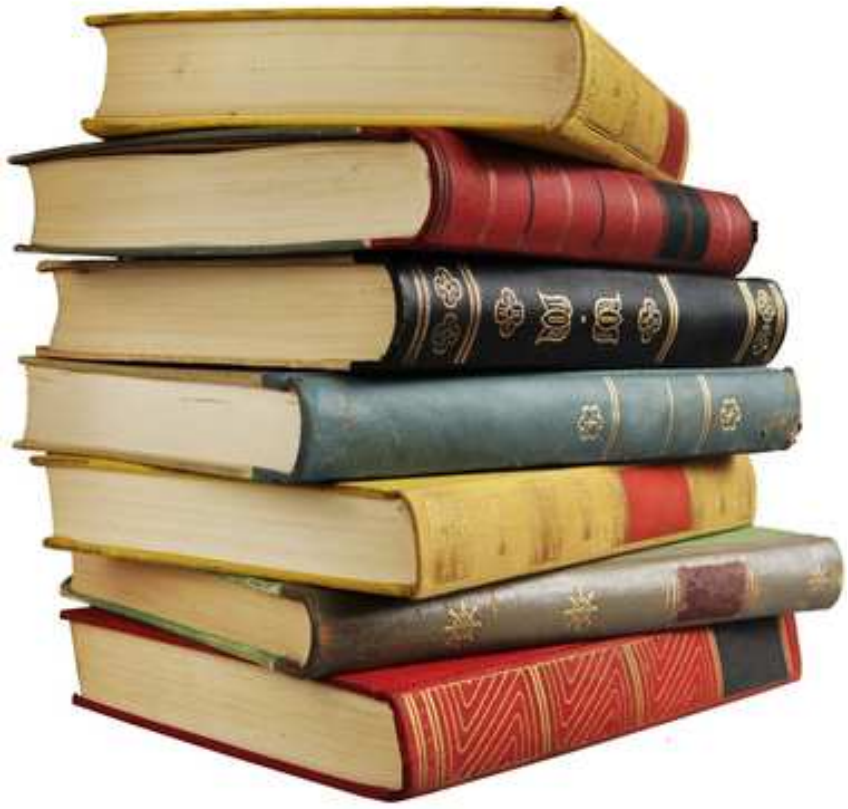
Brigitte L.

Votre livre favori

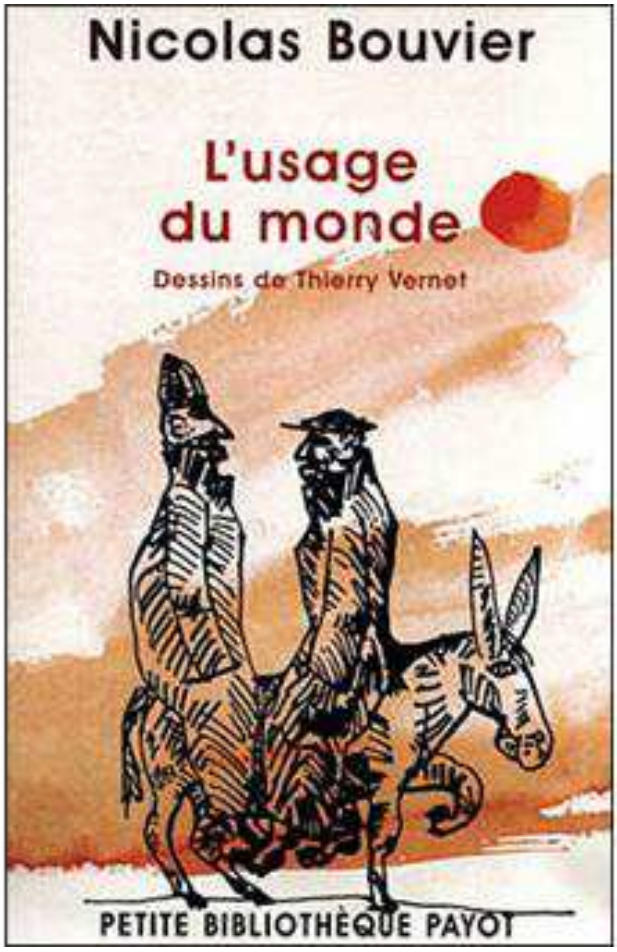
Parlez-nous ou faites parler votre livre favori. Un de ceux que vous venez de lire, un ancien dont vous gardez le souvenir flou.

Moins d'une page, histoire de nous persuader, nous donner envie de le lire.

Danièle Tournié, le 27 avril 2020



LIVRE



L'usage du monde

« On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels. »

Avec lui on peut partir, ou rêver de partir.

« Un voyage se passe de motifs » - J'adore -

Il dit : on peut. Suffit de pas grand-chose, un prétexte, une décision.

Le lire suffit peut-être pour avoir envie. Pas le même voyage, chacun le sien mais lui il invite, à faire un pas de côté mais déjà ailleurs. Il s'adresse à moi, destinataire absente, accueillie par une complicité fraternelle, il ne dit rien d'extraordinaire, il ne

prend pas de grands airs et ne fabrique pas de phrases creuses, il me parle et les mots sont souvent inattendus.

D'ailleurs, quand est-ce que commence le voyage ? bien avant sans doute d'avoir mis le pied hors de chez soi. Les pèlerins le savent, ce sont les préparatifs qui sont bons. Le sac est prêt, ne pas se presser mais désirer.

Pour lui, le voyage n'est pas un voyage de collectionneur d'images mais une aventure personnelle et intérieure qui débarrasse du futile et de l'accessoire mais finit par nous enrichir. C'est une sorte d'esthétique du moins. Il faut alors partir à la rencontre des formes et des couleurs, comme un peintre. « Il fait noir dans la cuisine. Un peu d'alcool brille au fond du verre ».

J'aime ses mots simples, le rythme lent parfois, où l'on sent le poids de la vie, des années, l'usure du temps aux visages, aux trognes, à la façon de peler un concombre, de faire griller des brochettes sur le bord du chemin, la poussière et la fatigue du marcheur, les grenades ouvertes qui saignent et les camions rouillés sous la neige... Et l'on entend le silence dans les chapitres où il traverse une partie de l'Inde.

Il dit « fourbu, c'est un des mots que je préfère. »

Nicolas Bouvier me dit que je peux m'arrêter un instant dans ma vie, avec ou sans désert pour regarder les étoiles dans le ciel. Regarder et écouter le rythme du monde.

Et si j'ouvre le bouquin aujourd'hui je tombe sur une phrase : « Fainéanter dans un monde neuf est la plus absorbante des occupations.»

Danièle T.

« La Créativité ou Psychologie de la découverte et de l'invention » de Mihaly Csikszentmihalyi

Au moment de mon départ à la retraite, je cherchais comment j'allais pouvoir occuper mon temps. Et puis je suis tombée sur ce livre « la créativité ». Bien m'en a pris. En voici un bref résumé.

Ce livre est une enquête sur le processus créatif au travers de 91 créatifs en tous genres, suivis pendant 5 ans. Il en ressort que la créativité s'enclenche quand

l'environnement d'une personne est modifié, l'envie de faire des expériences, sans rapport avec les nécessités de la survie, se fait ressentir.

Il faut savoir choisir son domaine et s'y tenir sans cesse pour évoluer dans ce ou ces domaines précis. Par exemple, pour écrire, il faut lire, lire, lire. Et persévérer pour trouver toutes les subtilités de l'écriture.

Pour créer, c'est la solitude qui prime. Les créateurs sont bien souvent des solitaires. Cependant, il est nécessaire de se regrouper entre artistes du même genre pour s'enrichir de leurs différences.

La vie réelle de l'artiste ou son environnement, sont ses sources d'inspiration et surtout sont inépuisables. Souvent, c'est la souffrance, qui n'est pas un mal, mais, au contraire, lui permet de progresser. La curiosité devient alors dévorante et passionnante. Lorsque la souffrance est mise en mots ou en images, ou en chefs-d'œuvre de tous genres, le fardeau apparait moins lourd à porter.

Des temps d'intense créativité sont suivis par des temps de repos. Ce n'est pas l'objectif qui compte, c'est le chemin qui y mène.

Dans ce livre, il apparait aussi qu'il est plus facile de détecter des aptitudes pour les mathématiques ou les sciences, que des dons pour l'art ou les sciences humaines. C'est pourquoi, les créateurs ne sont pas sûrs d'eux et sont toujours en quête d'approbation, de reconnaissance.

Consommer de la culture ne procure pas les mêmes satisfactions qu'en produire. La créativité est source de joie, de bonheur, de richesse et d'épanouissement.

La phrase privilégiée de l'auteur est « L'avenir appartient à celui qui sait utiliser ses loisirs sagement ». Elle lui vient de CK Brightbill.

Quant à moi, j'aime particulièrement cette phrase de Gandhi : « c'est dans l'effort que l'on trouve la satisfaction et non dans la réussite. Un plein effort est une pleine victoire ».

C'est donc grâce à ce livre que depuis mon départ à la retraite, je jardine dans un potager que je loue à ma ville, j'écris et je peins dans mon appartement, je chante en chorale (hélas pas en ce moment). J'entretiens un grand réseau social et humain dans ces quatre domaines. Je relis très souvent des passages de ce livre car il est bourré de conseils judicieux qui me remettent sur rails quand je suis en panne d'inspiration ou de motivation. Je vous souhaite la pareille.

Jacqueline M.

No avevo paura

Comment parler de moi en une seule page alors que j'en fais presque six-cents ? Ils sont gentils ces humains ! Ils peuvent se décrire en un seul mot eux ?

Je suis l'aîné de quintuplés. J'ai vu le jour en l'an deux mille dans le New Hampshire comme beaucoup de mes congénères : *l'attrape-cœur*, *le monde selon Garp* par exemple. Cet Etat de Nouvelle Angleterre doit être propice à la création. Un pavé. C'est le surnom qu'on m'a donné. Heureusement on me digère rapidement car mes caractères (eh oui ! j'en ai plusieurs) sont larges.

D'abord, je vous emmène en Suisse au sein du Laboratoire Européen pour le Physique des Particules mais pas pour très longtemps. Le reste du « voyage » se déroule au Vatican et en Italie. C'est une course contre la montre, contre la mort ; brutale, horrible… Un combat entre la Science et la Religion en vingt-quatre heures top chrono.

Je vous promène dans Rome, et ce n'est pas une promenade de santé, mais vous allez admirer le Panthéon, la chapelle Chigi, conçue par Raphaël, de l'Eglise Sainte-Marie-du-Peuple, la fontaine des Quatre-Fleuves bâtie par le Bernin qui a également sculpté l'Extase de Sainte Thérèse au cœur de l'Eglise Santa Maria Della Vittoria et enfin le Château Saint-Ange ! Une balade à peine touristique. Donnez-moi la main !

Je vais vous parler d'ambigrammes, d'illuminati, de complots, d'histoire… de folies ! Vous y trouverez des analogies. Vous participerez à un jeu de pistes avec des énigmes que vous ne pourrez pas résoudre tout seul, pauvres mortels ! Des fausses routes, des sens uniques, des revers de médailles… Des pentamètres iambiques !

Je ne vous dis pas mon nom car vous le trouverez facilement et je ne vais pas vous mâcher le travail quand même ! Je suis tellement célèbre qu'un film (mauvais d'ailleurs) est né neuf ans après ma naissance. Quelques paroles que j'ai prononcées : m*ettez le feu à une Eglise, et tous les membres de la communauté se dresseront, main dans la main. Ils relèveront le défi et reconstruiront leur sanctuaire, en chantant des hymnes* ou *l'humanité n'est pas assez évoluée spirituellement pour assumer la puissance qu'elle s'est arrogée.*

« A travers Rome vous dévoilerez. Les éléments de l'épreuve sacrée »

Jean-Luc T.

Il était une fois… un livre !

Il est un roman que j'ai lu il y a très longtemps et qui, à l'époque, m'a beaucoup marqué : « Les voleurs de beauté » de Pascal Bruckner, édité chez Grasset en 1987.

Ce livre, je l'avais trouvé saisissant par la beauté de son écriture, le choix des mots, le détail et la vérité des descriptions, l'histoire, le suspens, les nombreuses émotions qu'il suscite. Bref, j'étais prise, captivée par ce livre que j'ai dû lire en trois longues soirées.

Faire ainsi l'éloge de la beauté d'un côté, et en même temps, punir cette même beauté, m'a beaucoup intriguée à l'époque. Le résumé au dos du livre commence ainsi : « La beauté est-elle un crime ? Faut-il punir les êtres superbes de nous infliger le spectacle de leur perfection ? » Cette question est sous-jacente tout le long du livre et à la fin nous entrevoyons la réponse.

L'histoire, pour vous donner envie de lire ce livre si vous ne l'avez pas lu, est celle-ci :

A l'hôtel Dieu, Mathilde, jeune interne en psychiatrie, reçoit l'étrange confession de Benjamin, patient à l'hôpital. Un soir d'hiver, Benjamin et Hélène, sa compagne, pris par une tempête de neige à la frontière franco-suisse, doivent se réfugier dans une ferme du Jura. Un curieux trio les accueille : un avocat affable aux allures de vieux beau, son épouse, une femme que je qualifierais très vite au cours de la lecture de perverse, et leur domestique qui se révèlera peu à peu assez démoniaque ! Tous trois accueillent Hélène et Benjamin avec gentillesse, douceurs et réconfort… Mais peu à peu, le refuge se transforme en prison. Le couple n'arrive pas à quitter la maison de leurs bienfaiteurs. Ceux-ci seraient-ils des Barbe-Bleue déguisés en citoyens ordinaires ? Que trament-ils dans cette maison isolée en pleine montagne ? Jusqu'où peut aller la perversité aux dépens de la beauté?

A découvrir en lisant le livre. Quand le récit s'achève, Mathilde est partagée entre la curiosité et la répulsion, va-t-elle succomber au désir d'en savoir plus ?

J'avais 25 ans quand j'ai lu ce livre que j'ai gardé dans ma bibliothèque. Je crois que je vais le relire. Éprouverai-je les mêmes sensations ? Le même attrait ? Je vous le dirai…

Jacqueline G-B.

Mieux qu'un roman

1961, un jeune avocat-écrivain en difficulté familiale et existentielle s'installe pour quelques mois, croit-il, dans un bourg du Cotentin : Sainte-Marie du Mont.

Fin des années 1980 le désormais écrivain et scénariste connu et reconnu vit depuis près de trente ans avec femme et enfants dans ce coin de France auquel il s'est attaché et dont il a étudié l'Histoire, depuis le débarquement des Vikings en l'an 900 jusque la fin du 20e siècle en passant notamment par la guerre de Cent Ans, la Révolution et le débarquement du 6 juin 1944.

Alliant l'érudition de l'historien au style clair de l'écrivain, « Les gens d'ici » de Gilles Perrault tresse subtilement :

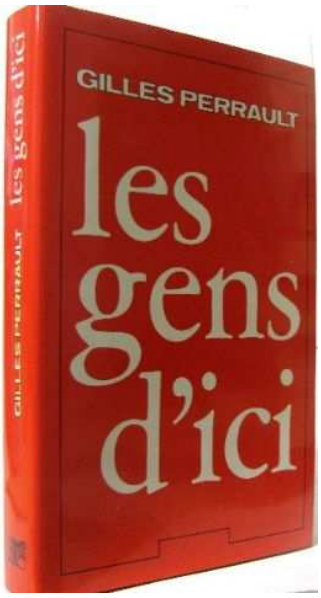
– une fresque historique où revivent les grandes familles qui ont exercé le pouvoir dans la région de génération en génération pendant mille ans.

– un récit de vie, celle d'un Parisien élevé dans le 5e arrondissement qui, en s'impliquant dans les activités du bourg et nouant des amitiés locales, a retrouvé le goût de vivre dans ce coin si particulier de Normandie.

– avec un regard empreint d'humanité et d'humour.

J'ai dégusté ce livre lentement, pour faire durer le plaisir, car non seulement j'ai rencontré les gens de là-bas, l'auteur, mais aussi moi-même.

Marie-Claude S.



Castelnau le Lez

Bonsoir, bonjour ?

Couchée tôt ? Tard ? Hier ou aujourd'hui ?

On ne sait plus vraiment !!!

Le temps de ce confinement est en désordre !

Ça va trop vite ! Pas eu le temps de penser et d'écrire « mon confit », de vous dire que celui du canard a été au menu de mon dîner d'anniversaire 2020, anniversaire qui date de quelques six Jours ? 66 ans ?

Le temps lui-même pourrait être confit ?

...pas eu le temps donc, que me voilà à tenter de dire quelque chose de ma dernière lecture aimée.

Sans hésiter*, Le tort du soldat,* de mon très cher Erri de Luca.

Il m'attendait dans un coin de ma bibliothèque parmi quelques autres, à lire. Et il fut l'un des élus de cette drôle de période.

Ouf ! Un soulagement de lire autant de choses belles et intelligentes, dites en si peu de mots.

Le héros ? le yiddish. Le cadre ? les Alpes italiennes.

Trois personnages se croisent dans une auberge.

Que dire de plus, sinon d'aller voir comment l'auteur avec concision et élégance propose sa participation à l'œuvre de réhabilitation de tout un peuple.

Bonne lecture.

Claudine H.

Le petit carré de chocolat

Non, « chez nous », les livres n'avaient pas une grande place ! Mes grands-parents n'avaient que peu de temps pour ce genre d'objet, nourrir leur large famille à la sueur de leur front avait priorité, venait ensuite la vie de famille, rassemblements, célébrations diverses et variées ou tout simplement la mise à jour des dits et non-dits de la communauté rurale dont ils faisaient partie.

Une de mes grands-mères lisait tout de même le *Républicain Lorrain* chaque jour et le *Pèlerin* chaque semaine avec une prédilection pour le coin des mots croisés. Maman était trop affairée à s'assurer que nous, ses trois enfants, ayons une meilleure instruction, pour perdre son temps avec des livres. Mais elle était fière

quand nous « perdions » notre temps à lire. Nous avons tout de même eu la chance de l'écouter nous raconter maintes fois les contes traditionnels de l'époque. Papa tirait de sa propre mère, et je l'ai toujours connu avec un livre en cours qu'il lisait à basse voix.

Quant à moi, troisième génération, l'instruction de la République a bien accompli sa mission et les livres sont devenus mes meilleurs amis dès la classe de CP. Je me souviens de mes deux premières acquisitions cette année-là : un album de *Bécassine* qui m'a beaucoup fait rire et *L'auberge de l'ange gardien* de notre chère Comtesse de Ségur, le début d'une longue histoire d'amour.

Les livres, outre le plaisir qu'ils me donnaient, étaient aussi l'occasion de sortir du cadre familial et de me soustraire aux demandes fréquentes de maman pour participer aux tâches ménagères. Je me souviens de l'été suivant mon année de sixième, lorsque, suivant les conseils de notre professeur de français, j'avais lu avec passion *Le lion* de Joseph Kessel, produisant une fiche de lecture très détaillée. Mise à part une dizaine d'années consacrées à mes six enfants, quand la riche littérature enfantine a pris le dessus, j'ai toujours eu un livre à portée de main et cela continue.

Confort, plaisir, détente, rêve, découverte, réflexion, comment pourrais-je vivre sans un bon bouquin ? Le livre que je vous présente peut non seulement rentrer dans toutes ces catégories mais il est aussi l'histoire de quelqu'un qui doit tout à l'éducation nationale et toute la littérature dont elle nous gave pendant de longues années.

Dans *Une année chez les Français*, Fouad Laroui, écrivain marocain, nous fait suivre avec humour la première année de collège d'un enfant sorti du bled. Remarqué par son instituteur, il part à Alger où il reçoit un réel choc culturel, tant au niveau intellectuel qu'au niveau des relations humaines. Chaque page apporte son lot de fous rires, mais aussi de découvertes. La fraîcheur de cet enfant qui a du mal à comprendre ce fossé dont il ne soupçonnait pas l'existence apporte une note de tendresse. Un vrai régal en ces moments de confinement, mais ne vous attendez pas à de la grande littérature. Simplement le petit carré de chocolat qui termine le repas.

Chantal J.

Entre deux chaises

Younes-Jonas est un petit garçon algérien qui, à la suite de la ruine de sa famille est recueilli par son oncle pharmacien, marié à une pied-noir. D'un prénom à un autre, de la campagne à la ville, de fils de paysan à fils de notable, entre département français et Algérie algérienne, de 1930 à 1962.

Les dates parlent d'elles-mêmes des évènements qui s'y déroulèrent.

C'est l'histoire de tous ceux qui ont quitté leur pays volontairement ou non, et qui tôt ou tard doivent s'adapter à un autre « chez eux » ou plutôt accepter de ne pas avoir de « chez eux ».

Double famille, double culture, double histoire, doubles racines.

Apprendre à vivre ailleurs, apprendre une autre langue, une autre histoire, une autre musique, accepter un autre regard.

Comment ne pas penser aux déracinés de tous bords, toujours entre deux chaises, qui lorsque la vie leur permet de rentrer dans « leur » pays, s'aperçoivent qu'ils n'y sont pas mieux accueillis que là d'où ils viennent et restent à jamais des étrangers, partout où ils sont.

Martine

« Ce que le jour doit à la nuit » de Yasmina Khadra

« Le Pays des autres » de Leïla Slimani

Comme par enchantement, vous êtes plongés dans une fresque historique, dans une saga familiale dans laquelle l'auteure s'inspire de la vie de ses grands-parents. C'est le Maroc des années 1946, jusqu'à l'indépendance en 1956, tout un petit monde qui fourmille autour d'un couple mixte déchiré, déchirant. Pourquoi ? Comment vivre deux cultures, deux religions, deux éducations, deux couleurs de peau, deux personnalités ?

Vous êtes à Meknès avec ses ruelles, sa médina, son quartier colonial, ses patios, et ensuite sur les collines arides de la campagne rocailleuse, dans une ferme où tout est solitude, dur labeur agricole.

Et c'est une danse de personnages, Mathilde, la jeune Alsacienne fougueuse qui cherche la voie de l'émancipation dans ce « pays des autres » ; Amine son mari marocain qui revient au pays avec une femme blanche, qui redevient autoritaire ; Selma, la petite sœur d'Amine, sauvage qui étouffe sa personnalité pour vivre au pays des hommes et la fillette du couple, Aïcha, métisse, blanche mais crépue et Omar, Mourad, les deux frères, l'un pro-français, l'autre pro-fellahs.

Vous aimerez la scène du Noël alsaco - marocain, le retour de Mathilde après un mois en France car elle a perdu son père : « Maintenant qu'aucun retour en arrière n'était possible, elle se sentait forte de ne pas être libre ».

Et c'est un regard indulgent et doux sur la condition féminine, sur les logiques de domination, colon, indigène, homme, dans une alternance de points de vue.

C'est le livre d'une conteuse, qui nous emmène loin grâce à sa langue vivante, sincère, et deux autres tomes prolongeront cette histoire, vous m'en direz des nouvelles.

Bonne lecture !

Chantal C.

« Venise à double tour » de Jean Paul Kauffmann

Depuis toujours, j'aime ce qui est défendu, interdit, inaccessible.

Par hasard, récemment, en rangeant mon appartement, j'ai retrouvé ce livre de Jean-Paul Kauffman « Venise à double tour ». Venise est pour tout le monde cette ville exceptionnelle, portée sur l'eau où l'on admire le miroitement coloré des palais roses se refléter sur cette eau verdâtre. On aime entendre le son des cloches, enjamber les ponts qui nous font rêver dans cette ville atypique.

JP Kauffman, marqué par son enfermement au Liban, est parti à Venise non pas pour toutes ses beautés mises à face ouverte au touriste de passage, mais à la recherche des églises fermées à double tour depuis des années au public pour différentes raisons. Vous me direz, à juste titre, que l'on a bien assez à voir avec les églises ouvertes sans avoir fini de découvrir toutes les belles œuvres qu'elles renferment. Kauffman est allé se heurter à toute la bureaucratie locale, mais, patient et volontaire, il persiste dans sa quête, essaye de pousser ces lourdes portes, d'entrouvrir quelques-unes délabrées, pour pénétrer dans ces temples obscurs et humides et découvrir sous la poussière tableaux, statues et… toiles d'araignées. Il rencontre, entre autres différentes personnes, une guide, un vicaire, et même Hugo Pratt sur les traces de *Corto Maltese*. Il raconte cette chasse au trésor, l'attente, l'affût, l'imprévu, la découverte et la déception aussi. Il dit : *« Depuis toujours, j'ai préféré le combat à la victoire. Il y a une telle tristesse dans l'accomplissement de ce que l'on désire ».*

Voilà, j'ai aimé ce combat, le parcours fait, comme dans un roman policier, sans jamais se lasser de cette quête dont on ne revient jamais bredouille, l'inattendu et la découverte. Pas un instant d'ennui.

En un mot, quelle belle et merveilleuse idée de promenade insolite ai-je faite ! Merci Monsieur Kauffmann.

NB : il y a des années j'avais lu « Chambre noire de Longwood » du même auteur qui m'a entraînée jusqu'à Ste Hélène, en cargo. Attention aux livres, ils peuvent vous faire aller très loin, mais Venise n'est qu'à un pas sauf en ce moment.

Brigitte RdM

Roule galette

Certes la vie n'est faite que de choix, mais mon Dieu ! que c'est difficile de choisir son livre favori ! Un choix cornélien !

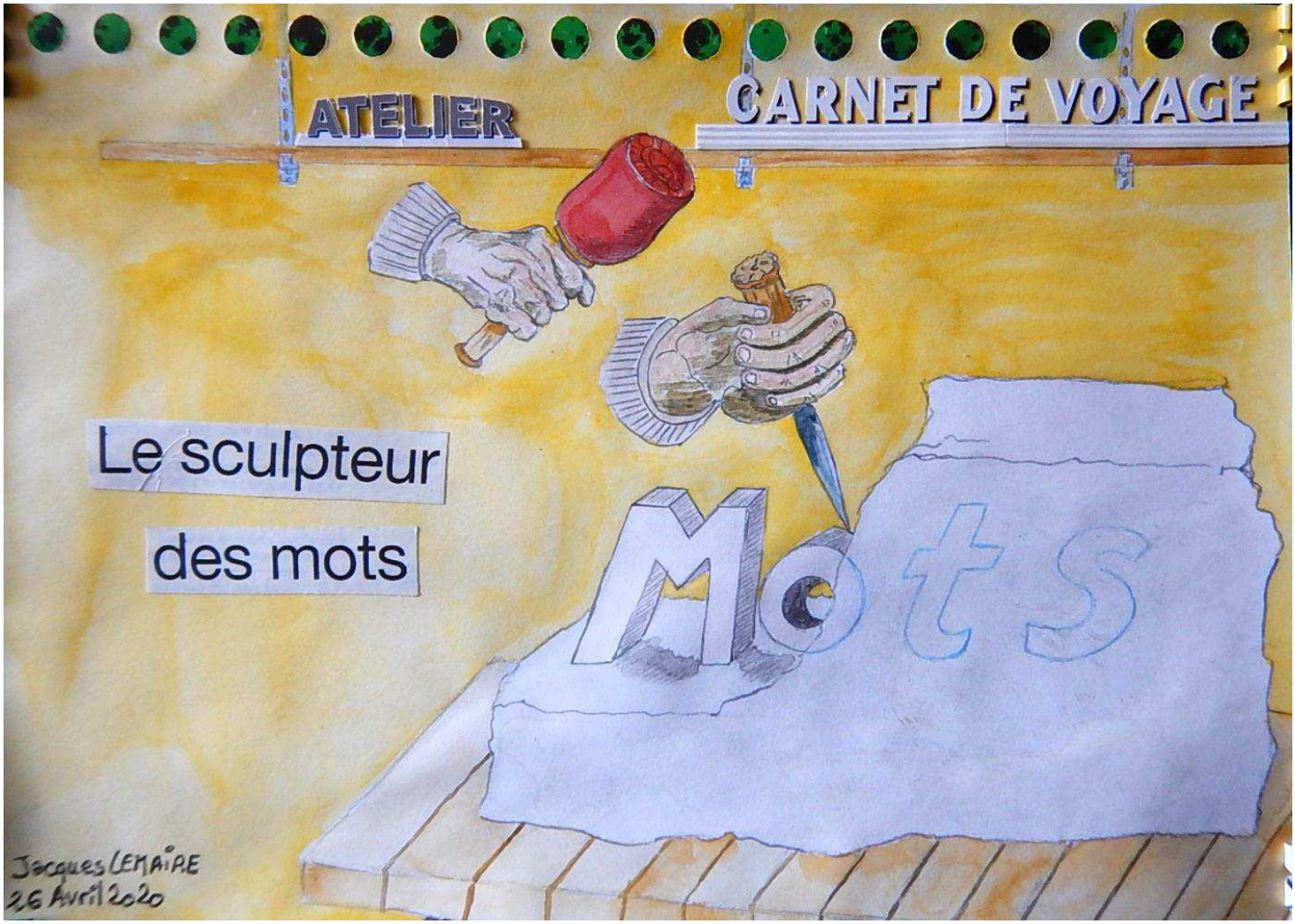
Après réflexion je pourrais nommer l *'Antigone* de Sophocle étudié au lycée ou l'éblouissant *Noces suivi de l'été* découvert un peu plus tard ou bien l'émouvant *Sable mouvant* de Henning Martell lu récemment, mais finalement c'est le livre qui je crois m'a donné le goût de lire avant de savoir lire qui s'impose à mon choix. Il s'agit de *Roule galette.* Ah ! Comme je l'ai aimé cet album du Père Castor. D'abord sur les genoux de mon papa qui, à son retour du travail, me racontait l'aventure de cette galette confectionnée par une vieille dame à son vieux mari et qui avait pris la poudre d'escampette alors qu'elle devait sagement refroidir sur le bord de la fenêtre. Quelques années plus tard, c'est moi qui fièrement allais chercher l'album tout écorné dans le coffre à jouets en bois blanc et qui ne se lassais pas de raconter la course folle de la galette dorée à ma petite sœur. Bien des années plus tard, toujours avec autant de plaisir et émerveillée par l'ambiance russe fort bien rendue par l'isba et les costumes traditionnels chamarrés du vieux couple grâce au talent de l'illustrateur, c'est à mes enfants que je faisais découvrir l'histoire de cette jeune galette tout juste sortie du four, et puis, beaucoup plus récemment, c'est avec un plaisir proustien que j'ai retrouvé grâce à mes petits-enfants la ritournelle de l'insouciante galette.

Allez, à défaut de vous avoir donné envie de retrouver cette croustillante galette reprenons tous en chœur la joyeuse ritournelle :

« Je suis la galette, la galette,
Je suis faite avec le blé ramassé dans le grenier.
On m'a mise à refroidir ! Mais j'ai mieux aimé courir.
Attrape-moi si tu veux ! »

Anne-Marie R.

La fabrique des meilleurs livres



Jacques L.

Résidence d'artiste

Je prends goût au confinement depuis que je le nomme « résidence ». Va falloir que ça dure encore un peu alors… résidence d'artiste n'est-ce pas, c'est mieux.

Je vous adresse comme proposition une photographie de Gérard Harlay « L'inconnue du boulevard Beaumarchais » (N° 039 de la série Sans Contact) reproduite ci-dessous. Vous pouvez la considérer comme illustration de votre histoire, ou bien la regarder de très loin, ou vous intéresser à l'histoire du personnage. Une histoire comme vous voulez.

Danièle Tournié, le 28 avril 2020

« L'inconnue du boulevard Beaumarchais » Paris 2016

L'INCONNUE

Zoé et Steph le tagueur

Zoé qu'attends-tu, qu'écoutes-tu assise en bas de ce mur tagué il y a une semaine déjà.

Ce fut une folle soirée quand Steph et ses copains les graffiteurs du quartier voisin sont arrivés, bombes de couleurs à la main, leurs skates glissant sur le macadam de l'impasse, hirsutes leurs cheveux au vent, vêtus de treillis, de kaki, de bleu de chauffe.

Ils s'installèrent le long du mur, firent résonner de la musique rock, et avec une agilité sans nulle autre pareille transformèrent ce mur grisâtre et lépreux en un gigantesque champ de couleurs magnétiques.

Zoé tu passais par hasard par cette impasse ce soir-là, quand tu les vis, tu t'arrêtas d'abord pour la musique qui te faisait onduler de plaisir, puis tu fus subjuguée par ces intenses va et vient de traits de couleurs, de dessins qui apparaissaient au fur et à mesure. Toute cette bande était à la fois concentrée, elle agissait comme si elle était dans l'urgence, l'urgence de l'instant, la clandestinité au grand jour, la rage et la peur d'être pris, tout en réclamant un signe de reconnaissance artistique. C'est nous qui exécutons ces œuvres, ce sont nous les héros de la ville, pas vous qui pressés dès le matin vous vous engouffrez dans vos petites voitures ou dans un banal métro.

Puis il y eu une pause, pour boire une bière ensemble, échanger quelques impressions et Zoé remarqua un grand rouquin que les autres interpellaient : « Hé Steph, passe-moi le noir ». Zoé croisa rapidement le regard vert de Steph qui tout à son affaire, était accaparé par sa création tout en ayant une oreille pour les dires des potes de sa bande.

Et aussi rapidement qu'ils étaient arrivés, ils se dispersèrent telle une nuée de mouches chassée par l'orage. Zoé en resta toute hébétée, elle n'avait pas rêvé les graffes au mur étaient bien là.

Et depuis Zoé revint chaque soir s'asseoir au pied du mur, depuis une semaine elle ne les a pas revus, elle a bien retrouvé la musique qui les accompagnait et qu'elle écoute en boucle ses écouteurs vissés à ses oreilles. Elle aimerait vivre comme eux, elle qui s'ennuie mortellement dans son bahut à suivre des cours barbants au possible.

Puis un jour un photographe qui passait par là, la prise en photo, et allez savoir par quel mystère ou pirouette sa photo fut publié dans le journal local de la mairie, avec le sous-titre suivant : « Nos murs nous parlent, nous les écoutons ».

Alors Zoé fut fière et se dit que si Steph voyait cette photo avec son œuvre reproduite, il reviendrait sur les lieux et elle le reverrait, depuis elle espérait doublement le soir assise dans l'impasse.

Bénédicte F

Un goût de lassitude

« Le mur à l'Est est mitoyen avec la cour de l'école primaire » avait précisé l'agent immobilier lors de la visite. Cela lui avait plu. C'était joyeux « il est passé par ici… 1,2,3 soleil… ». Puis au fil des heures, des jours, des semaines, des mois les sonneries avaient rythmé le quotidien.

A 8 heures café puis ménage

A 10h pause rêverie puis préparation du repas

A 12h15 déjeuner

A 13h30 lecture

A 15h00 pause rêverie

A 16h30 l'école est finie pour aujourd'hui.

Et ainsi de suite…

Le temps s'est écoulé, lentement, tendrement jusqu'à ce jour de la rentrée ou nous devions fêter mon anniversaire. Comme d'habitude la cloche a sonné. Le fraisier allait être livré lorsque j'ai regardé le mur, de l'autre côté du jardin ? « Le mur à l'Ouest est mitoyen avec le cimetière » avait précisé l'agent immobilier. C'était silencieux et je décidais… le sempiternel fraisier n'aurait pas cette année le goût de la lassitude.

Brigitte A

Évasion

Elle attend le bus. Il met du temps à venir. Ça n'est pas étonnant dans cette banlieue pourrie,

il est toujours en retard ! Il faut dire que la Bande n'arrête pas de le caillasser et tout ça pour rigoler !

N'empêche, toutes les personnes qui le prennent sont du coup en retard au boulot. Beaucoup avaient des voitures mais elles ont servi de beau feu de joie au Nouvel An dernier ! Elle rumine, seule à l'arrêt de bus. « Quelle bande de cons » Y en a pas un qu'elle regrettera ! Sauf peut-être l'Artiste ! « C'est vrai qu'il fait de beaux dessins, des choses vraies sur la cité. Au moins lui, il s'exprime sur les murs et pas avec ses poings et ses doigts d'honneur ! ».

Déjà une heure qu'elle est là et rien ne bouge, son beau-père va finir par passer par là ! Il a de la chance, ils n'ont pas cramé la sienne de voiture ! Elle rabat un peu plus sa capuche sur sa tête :« Oui, mais il va reconnaître ma veste ! »

Elle a peur. Elle ne pourrait pas revivre ce qu'elle a vécu ! Aller au lycée, oui, mais après où se mettre pour apprendre ? Dans la cuisine, la radio vomit des pubs débiles. Dans le salon, si on peut appeler ça un salon, la télé est constamment en marche pour n'importe quoi, un feuilleton stupide, la météo, un jeu abrutissant... Et tout ça happe son attention. Et puis il y a les rigolades et les beuveries entre potes

du beau-père au chômage pendant que sa mère se ruine la santé dans un boulot de merde.

Elle a peur et elle a décidé de foutre le camp. Tant pis pour le lycée... elle aimait bien y aller, ça lui montrait le monde normal. Ses copines avaient des vrais pères et ils allaient tous les jours travailler. Oui, elle avait ses copines, mais elle ne pouvait pas leur raconter ce qu'elle était en train de vivre !

La porte de sa chambre qui couine quand sa mère, harassée, s'est déjà endormie après avoir fait la vaisselle. Les pas feutrés sur le lino, c'est bien le lino, ça ne grince pas ! Et puis les paroles sales et les gestes qui vont avec. Depuis petite, elle a tout enduré mais maintenant elle grandit, un peu trop d'ailleurs ! Elle retient son souffle, fait semblant de dormir. La porte s'ouvre, un rai de lumière, le même frôlement mais ce sont les ressorts du lit d'à côté qui maintenant s'agitent.

Ça, elle ne pouvait plus le supporter, alors elle part. Elle va tout organiser. Elle va trouver un boulot, un endroit où crécher. Il faut qu'elle aille très loin. Elle verra bien à la gare le train qu'elle prendra ! Mais il faudrait que ce foutu bus arrive !

« J'espère qu'il ne va pas découvrir tout de suite qu'il manque du fric dans son porte-feuille, il va pas le sortir de sitôt, hier il acheté sa ration de bières ! »

Elle part, elle s'enfuit, elle est confiante. Et dans un mois, elle reviendra chercher sa petite sœur.

Brigitte L.

Q

Qu'est-ce que c'est que cette histoire stupide ?

On fait ce qu'on peut !

Au Quirinal, un nonce apostolique calmait sa fièvre au quinquina. C'était un quarteron des hauts plateaux andins. Il portait dans la nuque une petite queue tressée comme il est de coutume chez lui.

A quatorze heures, pour muscler ses quadriceps, il quadrillait la cour de ses cent pas. Il jouait du charango dans un quatuor et questionnait sans cesse ses partenaires sur l'intérêt de faire des quartes et non des quintes.

Il était querelleur et quelquefois ses compagnons le mettaient en quarantaine, puis lors de moments de quiétude, ils le qualifiaient enfin d'ami. Mais il était tout de même difficile de quantifier ses qualités.

Quotidiennement il se nourrissait de soupe de quinoa et de quignons de pain. Par cette ascèse, il cherchait à atteindre la quintessence de l'existence. Cependant il

priait Dieu entouré d'une quincaillerie païenne et dans un atroce quiproquo, il fut pris pour un quaker.

Un jour au déjeuner, on servit un quasi de veau aux quatre-épices suivi d'un quatre-quart. Il entra dans une colère noire car pour lui, c'était quasiment un péché de luxure. Tout le monde en avait marre et il eut beau quémander le pardon, on ignora le qu'en-dira-t-on et on l'embarqua sur un quatre-mâts en partance pour le Québec. Sur le navire le maître-queue en eut vite sa claque de ses diverses requêtes.

« Qu'est-ce qu'on va faire de ce quelconque ? dirent-ils à son arrivée. Et si on l'envoyait cueillir des quetsches pour payer sa quote-part ? ».

Brigitte L

Wesh wesh

- Et Raf t'as vu c'est Lola, la tireuse de portables, la meuf à Arthur. Qu'est-ce qu'elle fout là toute seule ? Les yeux dans les baskets. J'hallucine. Seule avec sa musique.
- Arthur l'a larguée, renvoyée dans la friendzone. Ils venaient souvent ici ensemble. Arthur, il se prend pour un artiste, ici il a tagger le béton à mort, street art il dit. Elle croit qu'il va surgir ? Qu'est-ce qu'elle s'imagine ? C'est fini, basta.
- Tu crois ça ? Hier encore ils se roulaient des pelles à la sortie du lycée. C'est bad.
- C'est fini, j'te dis. J'm'en fais pas pour elle. Y'a pas 3 mois elle draguait Polo le BG comme c'est pas possible. Elle a pas de copains en fait. Jamais vu avec des filles, des copines.
- En vrai quand j'y pense c'est bizarre, qu'est-ce qu'elle cherche ? Moi je crois qu'elle est seule, mais vraiment. Elle est pas d'ici, je crois elle est arrivée en juillet. Finalement ça doit être dur pour elle, elle a le cœur noir j'te dis. Elle fait tiep !
- Non mais t'as vu le tas de fringues qu'elle a sur elle, et col roulé par le temps qu'il fait. Chelou non ? elle a des bras allumettes, mais elle est pas mal, on va causer avec elle ?
- C'est pas terrible ici. Non mais regarde ces tags, même pas beaux. Moi j'm'expulse.
- Où ils sont les autres ? ah c'est vrai y'a match. Vas-y j'te rejoins.
- T'as pas une clope ? J'peux m'asseoir ?

Yolo

Danièle T.

La belle enrobée

Elle s’assied ou se met debout
Devant un mur de graffitis
Qui contient un mot en petits caractères “interdit”
Un petit sourire sur la bouche.

Elle porte une veste rose,
Au-dessus, une veste vert forêt
avec un capuchon doublé d'une grosse fourrure noire.
Elle porte des écouteurs.

Elle ignore les graffitis au-dessus d'elle
Rien ne lui interdit
Elle est dans son propre monde.

Lequel?
Elle reste, laisse passer le temps.
Regarde son portable.

Vient-elle de découvrir la solution à un défi
dans son cours de physique ?
Et en est-elle fière ?

Ou bien attend-t-elle simplement son petit ami ?
Ou a-t-elle simplement quitté son amant ?
Est-ce que son amant vient de la quitter
ne le reverra-t-elle jamais ?

Peut-être pense-t-elle à quitter sa famille
et réfléchit-elle à l'endroit où elle ira.

Elle écoute de la musique
mais n'est apparemment pas inspirée par celle-ci
car elle ne bouge pas.

Pendant une brève seconde, elle détourne le regard
Que voit-elle
A quoi pense-t-elle ?

Pour le moment,
Rien à faire.
Rien à expliquer.

Elle attend.

“Ce qui sera sera”

Judith J

L’inconnue du Boulevard Beaumarchais, Paris 2016

Gérard Staedelin, alias Harley, Directeur Général de Harley-Davidson, est un homme très humble dont la devise est « nous ne vendons pas que des motos, nous créons aussi des rencontres ». En voilà une sur cette photo d’une inconnue du Boulevard Beaumarchais prise en 2016.

Au premier regard, j’ai un sentiment de dégout : je n’aime pas les TAGS.

Puis mon œil se dirige naturellement vers la jeune fille. C’est une photo réaliste de notre époque :

- Une adolescente prise en photo devant des TAGS ou STREET ART, c’est selon.
- Ses vêtements sont propres, beaux, semblent neufs, aux coloris assortis : pas de misère apparente.
- Sa tête et son visage sont cachés sous la capuche de son manteau.
- Je devine un smartphone dans les mains.
- Les oreillettes sont plaquées sur ses oreilles.
- Elle semble complètement paumée, le regard de coin qui ne regarde pas le photographe en face.

Elle me fait penser aux 3 singes de la sagesse : « je ne vois rien, je ne dis rien, je n’entends rien. »

Ma conclusion est donc : « je ne lui souhaite que du bien ».

Jacqueline M.

La conche

Il n'en reste plus que deux. Deux casemates sur la plage de la Conche ou sur celle de Zanuck, site du tournage du *Jour le plus long.* Des Blockhaus habillés de couleurs vives, de tags, de mots d'amour ou de colère au gré des années, j'allais dire au gré des vents ou des vagues. Des octogénaires qui rappellent de tristes moments.

Mais Poppy n'en avait cure. *Son* bunker était encore là. Celui qui avait abrité ses jeux de petites filles lorsqu'elle venait aux vacances de Pâques dans la maison de sa grand-mère. Des cache-cache avec ses cousins et ses frères pendant que les parents finissaient leur apéritif. Les croûtes de sable qui craquaient sous leurs pieds après la pluie et le sable qui collait entre leurs doigts. Il y avait toujours des trucs dégoûtants à l'intérieur et l'odeur était parfois insoutenable, mélange d'urine, de moisissures et de varech. Mais Poppy avait trouvé un petit coin qu'elle avait aménagé. Une vieille

palette en bois et surtout des grosses pierres plates disposées les unes sur les autres qui lui servaient de table et de tabourets. Son père lui avait raconté que ses pierres plates étaient issues d'anciennes écluses à poissons détruites par les intempéries. Certaines étaient encore visibles à marée basse sur la côte est de l'île. Dans sa petite maison, Poppy jouait à la dînette, invitant ses invisibles amies à un dîner ou à un goûter improvisé.

Quelques années plus tard, ce Blockhaus était le repère de sa bande de copains. Toujours les mêmes chaque année. Le nom de code était *l'appart'.* "On s'retrouve ce soir à l'appart' vers vingt-deux heures ?" disaient-ils. Ils fumaient et buvaient de l'alcool piqué à la famille ou acheté vite fait juste avant la fermeture du Carrefour Contact par un frangin majeur. Poppy était plutôt du genre sage. Elle tempérait les élans des autres que leur liberté soudaine pouvait amener à agir excessivement voire dangereusement. Poppy était leur ange gardien et Poppy avait un amoureux qu'elle voulait protéger des autres et de lui-même. Il s'appelait Darius. Elle le regardait faire le fier, crâner devant les autres. Poppy aurait aimé être seule avec lui. Elle s'imaginait marcher sur la plage, les pieds dans l'écume des vagues, leurs doigts entrelacés, les lèvres séchées par l'air salé et poisseux. Leurs voix assourdies par le brouhaha de la mer. Elle lui confierait ses secrets, lui parlerait de ses passions mais Darius n'entendrait pas ou n'écouterait plus.

Aujourd'hui, adossée au bunker, emmitouflé dans sa parka, Poppy se souvient avec nostalgie de ces années d'insouciance, de légèreté. Cette légèreté qui l'a privé de Darius, cette insouciance qui lui a coûté la vie. Brutalement, soudainement. Happé en pleine nuit. Ses yeux balayent la plage de la Conche, du phare des Baleines jusqu'au Petit Bec et quelques larmes forment soudain en tombant, de petites croûtes sur le sable... ou est-ce la pluie ?

Jean-Luc T.

Confinement

Le covid s'étant invité en France, nous voilà tous confinés pour quelques temps.

Supprimées les petites escapades prévues. Il est nécessaire de changer nos petites habitudes. Nos sorties réglementées peuvent faire l'objet d'un contrôle. (Les étourdis qui auraient oublié, sur le coin de la table, l'autorisation qu'ils ont établie en leur faveur, peuvent être pénalisés. Attention s'il y a récidive… outre l'amende ils

prennent le risque de bénéficier d'un séjour gratuit (gîte et couvert) de quinze jours dans un hôtel pénitencier. Le nombre d'étoiles n'a pas été divulgué.)

Pour ma part, je respecte la loi même si parfois je râle.

Je vais profiter de ce « confinage » pour me faire un nouvel intérieur. Aurais-je suffisamment de temps ? Je crains que non.

En fait je suis débordée à ne rien faire : lire, regarder la télé - normal il faut se tenir au courant de l'actualité - écouter de la musique, dessiner.

Pour de nombreuses personnes ce n'est pas du travail, pour moi si. Ah j'ai oublié : le téléphone m'occupe beaucoup, prendre des nouvelles, en recevoir, en donner. Je n'ai pas une minute, et je ne m'ennuie jamais.

En cette période de confinement, il faut tenir le choc. Pas de défaillance : dans une pièce vous ouvrez la radio, dans l'autre la télé et dans une autre les CD de vos chansons préférées. L'ensemble fera beaucoup de bruit, mais vous aurez l'impression d'assister à une grande fête. Succès assuré.

Et pour finir sur votre ordinateur vous choisissez une séance de sport ou plutôt de danse genre rumba ou salsa.

Ces journées sont épuisantes !

Maguy L.

Pépette

Habituellement dès que nous sommes levés, tu viens te frotter à nos jambes en miaulant doucement. Nous te prenons dans les bras, te caressons et puis, hop tu nous échappes.

Tes journées tu les passes dans le jardin à batifoler dans l'herbe à la poursuite des insectes ou de quelque petite souris. Parfois tu grimpes dans les arbres. Tu aimerais bien dénicher des petits oiseaux ou le lapreuil (petit écureuil), mais le papa ou la maman sont toujours près de lui et le protège.

La semaine dernière tu as eu la visite de petits copains : trois gros matous. Ils avaient l'air très gentils, étaient très beaux avec leurs poils longs et brillants comme les tiens . Ils se sont approchés de moi pour que je les caresse je suppose. Toi d'un coup de patte tu en as chassé deux : le gris et le gris blanc. Serais- tu jalouse ? Seul le noir a trouvé grâce à tes yeux.

Vous avez couru et dormi dans le gazon comme des amoureux.

Pépette, vas-tu nous revenir avec un petit chaton comme avait fait ta maman, il y a plusieurs années. Le petit chaton alors c'était toi.

Maguy L.

Écouteurs et capuches

Elle est appuyée contre ce mur pouilleux, du vert sale et triste des murs de classe d'antan.

La fausse fourrure auréole son visage d'enfant et la dissimule au regard des passants.

2 couches de capuches, au cas où une ne suffirait pas à la cacher : celle de son sweat puis par-dessus celle de sa parka, verte elle aussi, comme pour mieux se fondre dans le mur.

Elle a mis ses écouteurs pour s'isoler du bruit. Ainsi protégée, rien ne peut l'atteindre. Elle n'entend rien de la rumeur du vent, des roucoulements des pigeons ni des cris des enfants qui vont à l'école. D'ailleurs elle aussi devrait y être mais elle attend que quelque chose se passe et elle est bien.

Elle n'a pas jeté un œil sur les graffiti incompréhensibles ni sur les anciennes affiches déchirées. Elle ne recherche que la protection du mur derrière elle.

Dans ses écouteurs, elle écoute un vieux slameur d'au moins 40 ans qui lui dit :

« Capuche rabattue et écoutilles closes,
Adossée au mur sale d'affiches déchirées,
Évade-toi d'un monde qui ne te convient pas.
Et rêve d'un autre ailleurs que tu découvriras.
N'écoute pas les gens qui prétendent savoir,
Et ne regarde pas les laideurs de la rue.
Par un biais ou un autre, tu sauras t'échapper.
Le lycée attendra que tu sois enfin prête
A rejoindre les autres et leurs cahiers proprets.
Profite des seuls moments qui sont encore à toi,
Et oublie les devoirs qui seront tiens plus tard.
Plus tard tu les auras, pour toi mieux ça vaudra »
Elle sourit en tapant du pied en cadence.

Martine

La corvée

C'était la fille de notre directeur.
Il voulait l'encadrer en grand dans son bureau design.
Elle voulait pas qu'on la photographie. Puis elle a bien voulu.
Alors on est parti au parc Monceau. Elle a refusé de poser devant la colonnade.
Elle a dit : c'est tarte comme paysage.
Alors on est sorti dans la rue. On lui a demandé de s'asseoir sur un banc.
Elle a dit : c'est une pose de vieux.
Alors on a marché jusqu'à la place Wagram. On lui a proposé de rester debout devant la boutique de fleurs.
Elle a dit : je déteste les fleurs.
Alors on a traversé le périf. On s'est arrêté à l'arrêt d'autobus.
Elle a dit : pas là, ça me rappelle ma belle-mère.
Alors on a continué vers Clichy et comme on était fatigué on s'est assis à la terrasse d'un café.
Elle a dit : j'en ai marre de votre balade à la con.
Alors on a bu vite fait au comptoir, on a pris tout droit et on est tombé sur un mur tagué.
Elle a dit, stop là, j'enfonce ma capuche, vous flashez et je me tire.

Véroniq C.

L'inconnue du Boulevard Beaumarchais

Pour moi, je pense que c'est un agent secret ; cachée sous sa capuche
Est-elle une amie de Zorro ? probablement
Elle lui donne des indications précises
Vraiment tout évolue …

Emma

Mais où il va, lui ?

Le texte doit commencer par:

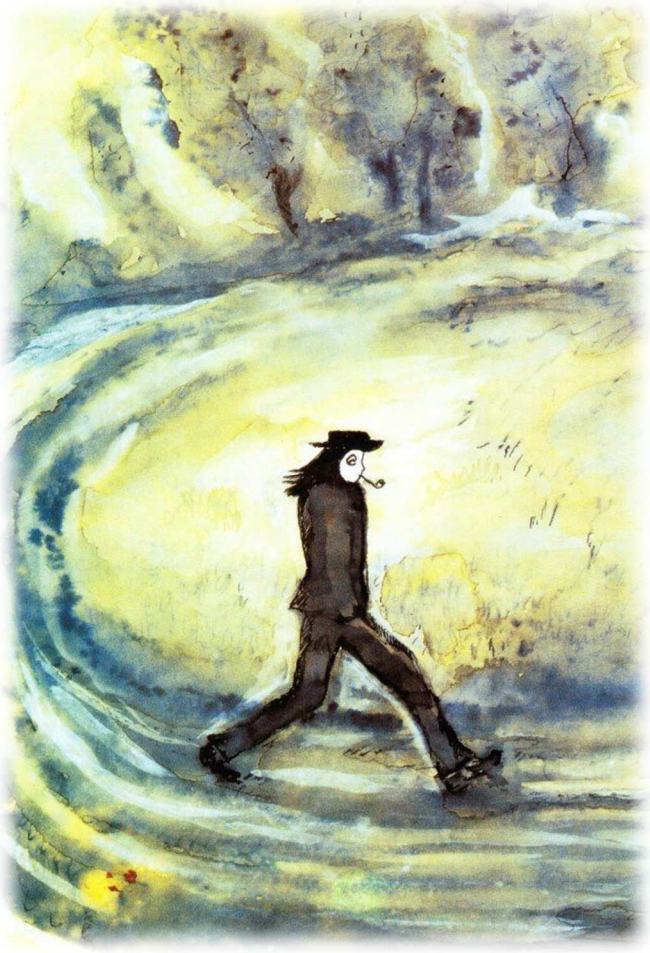
"mais où il va, lui ?"

et contenir les mots suivants :

- ***salamalec***
- ***simagrée***
- ***saugrenue***
- ***sardine***

dans l'ordre que vous voulez.

Danièle Tournié, le 29 avril 2020



MAIS OU IL VA, LUI ?

Le mauvais coucheur

Mais où il va lui, comme les autres sûrement saloper mon mur avec ses cœurs, sculpter à la bombe en se tortillant comme une sardine ? Il ne sait pas que ma Lili s'en contrefiche, qu'elle préfère les salamalecs, les flatteries, les fleurs et tout le tralala pour répondre tout en simagrées, en poses provocantes dans sa robe à bretelles. Je vais mettre une pancarte et dire que je n'en peux plus de voir passer les amoureux de ma femme. Et puis quelle idée saugrenue de déclarer sa flamme sur mon mur ? Ils pourraient envoyer une lettre, donner un rendez-vous dans un hôtel, ce serait plus discret. Mais voilà, les jeunes de maintenant ne savent plus écrire des lettres d'amour.

Véroniq C.

Salamalecs

Mais où il va lui ? Lui et ses salamalecs.

« Bonjour, comment allez-vous, et ce confinement pas trop dur… Et la famille ça va ? Et le petit dernier ? Et votre beau-frère toujours à l'étranger? Et le chien de votre belle-mère ? Et le chat de votre voisine ? » et toutes ses simagrées « Ha ! j'aimerais bien aller à la plage, me dorer au soleil…. Et une randonnée en montagne… Ha ! les cimes enneigées... L'odeur des sapins... La raclette au refuge... » Il nous fatigue.

Mais quelle idée saugrenue d'aller à la pêche à la sardine alors que l'on est à Paris et en plein confinement…

…….. Mais pourquoi pas ? Il doit bien y avoir sur Internet un jeu de pêche à la ligne.

Régine Do

Les sardines de Super U

Mais où il va lui… Ce jeune homme qui passe dans ma rue, au milieu de la chaussée, nez au vent, oreilles connectées, yeux plongés dans le ciel au mépris du danger, fictif dans l'immédiat, mais qui pourrait devenir réel. Je le regarde déambuler, dans l'insouciance de sa jeunesse, moi à ma fenêtre, je me sens vieille princesse embastillée, le temps se fige dans une situation saugrenue : « Peux pas sortir, vas-tu tuer le dragon maléfique pour me délivrer ? »

Une voix s'élève derrière moi « Quoi ? Qu'est-ce que tu marmonnes ? Arrête donc tes simagrées, tes élucubrations à deux balles, et file sans salamalec m'acheter des sardines chez Super U, ça va fermer. »

Rosine D.

Mon crayon et moi

« Mais où il va lui… Nous nous sommes arrêtés à la station-service sur l'A10, celle qui permet de faire demi-tour et de reprendre l'autoroute dans l'autre sens. Juste pour prendre de l'essence et acheter des *M&M's*.

J'ai pris un café puis je l'ai attendu dans la voiture en lisant la carte. Lorsque j'ai levé les yeux, il sortait de la station mais au lieu de se diriger vers notre voiture, il partit à pied vers le pont qui enjambait l'autoroute. Le temps de démarrer et de prendre le pont derrière lui, il avait disparu. Nous devions aller chez sa mère, je ne pouvais pas y arriver seule sans avoir d'explication. »

C'est mon crayon qui est parti sans moi et a commencé à raconter cette histoire sans queue ni tête. Mais qui est donc ce mec ? et pourquoi disparaît-il ?

Il a peut-être retrouvé son grand amour de jeunesse et va m'abandonner malgré mes pleurs et mes simagrées.

Ou alors il a rencontré son patron et aura fait mille salamalecs pour éviter d'expliquer ce qu'il fait au bord de la route alors qu'il devrait être au boulot.

Ou, sitôt traversé le pont, il est mort écrabouillé sous les roues d'une voiture.

Il a pu avoir aussi l'idée saugrenue de refaire sa vie à la station-service, d'épouser la caissière et de s'installer à ses côtés comme patron du motel. Tant pis pour moi !

Et pourquoi pas un *serial killer* de pompistes, recherché par *Interpol*.

Finalement je le retrouve au camping de Beaugency au bord de la Loire, en train d'essayer de monter sa tente et se demandant à quoi servent les sardines.

Allez savoir, tout est possible, les crayons racontent n'importe quoi, c'est un peu difficile de les suivre.

Martine S.

Le bouffon malgré lui

Mais où il va lui, pour qui il se prend ? Pourquoi tant de questions alors que je m'en fous ! Je ne vais quand même pas perdre mon temps à me prendre la tête ! Tout ça pourquoi, oui pourquoi ? Pour un mâle toujours enclin à se lisser la moustache et à faire le beau pour attirer et séduire la moindre femelle. Hé bien vas-y, ne te gêne pas pour moi, je les connais toutes ces simagrées, ces salamalecs vus et entendus maintes et maintes fois. Tu crois sans doute que je vais venir minauder auprès de toi pour quémander le moindre geste de tendresse. Tu as beau me reluquer du coin de l'œil, tu peux te brosser et à mieux te regarder d'ailleurs, tu en as grand besoin. Tu avais une autre allure quand je t'ai rencontré. Heureusement, car je ne me serais jamais laissée séduire. Je ne suis peut-être qu'une chatte de gouttière mais moi, ma robe blanche est immaculée et ne sent pas la sardine. Tu te laisses aller mon pauvre ami, et puis tiens ! je vais te le dire en face. Ah ! je te vois faire le dos rond, j'en ris d'avance. Tu te crois malin, irrésistible alors que tu es simplement arrivé au bon moment. J'avais juste besoin d'un géniteur et en te voyant m'est venue cette idée plutôt saugrenue. On a tous le poil ras dans ma famille alors comme toi tu es angora, je me suis dit : tiens pourquoi pas ?

Michel C.

Mais où il va, lui ?

Mais où il va, lui ?

Enfin, lui ou elle, parce qu'avec cet accoutrement saugrenu, allez donc savoir si cet hurluberlu est un homme ou une femme...

Certains disent que chaque matin, il va pêcher la sardine… Personnellement, j'en doute, mais il a embobiné beaucoup de gens avec ses salamalecs...

En tous cas, si sardines il y a, il ne les vend pas : on l'aurait vu, au marché, à faire des simagrées pour écouler sa marchandise. Pour ma part je pense plutôt ... Ah, ce serait trop long à dire... Je vous raconterai ça une autre fois, car j'ai du boulot qui m'attend.

Bonne journée !

Liliane L.

La main au collet

– Mais où il va lui ? s'exclama Zénobe Siméon Jr en se penchant par-dessus le garde-corps de son balcon, un Macchiato à la main.

Il n'était pas certain de l'avoir reconnu car un dicton dit que la nuit, tous les chats sont gris ! Mais, Zénobe avait aperçu le bout de sa queue rousse se balancer avant qu'elle ne disparaisse par la fenêtre du voisin d'en-dessous. Et, aussi saugrenu que cela puisse paraître, il pouvait l'identifier entre mille. Il posa sa tasse dans la jardinière de géraniums et décida d'aller le récupérer. Il se précipita dans sa chambre, passa rapidement un pantalon par-dessus son pyjama et balança ses pantoufles pour enfiler une paire de Birkenstock. Il était un peu furax d'être obligé de gâcher une soirée de glandouille pour ce satané chat qui, en plus, n'était pas vraiment à lui. Il fredonna dans sa tête *Nicotine* de Jane Birkin qui résumait plutôt bien sa situation actuelle. *Elle est partie chercher des cigarettes…* Puis il conclut subitement qu'il avait assez perdu de temps en vaines simagrées. Il franchit le palier et se posta devant la cage d'ascenseur au style Art Déco. Quel étage ? Sans doute le second. Après avoir ouvert la grille en fer forgé, Zénobe entra dans la cabine en bois et pressa le bouton. Pendant qu'il regardait évasivement les câbles noirs qui montaient parallèlement à sa descente, les bruits de l'immeuble lui parvenaient ; pleurs d'enfants, engueulades d'un couple, télévision etc. Il pensa que finalement

c'était agréable la vie ! La vie d'un immeuble, toutes ses petites vies, ses drames, ses amours, son histoire… Arrivé à destination, il visualisa la porte qui pouvait correspondre à la fenêtre où son matou avait disparu. Il approcha son doigt de la sonnette quand la porte s'ouvrit.

– Bonsoir. Excusez-moi mais je crois que mon chat, enfin ce n'est pas vraiment le mien, est entré chez vous ? bafouilla-t-il un peu surpris.

– Vous m'avez fait peur ! grogna un vieil homme qui ressemblait à Jean Bouise dans *Le Grand Bleu*. Comment cela, ce n'est pas vraiment le vôtre ?

– C'est trop long à vous expliquer. Vous l'avez vu ?

– Non. Allez voir à côté. Ça pue la sardine. Ça n'm'étonnerait pas qu'il y soit, me fit-il avec des salamalecs et un clin d'œil.

La porte d'à côté avait un heurtoir en forme de lion. Il frappa. Une petite fille lui ouvrit. Elle avait dans ses bras son gros chat roux qui ronronnait d'aise.

– *é seu* ? lui demanda-t-elle ?

Devant son air ahuri, elle s'exprima en français.

– C'est le vôtre ? Il est content maintenant car je lui ai donné du poisson, *uma sardinha* !

– Tu as vraiment été très gentille, lui sourit-il. Si tu veux tu peux le garder un petit peu.

– Comment s'appelle-t-il ?

Il s'étonna de ne plus se souvenir du nom du chat. Zut ! Il pensa aux sardines.

– *Curry*. Il s'appelle *Curry*. A cause de sa couleur, improvisa-t-il bêtement.

Jean-Luc T.

Mais où il va lui…

Mais où il va lui…

Non ! Pas lui. Elle !

Oui, elle part camper. Seule ! Et c'est son droit.

Certains pensent que c'est une idée saugrenue.

Non pas du tout.

Elle a besoin de nature et c'est son droit.

Elle marche. Seule avec elle-même mais au milieu des autres.

Une aventure comme une autre.

La voilà, fatiguée après une longue journée, sur un beau terrain bien plat, prête à planter sa tente.

Le terrain est pierreux, dur. Difficile pour elle de planter les piquets de tente. Elle a beau taper, les sardines se plient mais ne pénètrent pas dans le sol.

Les marcheurs qui la doublent la regardent faire. Mais personne ne s'arrête pour l'aider.

Elle entend des remarques du style : « Laisse-la faire, après tout, c'est elle qui choisit sa voie ».

« Ne t'arrête pas de taper, ça va aller ! »

Je ne vous dirai pas ma pensée face à de telles remarques, je suis polie. Mais mon majeur a envie de se lever !...

Et puis, en voilà un qui vient me faire des ronds de jambes, des salamalecs.

« Laissez-moi vous aider, un homme c'est utile dans ces conditions-là ! » Belle remarque ! Juste pour te montrer que tu es une faible femme.

Et puis, oui, ma belle, laisse ton orgueil de côté, arrête tes simagrées. Laisse-toi aider.

Je suis obligée de constater que oui, sa force à lui a été bien utile dans le cas présent : ma tente est posée.

Et je lui dis tout simplement : « Un grand merci à vous. Sans vous, j'étais partie pour dormir à la belle étoile. Comme le ciel est menaçant, maintenant grâce à vous, je vais être à l'abri pour la nuit. Merci encore. Et peut-être à demain ? »

Mais où il va lui ?...

Jacqueline M.

Mais où il va lui…

Mais où il va lui, ainsi vêtu ? Habillé d'un bermuda, d'une veste en treillis, une casquette rouge sur la tête, avec une musette en bandoulière, et… une canne à pêche ! Quelle idée saugrenue de s'habiller ainsi dans Paris !

De ma fenêtre, je l'entends chanter : «Allons à Lorient pêcher la sardine, allons à Lorient pêcher le hareng » ! Il chante à tue-tête, faisant de grands gestes avec ses bras, de grands pas, puis se met à tourner, à danser sur place, et chante de plus en plus fort.

Un passant, étonné devant toutes ses simagrées, mais qui semble le connaître, l'interpelle : « Mais, Pierre, où allez-vous comme çà, à la pêche ? »

Pierre répond : « Oui, cher ami, j'adore taquiner la truite, c'est même mon passe-temps favori, mais comme avec le confinement, on n'a pas le droit d'aller à plus d'un kilomètre, et bien je vais à la Seine et je verrai bien si je prends quelque chose ! Voilà ! Salamalec mon vieux !» Et d'un grand pas décidé, il reprend son trajet et disparaît au coin de la rue !

Jacqueline G-B.

Les paons

Mais où il va lui….

Hop, par ici, je te rattrape, ce n'est pas le jour d'aller pêcher la sardine.

Avant d'avoir l'idée saugrenue de prendre la fuite, il fallait faire les salamalecs.

Comment ? tu ne savais pas ? Ne fait pas autant de simagrées

Le savoir ne te vient pas malgré le nombre des années…

Regarde , en rang, tous les paons sont prêts à défiler

Oublie, ta partie de pêche est annulée !

Emma

À la queue !

Mais où il va lui avec sa tronche huilée de sardine ?
Il remonte sans gêne la file avec sa drôle de trombine,
Il croit peut-être qu'on ne décèle pas sa combine.
Attends grugeur, je vais te remonter les babines !

« Eh vous là-bas, le grand brun à la tête de métèque !
Vous ne pensez pas passer devant pour pas un kopeck ?
Et ne me racontez pas de carabistouilles ou salamalecs
Sinon je vous ramollis en petit haché pour biftecks.»

Apparemment mon offuscation est la bienvenue,
Les gens reprennent mes admonestations contre l'hurluberlu.
Le pauvre ! Il en entend des vertes et des saugrenues,
Se faisant traiter de gougnafier, pedzouille et malotru.

Il se lance alors dans des explications d'arcandier,
Jurant qu'il n'en est rien, que cela est contre-vérité,
Qu'il est homme plus qu'honnête, bref des simagrées.
Dieu, que culot et fourberie sont bêtises patentées !

Bryan dLR

Mais où il va, lui ?

Mais où va-t-il, ce policier qui court à toute allure vers le Commissariat du 18ème ? Il verbalise, il règle la circulation, il met de l'ordre dans une file d'attente au CCAS ?

Nous sommes, mon ami Tony et moi-même, assis sur une margelle, au bord d'un bac fleuri, en face de l'église et nous discutons en cette période de confinement. Nous nous sommes donnés rendez-vous, avec un profond besoin d'échanges, Tony, enfermé dans un appartement de 35 m2 à cinq personnes serrées comme des sardines, et moi, regrettant d'avoir eu l'idée saugrenue de rester dans mon minuscule studio en cette période inhumaine.

Mais d'où revient-il ce policier ? Il court, il fait des simagrées à ces collègues qui stoppent leur fourgonnette à trois mètres de nous. Nous continuons à deviser, Tony et moi-même, nous interrogeant sur le discours du Premier Ministre d'hier mardi, annonçant des marches pour avancer, tiens, propos de circonstance pour des marcheurs de Montmartre.

Trois autres policiers, l'air très sérieux, accostent les passants, réclamant l'attestation de rigueur, la carte d'identité, et un autre reste assis dans la voiture. Nous sommes tranquilles, caressant notre attestation dans notre poche, même si personnellement, je ne me sens pas à l'aise, j'ai dépassé d'un bon quart d'heure le temps permis requis.

Quelques minutes plus tard, notre gardien de la paix s'avance vers nous, se présente en faisant mille salamalecs.

« Je vous en prie, Madame, Monsieur, loin de moi l'idée de vous importuner… », et allons-y « puis-je vous demander pourquoi vous êtes là, dans la rue, en train de parler ? Vous écoutez les informations, je l'espère, savez-vous que c'est interdit ? »

« Ah bon ! ah bon !» et nous tentons de nous étonner de cette interdiction, de signifier que c'est la première fois qu'une telle interpellation se produit, que nous ne sortons jamais de chez nous, que nous avons une attestation, que nous avons un masque et pas lui, et que nous sommes de bons citoyens obéissants à la Loi. Peu lui importe, la Loi, c'est la Loi, une amende de 135 euros nous est signifiée à tous deux.

Nous repartons profil bas, finies les parlottes, les contacts physiques, même de loin, et où va-t-il celui-là ? Encore un autre policier qui contrôle une personne de couleur, la pauvre, manifestement sans document.

Alors, rester à la maison, remercier les GAFA qui s'occupent de tout, avoir des activités à distance, par connexion, qui interdisent les liens physiques, les confrontations, cela nourrit-il notre humanité ?

Chantal C.

Le fil de laine

Mais où il va, ce fil de laine, ou plutôt où elle va, cette laine que j'essaie de faire tourner autour de mon aiguille ?

Vous savez que le tricot, c'est facile quand tout va bien, c'est comme la couture ou le bricolage.

Et voilà que la laine du quatre pour les connaisseurs s'enroule maladroitement sur mon aiguille n° 6 sur celle de gauche, quelle idée saugrenue ! Je veux faire glisser cette laine et trois mailles glissent, se détachant de l'aiguille, mailles que j'essaie de rattraper comme je peux, en faisant des simagrées :

« Oh ! Charmant tricot dédié à mon gros chat, ne laisse pas une de tes mailles filer, souviens-toi, il y a un mois, j'avais perdu la moitié de mon travail, bousculée et serrée comme des sardines dans le métro », et après une petite gymnastique des doigts, je retrouve le point perdu, tape dessus pour qu'il ne bouge plus.

Je tricote un rang à l'endroit, et sur l'envers, la première maille m'échappe. Mais où va-t-elle ? Elle va se nicher dans le rang du dessous, à cheval sur un autre rang, et je me vois faisant des salamalecs, des grimaces avec le visage, les mains, les pieds, pour me sortir de là, de cet enchevêtrement de matières, au toucher doux, certes, mais fuyant.

Mais où va-t-elle cette laine pour le manteau de mon chat ? Elle ira sur son dos, point après point, maille après maille, endroit après envers, rayures après rayures, simagrées après simagrées, défauts après défauts, fils à recouper, à cacher, à rattacher, une œuvre tissée jour après jour.

Chantal C.

Variation artistique

Mais où il va lui ? Il se prend pour qui ? Ah oui, c'est vrai, aujourd'hui c'est SON vernissage ! Qu'est-ce qu'il m'énerve avec ses manières ! Ses salamalecs, la pommade poisseuse qu'il passe dans le dos de tous ces prétentieux qui pensent détenir la vérité suprême. Toutes les simagrées qu'il ne faut pas supporter ! Et lui aussi il s'y met avec des « Vous savez, l'Art n'est plus là où on le croit. Finies les cimaises, enterrés les musées ! L'Art est mort, vive l'Art ! »

Il se prend pour qui avec ses sardines momifiées alignées sur une poussière d'or! Eh oui, fallait avoir l'idée ! Pourquoi des sardines ? Les a-t-il seulement pêchées ou bien les a-t-il tout simplement achetées au Marché-Gare car c'est moins cher? Je le connais bien ce fieffé menteur, la taxidermie, il ne l'a jamais pratiquée. D'ailleurs il n'a jamais tenu non plus un crayon ou un pinceau.

Bon, admettons que le musée soit mort, quoique... Il me semble qu'à chaque grande expo il faut faire des heures de queue pour y entrer !

Moi, je vous l'ai déjà dit, je connais bien le gugusse. Et donc je connais l'histoire des sardines. Nous étions partis ensemble camper près de Sète. Nous étions jeunes et cherchions ce que nous allions bien pouvoir faire de notre existence. Nous nous étions fait chier à la fac pendant trois ans. J'avais décidé de faire quand même un Master, après je tenterais le CAPES. Mais lui, le champion de la paresse et de la roublardise, il avait décidé d'arrêter.

« Continue si tu en as envie, deviens un petit fonctionnaire miteux ! » C'était ça, le principal sujet de nos discussions, la médiocrité qui me guettait !

Un soir sur le port, il découvrit les sardines alignées dans leurs caissettes.

« Eureka ! J'ai trouvé, je serai Artiste ! »

Et devant ma mine dubitative : « Tu ne comprends rien à notre époque, ce n'est pas un don ou le talent qui importe, c'est une idée surprenante et surtout saugrenue qui t'apporte le succès et te propulse au sommet ! »

Ça devait surtout rapporter beaucoup de pognon.

Il avait raison... Et ce soir je vais à son énième vernissage pour assister à la vente à prix d'or et à la criée de ses foutues sardines comme ce fut le cas à Bâle, New-York, Tokyo, etc.

Brigitte L

Qui c’est celui-là ?

Mais où il va lui ? Sur l’air et les paroles de la chanson de Pierre Vassiliu :
Qu’est-ce qu’il fait, qu’est-ce qu’il a, qui c’est celui-là ?
Complètement toqué ce mec là
Complètement gaga
Qu’est-ce qu’il nous raconte ce mec-là ?
Des salamalecs en veux-tu en voilà
Il a une drôle de tête ce mec-là
Il en fait des simagrées celui-là
Et puis sa tenue
Elle est drôlement saugrenue les gars
C’est pour pêcher la sardine par là-bas
Et les hommes disent de lui

Qu’est-ce qu’il fait celui-là ?
Des salamalecs et des simagrées ce mec-là
Il a une tête de sardine ce gars-là
Vision saugrenue que voilà
Ça s’passera pas comme ça

Bénédicte F.

Drague ?

« Mais où il va lui ? » se demande Maryse en sortant de chez le coiffeur.

Qu’est-ce qu’il a encore à faire là, les cent pas dans tous les sens ?

Et je me dandine de ci, je me dandine de là…

Oh j’en suis sûre, il va recommencer ses salamalecs. Avec son regard en coin et son air vicieux, il ne me plaît pas cet homme.

« Me permettez-vous de vous aider chère Mâdame ?»

Chaque fois c’est pareil. Il me suit ou quoi ?

Non mais je suis bien capable de les porter toute seule mes courses !

Et ce ne sont pas ces quatre pauvres sardines achetées fraîches ce matin qui vont m’empêcher de porter mon panier qui ne pèse pas tellement plus que d’habitude.

Oh mais, je ne me laisserai pas faire tu sais.

Ni tes simagrées, ni tes politesses, ni ton beau costard, ni ton chapeau ne m'impressionnent. Faut pas croire !

« Me permettez-vous de vous aider chère Mâdame ?»

Je ne veux riiiiiiiiiiiien, tu entends riiiiiiiiiiiiien. Je me débrouille très bien toute seule.

« Et d'abord pourquoi des chères Mâdame par ci, des chères Mâdame par là ?»

« Mais pour rien. Tout simplement pour vous aider, chère Mâdame. Pourquoi, cela vous paraît-il saugrenu ? »

Brigitte A.

Claude O.

Tranches poétiques

Empilez des livres de façon à pouvoir lire les titres.

Agencez-les de telle façon que leurs titres forment un poème.

Et voilà ! Ecrivez-le.

Danièle Tournié, le 30 avril 2020

TRANCHES POETIQUES

Et Tati créa Monsieur Hulot

Les Rêveries du promeneur solitaire
L'élixir du diable
Le charme discret de l'intestin
Un chat nommé Darwin
Le bon plaisir
Les particules élémentaires
Des lendemains de fête
Chagrin d'école

Brigitte A.

Preuve d'amour

Vieux New-York
Sur les rives de l'Hudson
Libre et légère
Emma La bien-aimée allait vers Les beaux quartiers
Été A la lumière des étoiles elle allait retrouver
Les yeux bleus d'Ethan Frome
et elle était Au cœur du monde

Preuve d'amour ah ! Raison et sentiments

Washington Square
Ce que savait Maisie
Peines de cœur d'une chatte anglaise dans Le carnet d'or
Le temps de l'innocence
La foire aux vanités de La vie scélérate
La ronde de l'amour de Lady Susan
Jude l'obscur retrouve Tess d'Uberville

Preuve d'amour ah ! Raison et sentiments

Une saison à Rihata
Une saison blanche et sèche
Compère Général Soleil Traversée de la mangrove
La belle créole et Une certaine mulâtresse
cherchent Ces fruits si doux de l'arbre à pain
Au plus noir de la nuit Noctambulisme aggravé
L'espace d'un cillement Romancero aux étoiles

Preuve d'amour ah ! Raison et sentiments

Brigitte L.

Noir volcan

Tu marches, il marche, vous marchez
Con le ali al piedi
En si bon chemin
Le livre des ciels
Partiellement nuageux
L'art de perdre
Le marchant de bonheur

Chantal C.

J'avoue que j'ai vécu

Brouillard sur Mannheim
Chutes de pluie fine
Vies minuscules
Les ombres errantes

Le maître de thé
La femme cachée
La confusion des sentiments
Je m'en vais

Crimes exemplaires
Toute une vie bien ratée
Le principe de ruine
La chute

La vie est brève et le désir sans fin
S'abandonner à vivre

Danièle T.

Lettres à un jeune poète

Cinq méditations sur la beauté
A l'imparfait de l'objectif

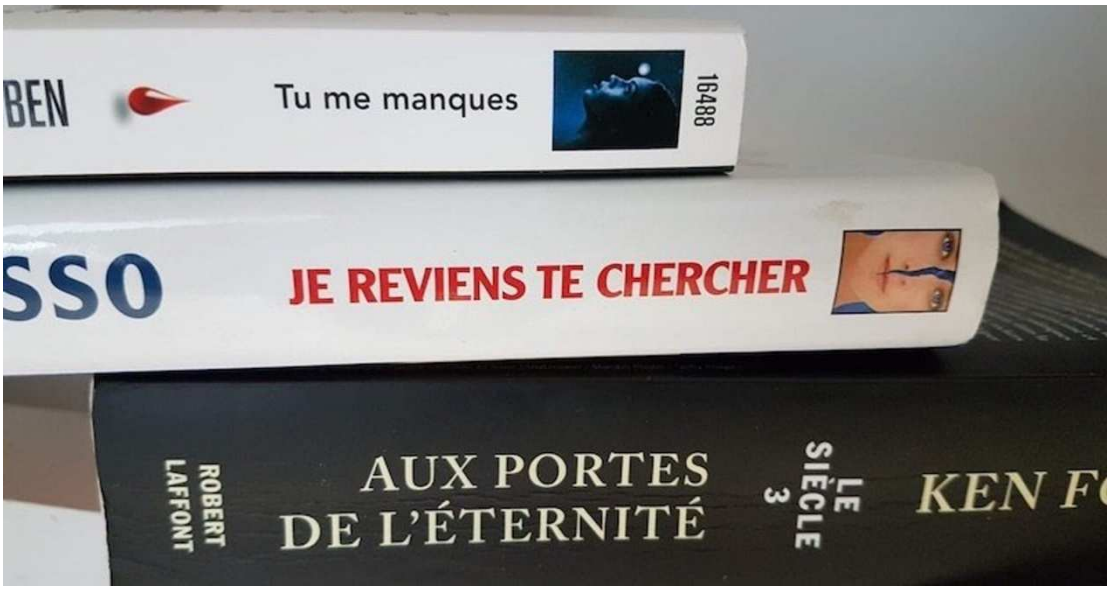
Un monde à portée de main
Journal d'un homme heureux
A L'ombre du vent

Passagère du silence
Une longue impatience
La consolation de l'ange

La colère des aubergines
Le jour où les lions mangeront de la salade verte
Sous le chêne de Lola
Dans l'île en noir et blanc

Cupidon a des ailes en carton
Sous la valse des arbres et du ciel
Dans Les eaux troubles du mojito

Jacqueline G-B.



Livres poèmes

En sifflotant
A propos d'un gamin.
Les vestiges du jour
Dans la chambre obscure.

Chimères,
Les pièces d'or de Jahangir.
Noir sur noir,
Les invités de l'île.

L'écume des jours,
Les limons vides,
Le cherche-bonheur.

Si par une nuit d'hiver un voyageur ;
L'obsédé ;
L'homme qui voulait être heureux.

Jean-Luc T.

Ronde de titres

Le sacre de la naissance
L'enfance d'un chef
Qui aime quand je t'aime ?
Au gré des jours
La maison du retour
Le palais du désir
Vivons perchés
Le bonheur paradoxal

Dernières nouvelles de l'homme (et de la femme aussi)
Les gens d'ici
Les moments et leurs hommes

L’homme qui dort
Si c’est un homme
Les dames de Rome
Celle qui fuit et celle qui reste
Femmes qui courent avec les loups
La guerre n’a pas un visage de femme

Hier
C’était hier et c’est demain
Deux petits pas sur le sable mouillé
Chemins de traverse
Pupille noire du soleil
Un parfum de gentiane
L’âne d’or
La panthère des neiges
Voleuse de rêves

L’avenir à reculons
Rien ne s’oppose à la nuit
Chaque jour est un adieu
Veilleur, où en est la nuit ?
Devance tout adieu
Vieillitude
Un moment de vérité
Tous les hommes sont frères
Osons la fraternité
Le paradis à la porte

Ronde de titres, version 2

Le sacre de la naissance
L’enfance d’un chef
Qui aime quand je t’aime ?
Au gré des jours
La maison du retour
Le palais du désir

Vivons perchés
Le bonheur paradoxal

Dernières nouvelles de l'homme (et de la femme aussi)
Les gens d'ici
Les moments et leurs hommes
L'homme qui dort
Si c'est un homme
Les dames de Rome
Celle qui fuit et celle qui reste
Femmes qui courent avec les loups
La guerre n'a pas un visage de femme

Hier
C'était hier et c'est demain
Deux petits pas sur le sable mouillé
Chemins de traverse
Pupille noire du soleil
Un parfum de gentiane
L'âne d'or
La panthère des neiges
Voleuse de rêves

L'avenir à reculons
Rien ne s'oppose à la nuit
Chaque jour est un adieu
Veilleur, où en est la nuit ?
Devance tout adieu
Vieillitude
Un moment de vérité
Tous les hommes sont frères
Osons la fraternité
Le paradis à la porte

Marie Claude S.

L’envol

Lorsque l’enfant paraît (1)
Lorsque l’enfant paraît (2)
Jumelles et uniques jumelles
Etre femme sur le chemin de Compostelle.
Pas de panique maman est là !
Les chemins de la joie.
Les filles et leurs mères
Les piliers de la terre.
Le burn-out des bons samaritains,
Plus serein.
Cessez d’être gentil, soyez vrai.
Prendre la vie du bon côté.
L’instant présent,
Petit manuel à l’usage des grands-parents.
Le premier jour du reste de ma vie.
Grands-parents, le rôle de votre vie :
A mercredi Mamie !
Et puis voici des fleurs,
Le livre du bonheur !

Jacqueline M.

Dix livres, Un poème

J’ai fait de ces dix livres
Mes livres de chevet
Livres des heures qui passent
A mon seul désir
Les choses
De l’âme
Paysage perdu
La mémoire n’en fait qu’à sa tête
Comme la lune au milieu de l’eau

Puis en lisant, j'ai rajeuni et j'ai ouvert
La grammaire est une chanson douce
Le gentil petit diable
Les clowns lyriques
Les plus beaux poèmes pour les enfants

Et alors, j'ai remonté le temps
Et je suis redevenue la petite fille sage
Qui lisait dans son joli fauteuil en rotin

Bénédicte F.

Tranches poétiques

Pars vite et reviens tard	Fred Vargas
Seras-tu là?	Guillaume Musso
Le confident	Helene Grémillon
J'ai un mot sur la langue	Florence Gremaud, Serge Pinchon
L'Attentat	Yasmina Khadra
Today we Live	Emmanuelle Pirotte
Un Secret	Philippe Grumbert
La femme au miroir	Eric Emmanuel Schmitt
Les hommes et les femmes	Françoise Giroud, Bernard-Henri Lévy
D'autres vies que la mienne	Emmanuel Carrère
Destruction d'un cœur	Stefan Zweig
Ô vous frères humains	Albert Cohen
Ritournelle de la faim	J.M.G. LeClézio
Quelques-uns des cent regrets	Philippe Claudel
The road less traveled	M. Scott Peck, M.D.
La nuit des béguines	Aline Kiner

Au bon roman	Laurence Cossé
Comme un roman	Daniel Pennac
Juste avant le bonheur	Agnès Ledig
Comment peut-on être français?	Chahdort Djavann
Les Optimistes	Jean-Michel Guenassia
Les Vivants et les Morts	Gérard Mordillat
Les troubadours	Henri Davenson
Crazy Wisdom	Wes “Scoop” Nisker

Judith J.

Visages de l’écriture

Comment leur dire : demain nous partons.

Dans le silence de la mer, pendant mille et une nuits, nous suivrons Jonathan le Goéland qui, au-dessus des vagues, apprend à vivre.

Nous irons avec le vieux qui lit des romans d’amour lever le coin du voile de belle du seigneur, la femme solaire, pour lui apprendre l’art d’aimer.

Aimer, c’est se libérer de la peur, affirment l’encyclopédie pour mieux vivre et le Livre de sagesse. Le petit prince qui, en héros intérieur, choisit ta main pour parler le sait bien. Dans l’infiniment présent, comme derniers fragments d’un long voyage, il sait que la mort est un nouveau soleil.

Véronique A.

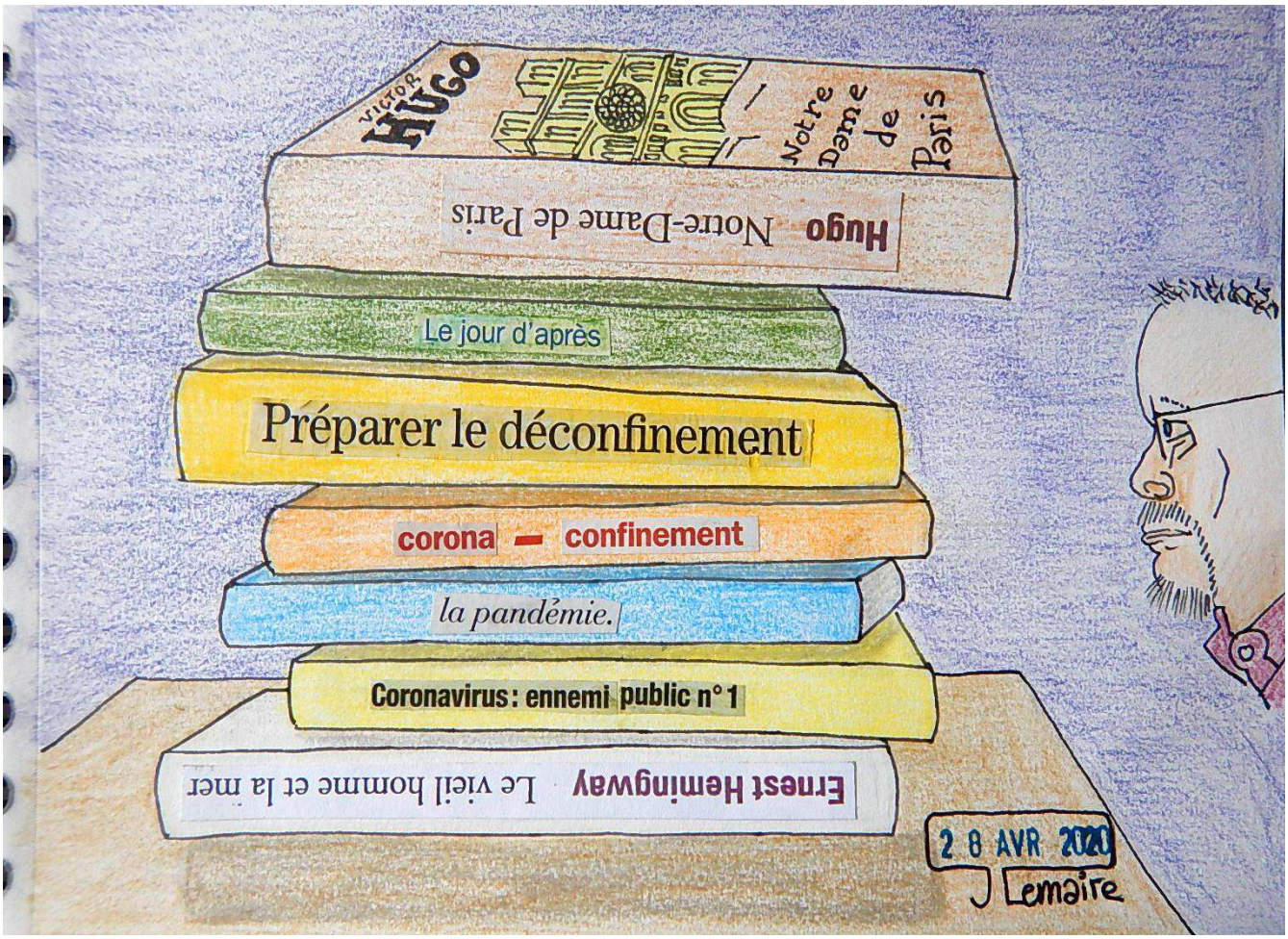
Récréation

Ça m’énerve……..	M A Guillaume
Au gré des jours……..	F Héritier
Les prédateurs au pouvoir……	M Pinçon
L’art de se taire…….	A Dinouart
La convergence des consciences……..	P Rabbi
Les hommes pleurent en vieillissant……..	JL Seigle

Régimes, rides et libidos……	H Exley
Faire fortune……	R Lafont
Le mystère français……	H lBras& E Todd
Alzheimer précoce……	F Niederlander
Gagatorium……	C Ravenne
La dernière neige……	H Mingarelli
Ma grand-mère vous passe le bonjour……	F Backman

Maguy L-T.

Tranches de vie



Jacques L.

Leporello collectif

Voici une proposition de participation à un ***Leporello collectif*** *pour ceux qui le souhaitent.*

Le Leporello collectif est livre accordéon composé par plusieurs personnes, dont les règles de composition sont les suivantes :

1. *il s'agit d'écrire de dessiner, peindre, faire un collage, calligramme. Thème général : un carnet de voyage*

2 *Chaque participant a une page format 14cm x 21 cm, papier canson ou autre, mais grammage 220 à 250 gr, et peut y faire un dessin, collage utilisant papier journal, photos…, écrire anecdote, calligramme (court donc).*
Sens d'utilisation du papier : dans la hauteur, bien que l'on puisse écrire de droite à gauche, en rond…
Prévoir une marge de 1 cm tout le tour pour assemblage en accordéon.
Chaque participant ne peut dessiner que sur sa page, et n'a connaissance que d'une partie du dessin ou du texte précédent.
Penser à signer sa page.

3 *Il est nécessaire de s'inscrire pour dire que l'on souhaite participer c'est à dire s'occuper d'une page.*

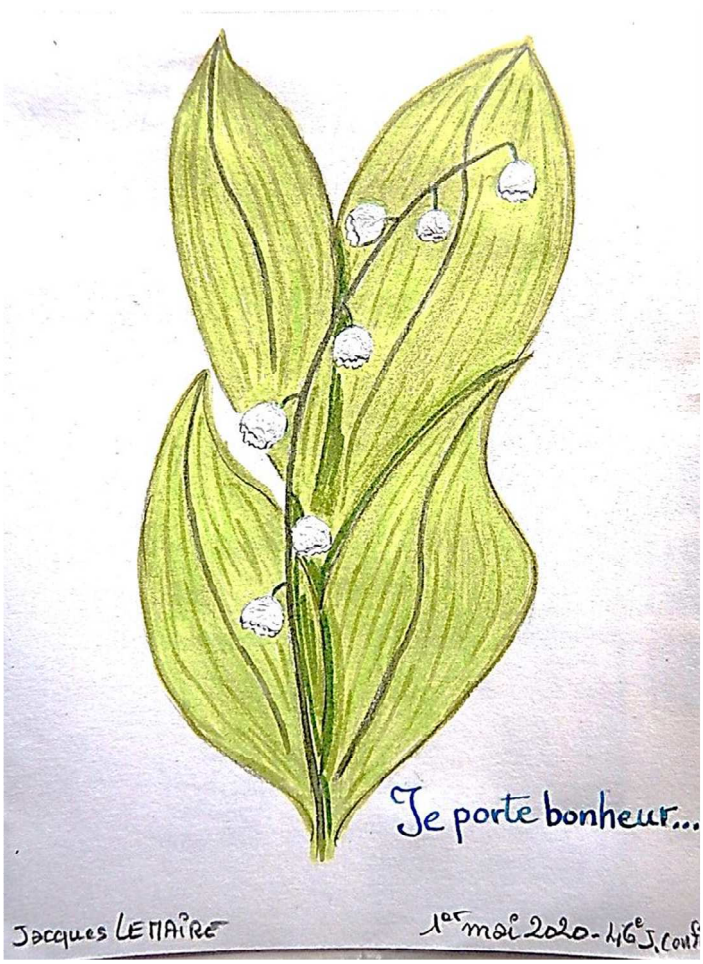
4 *Passage de l'un à l'autre. On ne choisit pas sa place, elle sera attribuée (alphabet endroit ou envers, du prénom ou du nom, on vous le dira). On a connaissance du thème général et d'une partie d'illustration ou texte de la page précédente.*
Envoi de sa réalisation en photo à Danièle et Brigitte A qui se chargent de l'envoi à la personne suivante.

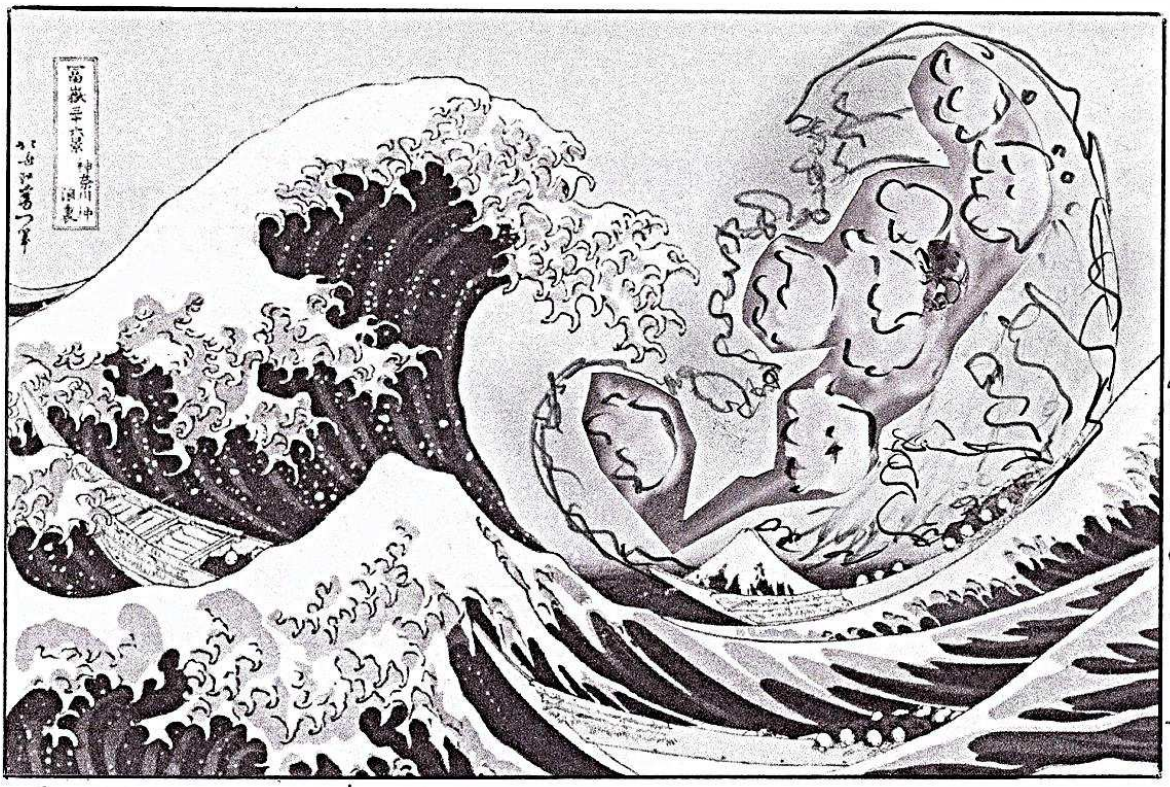
5 *Assemblage en fin de confinement, ensemble.*

Danièle Tournié, le 30 avril 2020

En mai, faisons ce qu'il nous plaît

Danièle Tournié, le 1er mai 2020





- la vague muguet -

1er mai 2020 - ELIANE

Vendredi 1 mai 2020

« Journée internationale des travailleurs »

sans contact
pour ne pas se perdre de vue

gerardhenlay@gmail.com

Infinitifs

Il s'agit d'écrire en utilisant, uniquement ou presque, des verbes à l'infinitif. Pour cela il vous faut choisir une séquence de journée, le matin par exemple, une tranche de matin, du réveil à... ou bien l'après-midi, d'un confiné, et d'épuiser les actions, les "faire" possibles. Bien détailler, trouver les verbes expressifs, justes, qui traduisent le moment, donnent l'ambiance. Puis clôturer comme vous pouvez. Vous verrez, c'est intéressant et jouissif.

Pour illustrer cette proposition, je vous joins un extrait de "Le sel de la vie" *de* Françoise Héritier.

"Marcher d'un bon pas, traîner des pieds dans les feuilles mortes, ..., écouter les hulottes la nuit et les grillons le jour, faire un bouquet de fleurs de talus, regarder glisser les nappes de brouillard, suivre la course d'un lièvre à travers champs ..., essayer de saisir le moment où l'on s'endort, sentir le poids de son corps recru de fatigue dans le lit, être reçu à un examen, dormir sur l'épaule de quelqu'un, participer à une liesse populaire, voir un beau feu d'artifice, écouter la Callas ou gémir le vent ou crépiter la grêle, regarder le feu, manger un sandwich dans le rue, marcher sur du sable chaud mais pas trop, siroter, faire sauter un trousseau de clés, faire pipi dans la nature, être ému aux larmes, ..., caresser, être caressé, enlacer, être enlacé (avec amour, complicité, tendresse), se sentir plein d'allant, d'enthousiasme, de passion, avoir des élans du cœur, se moquer des convenances, admirer la jeunesse, avoir les yeux plus gros que le ventre, avoir délicieusement peur, ..., se délecter en secret d'une idée ou d'un projet ou d'un souvenir, sortir sur le tarmac à la saison des pluies à la nuit à Niamey et sentir l'odeur chaude et épicée de la terre africaine, ..."

Danièle Tournié, le 2 mai 2020

INFINITIFS

Dormir, une aventure

Être confiné, barricadé chez soi
Regarder un thriller à la TV
Haleter
Trépigner
Boire de l'eau puis quelque chose de plus fort
S'endormir comme une masse
Ronfler
Gigoter
Cauchemarder
Faire des sauts de carpe
Se réveiller en sursaut
Trembler
Angoisser
Transpirer
Regarder le fantôme à côté de soi
Hurler
Reprendre ses esprits
Bailler
Ramper vers le fantôme
S'y coller
Essayer de le réveiller
Minauder
Roucouler
S'énerver
Râler
Le maudire
Se retourner
Se rendormir

Véronique A

S’étirer

Accepter de se lever. Réfléchir : on pose d’abord pied droit ou gauche ? Se pencher. Eviter la torsion du dos. S’élever lentement. Poser un pied. Puis poser l’autre. Attendre que tout se stabilise. Se dresser lentement. Se diriger prudemment vers la salle d’eau. Eviter de faire du bruit. Laisser dormir mon conjoint que j’entends ronronner doucement. Ouvrir le robinet d’eau froide. S’asperger le visage et le cou. S’essuyer doucement et éviter de brutaliser la peau de bon matin. Se brosser les cheveux, les remettre en forme. Eviter de trop se regarder dans le miroir : se détester avec des racines blanches plein la tête. Se lamenter et pester contre les coiffeurs fermés. Se diriger vers la cuisine. Mettre en route la bouilloire. Rincer la théière. Doser deux cuillerées de thé. Verser l’eau frémissante. Attendre. Sortir le bol. Ouvrir le réfrigérateur et prendre le beurre et la confiture. Prélever deux tranches de pain complet de la panière. Faire griller. Surveiller. Eviter le pain brûlé. Verser le thé. Ajouter le nuage de lait. Beurrer la tartine. Etaler la confiture. Modérer ses envies de sucré. Déguster lentement. Ecouter Radio Classique. Ne pas penser. Rêver. Poser le bol dans l’évier. Voir mon conjoint arriver. L’embrasser. Le regarder préparer sa chicorée préférée. Faire encore une fois la grimace et dire en souriant ne pas aimer ce breuvage. Bavarder. Evoquer le film de la veille. Commenter et argumenter. S’étirer et bailler avant d’aller s’habiller…

La journée peut commencer.

Marilou

Infinitifs à gogo

Sursauter subitement avant l’aube et regarder l’heure, 4h44
Tendre les bras vers Morphée pour s’y réfugier
Se réveiller encore une fois très tôt à 5h55
S’amuser de ces bizarreries de séries de chiffres
Replonger dans le sommeil
Rêver d’un éveil à 6h66
Émerger difficilement après une nuit grise
Lever tardif ce matin à 10h10
Mettre les pieds à terre dans la position des aiguilles de l’horloge
Compter les chiffres 10+10 = 20

Comparer avec la date du jour 02 mai 2020
Remarquer la composition des chiffres
Énumérer les chiffres « 2 », pas de quoi se mettre en 4 pour cela puisqu'il n'y en a que 3
Sourire devant ces facéties à comptabiliser pour écrire dans le futur un texte sur les extravagances du hasard
Déjeuner, déjeuner en paix bien sûr au son de Jazz Radio
Allumer son micro pour consulter ses mails
Découvrir la proposition de Danièle
Gamberger, ne pas se précipiter pour ne pas tomber dans un méli-mélo de verbiage sans intérêt
Attendre, s'autoriser au farniente, reprendre la lecture de « Kafka sur le rivage »
Se délecter du dialogue entre un chat siamois et l'un des personnages du roman
Regretter ne jamais avoir l'occasion de le faire avec un tel félin
Se remémorer une discussion insolite avec un lièvre sur le camino de la Plata.
S'obliger à interrompre sa lecture pour commencer à résoudre le défi du jour
Ouvrir son traitement de texte pour essayer d'écrire quelque chose d'original
Se dire soudain, apercevoir une idée lumineuse !
Broyer du noir, finalement cette idée ?
N'éblouir que soi-même comme seule mérite cette piste d'écriture, plus fumeuse que lumineuse !
L'abandonner pour ne pas oser sombrer dans le ridicule.
Se résoudre à se contenter d'un texte à tirer par les cheveux
Éviter cependant de ne pas *risquer* d'arracher les survivants d'un automne capillaire
Crier *Eurêka*, soudainement trouver la solution !
Reprendre ses pensées à partir de 4h44
Les rassembler, les écrire avant de ne les voir se dissoudre dans l'oubli
Appuyer sur Enter pour expédier son texte
Regarder par la fenêtre la pluie tomber et penser... sortir même pour une heure ? A éviter !
Se dire mon coco, ce texte digne d'un gogol, l'oublier très vite
Reprendre la lecture de Haruki Murakami pour s'en consoler

Michel C.

S’endormir

Éteindre la lumière,
S’allonger mollement et fermer les yeux,
Faire des grimaces pour détendre le visage,
Observer les formes, les couleurs, le mouvement que l’on voit à travers les paupières closes. (Oui, oui, on voit des choses…)
Leur donner vie et imaginer une longue histoire qui deviendra peut-être un rêve,
Écouter les bruits de la rue et surfer sur le ronronnement des voitures, accompagner doucement les pas du voisin du dessus qui fait craquer le parquet, imaginer la chasse d’eau en cascade bondissante,
Poser ses doigts sur le drap du dessous, le caresser sans bouger, juste pour sentir la fine trame du coton,
Goûter la tiédeur de son corps blotti bien au chaud sous la légère couette,
Attendre un peu et s’endormir….

Si ça ne marche pas, se lever et boire un verre de lait chaud,
Écouter un *podcast* ou de la musique,
Lire, écrire, manger,
Déambuler lentement dans la maison,
Sortir dans le jardin et respirer les parfums de la nuit,
Repasser le linge,
Avaler une gélule de valériane (vegan et sans gluten).

Et si ça ne marche pas, prends-toi un *Temesta* ou un *Lexomil* et qu’on n’en parle plus !

Martine

Se réveiller

Rêver…
Comment agrémenter cette matinée ?
Se réveiller... ou fainéanter jusqu'au point de se rendormir ?
Penser à agir, se souvenir des dires passés... juste avant le confinement.

Revenir (pas trop pour ne pas se faire souffrir) sur les projets pour l'été… Revenir à cette période où, pour se déplacer, on assurait...
Se remémorer l'année dernière, en train de se prélasser, à se faire bronzer avant de plonger dans les vagues… Car cet été, séjourner sur la côte et en profiter pour se baigner, faut pas trop y compter !
En somme, faut pas rêver...

Liliane L.

To-do d'un doux moment

Allumer les guirlandes dans le jardin. Puis cueillir une ou deux branches de romarin pour la sauce à l'amatriciana de mes linguine. Décanter le Pauillac pour plus tard dans la soirée. Et surtout ne pas oublier de descendre les poubelles aujourd'hui. Avec ces jours fériés ! Baguenauder jusqu'au bout du chemin en respirant l'odeur de la terre après l'orage et s'aventurer à peine plus loin, dans un esprit de rébellion, les pieds humides et le bout du nez tout rouge. Rameuter la troupe des chats errants avant l'extinction des feux.

Poser un vieux vinyle des *Suites pour violoncelle seul* de Bach sur ma platine et délicatement placer le bras sur les sillons noirs et s'étonner de nouveau du grésillement du diamant. Monter le son jusqu'à faire vibrer les fenêtres et palpiter ma poitrine. Patienter encore un peu jusqu'à la cuisson *al dente* des pâtes ; trois minutes. Humer puis se verser à présent un verre de Château Grand-Puy-Ducasse dans ce verre à pied. Le petit Jésus en culottes de velours !

S'affaler dans le fauteuil, l'animal sur les genoux ronronnant et pianoter sur son Smartphone quelques instants. Renifler l'odeur de la sauce accrochant à la casserole mais pas d'affolements ; d'abord, mettre la face B. Alors, presser la fourchette de linguine contre une cuillère et la faire tourner tout en la maintenant de travers et savourer chaque bouchée. Etat extatique.

Sombrer peu à peu dans la torpeur, dans l'abandon total et se laisser bercer par le temps suspendu. Espérer des jours meilleurs, des joies à venir. Enfin ! Et guetter l'odeur des pavots, le vol du papillon rapide et silencieux, l'arrivée des rêves… jusqu'au lendemain.

Jean-Luc T.

Apéro Infini (tif)

Midi. Descendre et traverser la rue.
Acheter vin blanc, olive et chips chez le Pakistanais.
Bavarder deux minutes avec Robert, de loin, et profiter d'un rayon de soleil.
Remonter tranquillement.
Ouvrir la bouteille, disposer olives et chips.
Verser dans un joli verre et sortir sur le balcon.
Téléphoner à Joséphine et trinquer: Tchin !

Jean-Luc M.

Qui plante un jardin plante le bonheur

Manger à midi. Se désaltérer au cours du repas. Siffler un petit café. Déguster un petit carré de chocolat. Ranger la vaisselle dans le lave-vaisselle. Se reposer un tout petit peu.

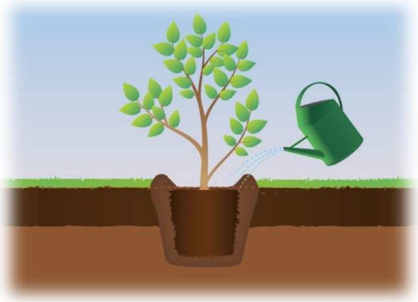
Magasiner en jardinerie. Observer. Choisir les plus beaux plants. Payer. Saluer les amis qui sont là aussi. Rentrer chez soi.

Se vêtir autrement. Se rendre au jardin. Sortir les outils de la cabane. Désherber. Travailler la terre. Biner. Ratisser. Ouvrir des sillons. Semer ou disperser les graines à la volée. Les recouvrir de terre. Planter. Enterrer. Tasser. Arroser. Ranger le matériel.

Balayer les allées. Admirer le travail effectué. Photographier pour immortaliser l'instant. Se laver les mains. Rentrer chez soi. Se doucher. Se reposer. Mériter une boisson fraîche. Se congratuler pour le travail effectué. Patienter…

Car… « Planter un jardin, c'est croire en demain ». (Audrey Hepburn)

Jacqueline M.



Infini

Etre ou ne pas être
Se lever ce matin ou ne pas se lever
Prendre un petit déjeuner, c'est obligatoire.
De marcher afin d'assurer une bonne santé
Sentir les fleurs
Ecouter les oiseaux
Chanter pendant la randonnée
Respirer fort
Rencontrer des gens
Rentrer chez soi
Attendre de l'inspiration pour écrire.
Sourire.

Judith J.

Le matin à l'infinitif

S'éveiller. Se tourner. Ecouter, attendre. Se lover. Embrasser. Rêvasser. Se rendormir !

Se réveiller ! S'étirer ! Respirer ! Apprivoiser ! Songer ! Penser !
Se lever. Ouvrir, voir, entendre, fredonner, chanter, sourire !
Déjeuner, se délecter, goûter, boire, manger, déguster !
Se laver, se parfumer, se caresser ? S'habiller, se regarder.
Se chausser, se vêtir, sortir, humer, regarder, marcher, flâner, rentrer !
Se confiner, buller, surfer, se reposer, méditer… glander !

Jacqueline G-B.

Extraits du Journal de CC « Le verbe en chemin », mai - Juin 2012

Mardi 8/5/12

Partir sur le « Camino del Norte », ou le « Chemin du Nord », partir à deux, partir de Paris vers Hendaye et Irun, se décider la veille du départ de vraiment partir, écrire dans le train, se dire que l'on ne repartira plus jamais, que le sac est trop compliqué à faire, que les bâtons ne tiennent jamais bien, que l'on n'a plus l'âge, avoir mal dormi, être énervée, voir la pluie tomber sur les champs de colza, se dire « c'est toujours comme ça », délacer ses chaussures, relire « l'espagnol pour le voyage », « Donde estan los servicios », se demander où l'on va dormir ce soir, déjà oublier la vie de Paris, avoir emporté un dictionnaire anglais et se dire que c'est trop lourd, dormir un peu, savourer un café dans la voiture-bar, être obnubilée par les chaussures des passagers et arrêter le regard sur celles de deux personnes qui ressemblent bien à des marcheurs, voir défiler les pins près de Dax, sentir l'air se radoucir, apercevoir du sable blanc, arriver à Irun et se diriger vers la « estacion de autobus », suivre les flèches, faire la connaissance de deux français, Patrick et Pascal, rencontrer des tas de gens bavards ou pas bavards, retrouver une amie par hasard, dormir dans un dortoir de vingt-six lits, plein à craquer, manger des *tapas*, lire la presse espagnole sur notre nouveau président, s'endormir.

Y… mercredi 9/5/12

Quitter Irun et s'enfoncer dans la campagne, voir une vipère, rencontrer un fermier qui parle en basque, entendre une clochette et s'imaginer que c'est une chèvre, or, c'est un âne, le mental travaille, avoir déjà mal à sa sciatique, trouver des lunettes couleur orange par terre sur le chemin et se demander à qui elles appartiennent, s'amuser avec Lao, le chien basque, lire cette phrase sur le chemin « el amor encuentra el camino »… boire une menthe fraîche, rencontrer un couple thèque et parler « révolution », prendre une *barca* pour traverser le *rio*, marcher, en avoir marre, ne pas aimer les touristes à San Sebastian, mettre des heures et des heures à trouver l'auberge au bout du monde, au bout du bout, être crevée, retrouver Eva errante qui s'était perdue, soulagée de nous retrouver, manger des *tapas*, boire une *cerveza*, être épuisée par ces dix heures de marche pour un premier jour, râler, râler…

Y… jeudi 10/5/12

Etre vraiment étonnée de ne pas avoir de courbatures après cette bonne nuit, se rafraîchir les pieds dans le ruisseau, voir des bouteilles d'eau le long du chemin déposées là intentionnellement par quelqu'un, « louer » ce quelqu'un, le remercier, retrouver par hasard et en riant, le propriétaire des lunettes orange, Pascal, tout content, se dire qu'hier c'était dur mais ne plus vouloir penser à hier, voir encore une vipère, penser aux enfants, à l'appel d'hier et se dire : « zut, je ne pense plus, je mets le mental au chômage », se dire qu'il fait bon, que la nature a revêtu sa robe de couleurs, parler français, allemand, anglais, libanais et basque, se croire au bout du monde, penser aux élections en France et puis s'arrêter de penser, sentir l'eucalyptus, avoir peur de manquer d'eau, mettre les pieds en l'air à l'arrêt pour la circulation, avoir oublié de la ficelle pour accrocher la coquille sur son sac, écouter un marcheur qui nous parle de son pèlerinage en Espagne, voir le linge à l'auberge San Martin voler au vent, se dire que c'est ça la vraie vie, se laisser vivre et regarder le ciel bleu gris, savoir que l'on marche mieux qu'il y a dix ans, entendre au petit matin l'hospitalière dire s*uerte, suerte*.

Vendredi 11 mai

Laisser parler le paysage, l'herbe, le soleil pâle, le brouillard, les villages, Orio, Zarautz, Getaria…

Chantal C.

Perdre ses illusions

« Dès cette époque elle commençait à tout *typiser, individualiser, synthétiser, dramatiser, supérioriser, analyser, poétiser, prosaïser, colossifier, angéliser, néologiser* et *tragiquer ; … »*

De Balzac, H. *Illusions perdues.*

Brigitte L.

Se lever, s'étirer

Se lever de bon matin pour ne plus cauchemarder, garder ses rêves en réserve pour demain
S'étirer, se déplier, ne plus ruminer, s'aérer, regarder le ciel
Puis écouter les infos, boire son thé, déguster ses tartines, clore le débat du matin
Se doucher, se chouchouter, s'épiler, se regarder, se masser cela sera pour demain
S'habiller, choisir ses couleurs, taquiner le temps, caresser le chat
Lire ses mails, répondre aux interrogations du moment, appeler une amie
Faire son lit, battre le tapis, choisir son coussin
Rédiger sa liste de courses, faire ses emplettes, dire bonjour à la voisine
Faire défiler les jours sans retenir les heures, se souvenir des moments heureux
Garder ses secrets, livrer quelques confidences, se dévoiler dans l'intimité
Toujours garder la tête froide mais le cœur chaud prêt à se rompre à ton doux sourire
Philosopher l'air de rien jusqu'au matin suivant : se lever, s'étirer…

Bénédicte F.

Du réveil à la tasse de thé

Ouvrir un œil, puis l'autre, étirer timidement les épaules.
Me lever.
Viser la fenêtre, l'ouvrir. Idem pour le volet et en plus l'accrocher.
Fermer la fenêtre,
Me recoucher. Paresser.

Regarder les oiseaux virevolter autour de l'olivier
Appâtés par la graisse posée là sur le nichoir. Rêvasser.
Inspirer, expirer, muscler… pas vous ?
M'étirer longuement, éviter les effets secondaires du confinement sur le vieillissement ou du moins, essayer.

Me lever, enfin !
Enfiler chaussons et tenue d'intérieur : direction la salle de bain.
Faire une toilette de chat histoire d'être présentable à moi-même.

Aller à pied jusqu'à la cuisine. Oh ! Au moins dix mètres.
Me placer devant l'évier.
Prendre la petite casserole dans le placard en haut à droite.
Ouvrir le robinet. Attendre que l'eau coule un peu.
Remplir, fermer le robinet, placer la casserole sur le feu de la gazinière,
Gratter l'allumette, tourner le bouton, allumer le feu… Waouh ! Vivre dangereusement !
Choisir la saveur du breuvage suivant l'inspiration du jour.
Dilemme résolu.
Remplir une cuillère à café de thé vert. Verser dans la passoire. Mettre dans le mug.
Eteindre le feu.
Saisir le manche de la casserole, oui plus prudent que de saisir la casserole !
Verser juste un peu d'eau chaude histoire de recouvrir le thé… ne pas laisser infuser, rincer le thé. Sortir la passoire. Jeter l'eau. Remettre la passoire dans le mug. Verser l'eau.
Poser la casserole sur l'égouttoir.
Saisir le mug.
Me retourner.
Ouvrir la porte du meuble à droite. Prendre une sous-tasse. Refermer la porte.
Traverser la cuisine, le salon. Rejoindre la véranda.

M'asseoir : chaise, fauteuil ou relax ? Dépend de l'humeur du jour.
Regarder le jardin. Prendre le temps.
Garder les mains autour de la tasse. Sentir la chaleur réconfortante.
Humer.
Prendre le thé.

Neuf heures, cérémonie terminée.
Vite… éviter d'être en retard sur ma matinée de confinée.

Brigitte A.

Paris 2 mai 2020 - Matinée confinement jour 47

S’extirper lentement de la couette-
Traînasser en prenant son thé-
Se hisser sur le vélo d’appartement-
Pédaler- Accélérer- Transpirer-
Scruter le compteur de calories-
Mettre la gomme -
Dégouliner de sueur-
Freiner- Stopper- Souffler-
Reprendre haleine-
Se prélasser sous la douche-
Choisir une musique relaxante-
S’allonger sur le tapis-
Écarter les bras le long du corps-
Relâcher les épaules-
Desserrer les mâchoires-
Fermer les yeux-
Respirer-Inspirer-Respirer-Inspirer-
Lâcher prise-
S’abandonner à la détente-
S’imaginer être dans une bulle légère qui monte vers le ciel-
Bouger lentement pieds et mains-
Ouvrir les yeux doucement-
Retrouver la réalité de la vie-
Mailer-
Textoter-
Parlotter au téléphone-
Rangeoter-
Fricasser un lapin aux petits oignons-
Projeter de bouquiner sur le balcon l’après-midi.
Se dire que finalement une journée confinée ça passe vite…

Anne Marie R.

Se défouler

Écumer un livre jusqu'au bout
Arracher la couverture en carton
Compter les pages
Soupeser le nombre de signes
Lire les phrases courtes
Sauter les chapitres trop longs
Sasser les accents aigus, graves, circonflexes
Égrainer les points, les virgules, les trémas
Raturer les exclamations, les interrogations
Supprimer les barres de fractions
Flirter avec les esperluettes
Tuer les mots entre parenthèses
Jetez les verbes du premier groupe
Bazarder les noms propres
Lacérer les pavés indigestes
Piétiner l'histoire
Rayer le mot fin
Enflammer l'allumette
Lancer au hasard les yeux fermés
Sentir le papier brûler
Verser un broc d'eau glacée

Véroniq C.

Infini-tifs de la matinale

Ouvrir les yeux
S'éveiller, s'étirer, se lever
Allumer le feu
Se recoucher, sans dormir, rêver

Prendre un café
Se réveiller, respirer, renaître
S'asseoir, se poser

Ecouter, observer, être

Saluer son voisin
Sortir, marcher, s’aérer
Suivre son chemin
Résister, décider, oser

Chanter sous la pluie
Graine pourra germer
Calmer, flatter l’ouïe
Goûter, apprécier, aimer

Déguster, s’enivrer, boire
Chercher, apprendre, lire
Vouloir, espérer, croire
S’éclater, jouir, écrire

Claudine F.

Misanthropie aggravée

Partir avec mes gros sabots pour jeter un pavé dans la mare de tous ces très polis, ces très ajustés dans leur costume-cravate, ces très montrables sur leurs talons aiguilles, tous ces bien-pensants, ces vains prétentieux.

M'offrir le luxe de refuser leurs invitations aux cocktails d'après représentation, aux vernissages de « mon cher-que-c'est-intéressant » et aux dîners mondains.

Ne pas y dire mon nom ni ce que je fais ou ne fais pas. Maugréer entre mes dents pour retenir les paroles par trop inconvenantes.

Balancer tous les régimes conseillés, documentés, vérifiés, publiés, médicalement prouvés où il est interdit d'ingurgiter du lait, de la viande, du café, du fromage le soir, mais une pomme pour le cholestérol, du thé vert et des amandes, où il faut oublier le sel et le sucre, etc. etc.

Refuser de se peser tous les jours ni même d'ailleurs une fois par an. Se resservir parce que j'ai faim et que c'est bon. Et cesser d'aller chez ces médecins, hommes et surtout femmes, sportifs et minces, qui vous demandent « et quel sport pratiquez-vous ? » avec un air accusateur.

Aller au concert et au théâtre et exprimer haut et fort ce que je pense : « Bravo ! Superbe ! » Ou bien « Ouh ! Affreux, mauvais ! » au milieu des pâmoisons tièdes et hypocrites. Ignorer les fanfaronnades d'enfants mal élevés que l'on croise parfois et qui vous regardent effrontément se croyant irrésistibles et leurs parents qui sont choqués par votre manque d'intérêt.

Mais fréquenter les timides, les discrets, les humbles, les complexés, les naturels, les sincères, les spontanés, les cachés, les généreux, les curieux, les rêveurs, les aimants, les passionnés, tous ceux qui se foutent de ce tintouin, de cette combine, de cette comédie sociale. Et rire à se plier en deux et à en avoir mal aux abdominaux et aux masséters tous les jours et tous les soirs !

Brigitte L.

Idée fixe

Choisir, varier, portionner sans oublier d'équilibrer son menu du déjeuner.
Le déguster, se rassasier puis prendre le temps de digérer.
Soudain, dans l'après-midi, se mettre à penser à quelque chose de gras et sucré.
Essayer de détourner cette pensée.
Déployer de multiples activités : s'aérer, faire du sport, dessiner, lire, répondre à ses mails, découvrir un film, écouter de la musique, danser, téléphoner …. Las ! l'idée fixe est toujours là.
Résister, réprimer, serrer les dents, enrager, puis, à force de batailler, en vain, renoncer, lâcher prise, craquer, succomber, céder, s'abandonner à la gourmandise….
S'en satisfaire et soupirer… d'aise ? de culpabilité ?
Pas facile d'aimer manger.

Rosine D.

Jack-le-black

« Jack, le voleur de cœur » Paris, 2018

A partir de cette photo envoyée par Gérard Harlay, écrire un conte. Tenter le fantastique, du côté des contes. Vous pouvez vous aider de la formule "il était une fois Jack-le-black... " "ou "il était une fois non loin d'ici..."

Pensez à construire votre personnage, faire sentir sa valeur, ses difficultés... il va rencontrer quelqu'un, peut être avoir une épreuve à résoudre ... et pensez à une fin.

Danièle Tournié, le 3 mai 2020

JACK-LE-BLACK

L’attrape-cœurs

Journal de Jack le Cœur, dit le black, bandit notoire, avatar de Jacques Cœur, banquier de Bourges - tout banquier n’est-il pas un peu bandit ?

Dimanche 3 mai, 9h30, je m’ennuie. Que pourrais-je bien faire qui me tienne à cœur sans avoir des haut-le-cœur ? Quelle banque pourrais-je braquer pour ensuite avec bon cœur avoir le cœur sur la main ? Non, aucune banque, je n’ai pas le cœur à ça, ce n’est pas d’argent dont j’ai besoin, c’est d’avoir le cœur en bandoulière, d’attraper les cœurs, plein de cœurs, tous les cœurs, les chauds, comme ceux d’artichaut, les jolis-cœurs, les cœurs tendres, les cœurs purs, les cœurs d’or, comme les cœurs de pierre. Oui, je dis bien les cœurs de pierre, pour les fendre, les faire fondre, être un tyran, un crève-cœur, un arrache-cœur et m’en donner à cœur joie.

Je ne suis toutefois pas sans cœur, mon cœur se serre parfois à l’idée de ne pouvoir attraper les cœurs qui saignent, qui crient, qui font les choses à contrecœur, ils m’échappent, j’ai beau me dire qu’à cœur vaillant rien d’impossible, ils refusent mon cœur à cœur. Ils me connaissent par… Tiens, on sonne ! Qui donc frappe à la porte de mon cœur ? Richard Cœur de Lion ou Jacques Cœur ? Entre les deux mon cœur balance…

– Ah, c’est toi…

– Oui, qu’est-ce que ça a d’extraordinaire ? Je suis ta femme, non ?

– Oui… non… c’est que…

– Parle à cœur ouvert !

– Non. Je n’ai plus de cœur, on me l’a volé.

Véronique A.

Slam en vrac

Jack-le-black
Le roi de l'arnaque
N'a jamais le trac
Quand il monte à l'attaque
Faut toujours qu'il braque
Qu'il casse la baraque
Ses méthodes sont foutraques
Mais des voleurs c'est le crack
Des banques il est le mac
Avec lui il faut qu'elles raquent
C'est le roi des fric-frac
Les flics de la BAC
Depuis longtemps le traquent
Attendent qu'il craque
Pour sortir leurs matraques
Un soir où il était patraque
Sa chance soudain se détraque
Les condés lui ont mis la main au colback
Tic tac tic tac, pauvre Jack
Mais un jour, agile comme un macaque
Ce monte-en-l'air s'évade en zodiac
Pour filer sur une île paradisiaque
Et prendre du bon temps dans un hamac
En attendant de faire son come-back

Michel C.

Une étrange transformation

Il était une fois Jack-le-black. On l'appelait ainsi bien qu'il soit de peau blanche mais il avait toujours un chapeau noir et des chaussures noires. Son regard aussi était noir pour se donner de la prestance ! Il marchait fièrement, gonflant le poitrail, avançant nonchalamment dans les rues et ruelles de la cité Beauregard dans la banlieue de Corbeil. Il portait parfois à la taille un ceinturon, dans lequel était accroché un poignard dans une gaine en cuir et, autour du cou, un pendentif avec une tête de mort. Il se baladait ainsi, tel un guerrier redoutable, prêt à en découdre avec l'arrogant qui oserait le défier, à affronter ses semblables. Il avait à son actif plusieurs larcins. Son préféré consistait à dévaliser les petites vieilles et petits vieux qui revenaient des courses pour leur prendre leurs 3 francs 6 sous. Il était respecté et craint par tous les jeunes adolescents de la cité car il était surtout très bagarreur et se distinguait lors de combats incessants entre ses quelques potes de la cité et les bandes des autres cités de la ville. Il allait le front haut, se vivant comme le héros de la cité, le meilleur. Ses mots favoris étaient : « je suis le plus fort, je veux, je fais, je prends et je gagne ». Etonnant comme langage, alors qu'on se serait attendu au langage relou des banlieues. Il était allé au collège puis au lycée, s'était arrêté à la 1ère, décidant de gagner sa vie… sur le dos des autres ! Comme la police ne venait jamais dans cette cité Beauregard, il avait quartier libre pour terroriser tout le monde et chacun, peu rassuré, se calfeutrait chez soi le plus possible.

Voilà qu'un jour, arborant son pendentif à tête de mort, faisant cliqueter son poignard dans son ceinturon, il croisa, dans une ruelle un enfant revenant de l'école, pas apeuré du tout lorsqu'il vit Jack-le-black.

« Qui es-tu, toi gamin ? dit-il d'un air dédaigneux ! Ah Ah, tu aimerais bien être qui je suis hein, le héros, le plus fort de la cité, le meilleur ? »

« Pas du tout, vous n'y êtes pas, je rêvais ! Et puis je ne crois pas du tout que vous soyez ce que vous dites ! »

« Que je ne suis pas …. »

« Le héros de la cité non ! »

Jack-le-black, le souffle coupé, s'emporta. Il prit tout à coup une allure féroce, souleva l'enfant de terre et lui dit : « tu oses soutenir mon regard, sache que j'en ai dressé de plus grands et plus forts que toi ! Si je t'épargne, c'est parce que tu es un enfant, une puce. Alors, tu aimerais être ce que je suis, un héros hein ? »

« Ben, d'abord, c'est quoi pour toi un héros ? Et puis j'en connais un moi, plus fort que toi. Il vit dans la forêt que tu vois là-bas, tout seul, dans sa cabane. »

Interloqué, Jack-le-black reposa l'enfant à terre et décida d'aller débusquer cet hurluberlu qui plaisait tant à l'enfant. Il se mit en route, ruminant dans sa tête comment il allait pouvoir montrer à cet idiot de la forêt que lui seul était le meilleur, le roi de la cité et même de tous les kilomètres à la ronde ! Il dénicha la cabane, se planta devant l'entrée et cria d'une voix forte : « Allez, qui que tu sois, sors de ta tanière et viens te battre. Nous verrons bien, à la fin du combat, qui de nous deux est le plus fort ! »

Quelques instants plus tard, il perçut un bruit venant de la cabane comme celui d'un pas chancelant. Sortit un vieillard chétif, avec de longs cheveux et une barbe blanche, clignant des yeux face à la lumière du jour. Jack-le-black éclata d'un rire tonitruant. Il s'attendait à un solide gaillard et il avait devant lui un vieillard tout maigrichon ! « Désolé, grand-père, on m'avait dit que vivait ici un héros, un guerrier fort et vigoureux, on s'est moqué de moi ! »

« C'est bien ici, répondit le vieux. On ne t'a pas trompé, il est bien là, devant toi ! Oh je suis un peu rouillé, j'ai de l'arthrose partout, je ne vois plus beaucoup, mais je suis bien ce qu'on t'a dit que j'étais : le meilleur des hommes, une sorte de héros. Sois le bienvenu dans ma maison ! »

Le ton aimable et assuré du vieillard, sa bonté décontenancèrent Jack-le-black, habitué à voir des gens trembler en face de lui lorsqu'il s'adressait à eux. Ce matin, un enfant qui avait l'air joyeux, qui rêvait, maintenant un vieux un peu toqué, sûrement beaucoup même. *Décidément aujourd'hui, il était écrit que je devais épargner ceux qui veulent me défier*. « Tu as de la chance, vieillard, tu serais plus jeune, je t'aurais mis à terre comme un vulgaire cloporte ! »

« Ça, ce n'est pas dit mon gars, et si tu avais fait cela, tu serais plutôt une crapule qu'un héros, non ? As-tu vraiment besoin de ce poignard pour te sentir courageux ? Ça doit être encombrant et lourd dans un étui pareil !... Tu prétends être un héros ? Crois-tu que tu pourrais vivre ici tout seul dans la forêt, sans confort, au milieu des sangliers, des serpents, dans le froid, la pluie, la neige l'hiver, avec pour seule nourriture celle de la forêt. Tu aurais pour seul compagnon ta carcasse arrogante ! »

Jack-le-black, médusé, ne sut quoi répondre. Le vieillard reprit : « Eh bien, je te mets au défi ! Puisque tu es venu jusqu'ici, reste dans la forêt au lieu de retourner dans ton nid douillet. Tiens une année entière si tu en as le courage et viens me retrouver ici dans un an ! »

Amusé, Jack-le-black réfléchit et se dit pourquoi pas, je relève le défi !

Il construisit sa cabane, affronta le monde de la forêt qu'il ne connaissait pas, ses pièges, la nuit. Il fréquenta les arbres, découvrit les oiseaux, les champignons, apprit

à chasser. Il apprit du cerf, du chevreuil, de l'araignée, de la fouine, de l'orage, de la pluie, de la neige, des étoiles. Il apprit de la nature des choses, il se surprit même d'être plus fier de ses connaissances acquises que de ses actes frauduleux du passé. Au bout d'un an, il se dirigea vers l'antre du vieillard, sûr d'avoir été adopté par la forêt et d'être devenu une autre sorte de héros.

« Je te félicite pour ta ténacité. Continue, tu arriveras à une totale rencontre d'un autre toi-même, tu ne pourras plus qu'aimer cette vie sauvage, ce sentiment d'appartenir à la forêt, à ses couleurs, ses odeurs, ses musiques qui deviendront de précieux amis. Tu auras alors participé à ta transformation en homme libre et bon, un autre vrai héros »

Songeur, Jack-le-black souriait au vieil homme, ce maître qui avait su le défier le plus simplement du monde non pour le vaincre mais pour le révéler à lui-même….

Jacqueline G-B.

Sunset

Je voudrais vous raconter l'histoire de Jack, un gentil méchant. C'est un peu compliqué à expliquer, je me rends compte qu'il faut que je vous parle un peu de lui, et ce n'est pas facile. Mais dans le fond, les choses faciles n'existent pas. Je veux dire rien dans la vie n'est tout blanc ou tout noir. Et pourtant certains voudraient, soi-disant parce que ce serait plus simple. Plus simple pour se repérer. Sauf que ça n'existe pas.

Donc Jack faisait partie d'une famille de truands, brigands, voleurs, c'était leur façon de vivre, un peu comme les Dalton. Son père était assureur et sa mère avait fait partie d'un groupe de hackers de renom et elle aimait lui raconter ses aventures au *New York Times*. Maintenant elle attendait les occasions et ce faisant, s'occupait des rosiers du jardin.

Sauf que Jack était du genre à rendre service plutôt qu'à faucher ses voisins. D'abord parce qu'il avait envie de se faire des amis et qu'il se disait : « voler, faire peur, ça ne rapporte pas beaucoup d'amis ». Mais ses parents insistaient : pas question que tu te la joues chevalier. Tu vas nous faire le plaisir de tricher aux jeux, et si tu aimes lire, emporte les livres de la bibliothèque l'air de rien. Bref, ils mettaient une énergie féroce à inventer des coups fumants.

Jack avait été appelé Jack en référence à un lointain cousin, le Jack du haricot magique, et ses parents nourrissaient le rêve que leur Jack à eux serait pareil, question d'hérédité et de nom. A l'école on l'appelait Jack-le-black pour le différencier de Jack Dubois et Jack-le-malien. Black parce qu'il était très pâle, les joues rose bonbon, et des yeux noirs crotte de bique.

Jack aimait bien l'école, toutes ces choses à apprendre, tout lui plaisait et il se voyait bien plus tard en explorateur, en Amazonie, il traverserait fleuve et canopée seul, trouverait refuge chez des êtres qui vivent de peu ou du moins de ce qu'ils cultivent et chassent. Il avait parfois l'idée de vétérinaire mais ils étaient trop nombreux sur le coup.

Le problème, parce qu'évidemment la vie n'était pas simple pour Jack tous les jours, c'était qu'il avait du mal à se faire des amis. On le tenait à l'écart, soit on se méfiait, soit on se moquait. On évitait de l'inviter pour les anniversaires des fois qu'il reparte avec un objet, un jeu ou allez savoir (et ses parents lui faisaient des recommandations dans ce sens d'ailleurs : sers toi). Et puis il était toujours mal fringué et ça, ça le faisait pas. Dans une bande faut avoir le look. Sa mère lui

achetait des polos rayés et des baskets de contrefaçon, les garçons lui disaient « on dirait un prisonnier évadé d'un pénitencier ». Sa mère rétorquait: « assume ! »

Il répondait : « on pourrait dire que je suis marin breton… un marin évadé à Paris ».

Marre, c'est sûr parfois.

Et puis Sandra était arrivée au collège.

Elle semblait avoir du mal à s'adapter. Les filles l'appelaient Cendrillon, lui Jack il trouvait ça plutôt mignon le surnom mais c'est tout. Il avait tout à découvrir des filles.

L'époque arriva, le printemps.

En cours, allez savoir pourquoi, il lui manquait toujours quelque chose à Sandra: gomme, stylo, copie double petits carreaux… Jack en avait en rab, il lui fournissait ce qu'elle voulait sans rien dire quand les voisines râlaient. Un jour mémorable, dans l'escalier, il y avait eu une bousculade et Sandra avait perdu une chaussure (évidemment quelqu'un l'avait cachée) et Cendrillon marchait clopin-clopant sous les regards moqueurs de sa classe et mécontents du prof de français qui n'en avait cure. Elle aussi disait « Cendrillon : assumez ! » Et Jack avait retrouvé la sandale et lui avait timidement remis. Pour le coup il s'était fait remarqué ! Elle lui avait souri (elle avait de jolies dents et des yeux pétillants.)

Faut que je vous dise que Sandra-Cendrillon habitait le quartier, comme Jack, et pour rentrer chez elle, elle longeait la Seine en fin d'après-midi, chemin pas très sûr mais plus court, sans voitures, une eau gris-vert et des falaises de béton. Parfois des mouettes. Évidemment, ils ne faisaient pas le chemin ensemble.

Jack savait que certains malins avaient tagué une portion de béton. Il savait son effigie sur le mur au milieu d'autres graffitis et avait pris le parti de s'en moquer, voire d'en tirer fierté, il disait : « cool, c'est du street-art ! ». Mais quand même, Sandra passait par là. Il ne se trouvait pas charmant-charmant sur ce mur en pyjama rayé.

Un jour ordinaire, peut être un jeudi de peu de cours, fin vers 15 H 30, beau soleil, il prit la direction des quais, descendit les escaliers, cartable à l'épaule. Sandra était partie devant, seule comme d'habitude. C'est ce jour-là qu'il comprit que rien ne serait plus pareil, le jour où à 15 h 45 il la vit ajouter des cœurs et d'un geste sûr à la bombe écrire BRACŒUR.

Danièle T.

Il était une fois

Il était une fois un homme étrange et dangereux, appelé Djack l'Attrape-Cœur ; il habitait la ville de Cupertino dans la Silicon Valley, en Amérique, portait un chapeau de cow-boy, s'habillait toujours d'un pyjama rayé jaune et noir et il répandait la terreur dans la ville. On le savait mangeur de cœurs, étrangleur de cœurs, il avait déjà été arrêté pour avoir braqué une bijouterie, à main armée, avoir volé des cœurs d'agneau dans une boucherie. On le savait sans emploi, depuis que la Société Apple avait rompu son contrat du jour au lendemain, lui qui travaillait au cœur de l'innovation, dans les industries de pointe.

Il portait un fusil en bandoulière, enfin une sorte de parapluie-ordinateur-tablette-appareil-micro, connaissait l'adresse de tous les habitants de la ville grâce au développement de l'intelligence artificielle et de ses outils hyper connectés.

Ce jour-là, il cliqua sur son appareil et se dirigea vers le jardin potager du maire, Mr Brown. Là, il avait convenu d'un rendez-vous avec l'artichaut de la deuxième rangée à gauche et l'interpella :

- Hello, Vegetable, sais-tu qu'aujourd'hui, c'est un ordre, c'est la loi, tu dois me donner ton cœur ?
- Mon cœur, répondit l'artichaut, je ne vais pas te le donner, c'est ce que j'ai de meilleur.

Et hop, grâce un procédé de pointe, une sorte d'aspirateur, l'artichaut se retrouva dans la besace de Djack.

Il poursuivit sa route en consultant son IPhone et Iphigénie, s'arrêtant au Club House des Trois Vallées, entra dans la salle de bridge, et apostrophant une des joueuses, Mrs Dornay, lui réclama une carte de cœur.

- Mais enfin, dit-elle, c'est mon atout, je ne peux pas me défausser.
- C'est comme ça, sinon, je joue à ta place.

En un clin d'œil, le roi de cœur fut dans la sacoche de Djack, ce vilain malfaiteur que tout le monde craignait.

Dans la rue, il rencontra Tristan et Yseult, enlacés, un beau couple.

- J'enlève Yseult et je l'emmène au pays des Merveilles, au pays des cœurs aimés, envoie-moi sa photo sur WhatsApp immédiatement.

Et à l'étonnement de tous, Yseult s'envola, enfin sa photo, et vint se nicher dans le bagage de l'affreux voyou.

Plus loin, il tomba sur une fillette, il l'avait sur sa liste n° 156, c'était Coralie :

- Coralie, qu'est-ce que tu aimes le mieux au monde, demanda-t-il ?

- Ma poupée mexicaine, répondit Coralie.
- Je la prends pour faire un tour de manège, annonça-t-il.

Djack rentra chez lui, fier de son butin, il allait pouvoir s'en donner à cœur joie, et il vit une main. Il la prit, elle avait le cœur sur la main, et lui, l'attrape-cœur, il ne pouvait que la saisir.

De retour chez lui, il se connecta à sa montre, filma ses trésors, et s'assoupit, le cœur léger.

Dans les quelques minutes qui suivirent, s'éveillèrent nos cinq prisonniers du sac à cœurs de notre agresseur.

La main sortit la première, elle prit la main de la poupée mexicaine; ensemble, en chœur, elle agrippa la carte du roi de cœur, elle scotcha au dos la photo d'Yseult et tous ensemble, à petits pas avec l'artichaut piquant pour se défendre, la petite équipe fila vers des cieux plus cléments, plus aimants, plus cordiaux. A la place du sac de l'avaleur de cœurs, ils mirent une lourde pierre, lui qui avait le cœur de pierre.

Chantal C.

Jacques

Il était une fois, non loin de Paris, dans la proche banlieue, un jeune homme nommé Jacques. Il fréquentait sa bande, tous des Noirs, lui le seul Blanc. Ainsi, on le surnommait Jack-le-Black. Avec eux, il faisait les cent coups, du vol du sac de la pauvre Adrienne pour se payer sa dose jusqu'au braquage du pharmacien pour lui piquer sa caisse. C'était un garçon simple, refusant d'aller à l'école, son unique but était de retrouver ses louches copains avec qui il passait des journées entières à ne rien faire dans le coin du parking de l'immeuble.

Il n'était ni beau ni laid, mais il avait des yeux qu'on ne pouvait oublier. Ses yeux, son regard froid et long vous transperçaient jusqu'à vos entrailles. Oui, le regard de Jack-le-Black était foudroyant. Un jour, en allant à son coin de parking avec en tête un autre projet de vol, il croisa Amandine, la fille de la concierge. Son regard se fixa sur elle d'une manière si intense qu'elle en prit peur. Mais Jack n'était pas à lâcher sa proie. Il se mit à l'aimer avec passion. Amandine avait déjà son copain. Peu importe, il la voulait. Il se mit à lui parler doucement, calmement, mais Amandine lui tournait le dos. Il lui envoyait sur petits bouts de papier des mots maladroits, des « je t'aime » des « bientôt j'aurai beaucoup d'argent et nous irons vivre à Sunset Boulevard en Amérique ». Elle passait outre sans lui jeter un regard.

Ses copains black lui disaient qu'il n'en tirerait rien de cette fille, de la laisser tomber, il y en avait tant d'autres. Mais il ne lâchait pas et ses yeux, comme des mitraillettes en disaient long.

Un soir, après avoir cambriolé la bijouterie du centre commercial, caché derrière le pilier de l'entrée de l'immeuble, il vint attendre Amandine. Elle fut surprise de le voir surgir, il l'empoigna, l'entraîna dans la cave, la viola et l'étrangla avec rage. Ses yeux sortaient de ses orbites. Les cris de la jeune fille attirèrent les voisins. Depuis des mois, Jack-le-Black est en prison, ses copains ont fait ce dessin de lui sur le mur du parking. Jack -le-Black est toujours avec eux.

Brigitte RdM.

Soufre et salpêtre

Il était une fois un pauvre gars qui se prenait pour un dur. Il était connu de tout le quartier. Et comme il était un peu simplet, il était la risée de tous. Certaines personnes compatissantes essayaient de le défendre et de le protéger des quolibets des méchants. Mais à quoi bon, puisque de toute façon, il ne se rendait pas compte des éternelles moqueries.

Il déambulait dans la rue toujours hilare baragouinant des paroles incohérentes. « Vous verrez, vous verrez, un jour... ». C'est tout ce qu'on pouvait capter.

Il habitait une petite bicoque dans les quartiers du bas. Sa mère était femme de chambre au Grand Hôtel Brenner. Là, des riches issus de toute l'Europe venaient en villégiature pour prendre les eaux et surtout se pavaner dans leurs beaux habits.

De temps en temps notre petit gars maboule se radinait pour emprunter à sa mère quelque monnaie pour aller au café. Il passait toujours par l'entrée principale

et immanquablement le groom le stoppait dans son élan. Il repartait tout penaud et paumé sous les regards étonnés des clients curieux.

Un certain Monsieur M... logeait à l'hôtel depuis quelques temps. Il était tiré à quatre épingles dans un costume trois-pièces avec cravate et pochette rouges et chaussures vernies. Un chapeau noir à large bord camouflait une partie de son visage et ne laissait apparaître qu'une chevelure, un bouc et une moustache à la mousquetaire. Il ne parlait à personne et à l'heure des repas, sa table était réservée dans le coin le plus obscur de la salle à manger. Sa présence intriguait mais le temps de la curiosité passé, un sentiment de malaise s'installait. C'est pourquoi les autres clients finissaient par l'éviter. Monsieur M... avait fui le tumulte de la grande ville. Il était fatigué des beuveries à la taverne Auerbachs, des rires effrontés des filles de joie et des éclats grasseyants des convives. Il n'en pouvait plus des danses effrénées dans les ruelles et des festivités sur la Grand-Place. Les lamentations de son ami F... commençaient à l'assommer. Il avait mis grimoires et parchemins sous clef et était venu respirer l'air vivifiant de la montagne. Mais au bout de quelques semaines à ne rien faire, à flâner du côté des bains, à humer les parfums des élégantes, à fumer des cigares dans des chaises longues, il commença à ne plus tenir en place.

Un jour plus ennuyeux que les autres, il remarqua ce garçon mal attifé qui insistait pour entrer dans le hall de l'hôtel. Il y vit un bon sujet de divertissement et simula de la compassion et de la sympathie pour le jeune homme. Au début, il l'invita à prendre un café sur la terrasse, puis ce fut plus tard dans l'après-midi une bière ou deux au bar. Il devint son ami et notre héros candide crut en cette amitié incongrue. Devant une telle gentillesse, il abandonna toute méfiance et lui fit des confidences. Oui, un jour il serait un caïd et les voyous du quartier le craindraient. Il serait le chef et organiserait des casses. Alors il serait un vrai nabab ! Monsieur M... s'amusait beaucoup, mais tout plaisir à une fin. La nostalgie de l'ambiance sulfureuse de sa ville le reprit et puis ce gamin devenait un peu lourdaud avec ses histoires puériles. Mais le gamin revenait tous les jours à la charge. Alors un soir, prétextant une grande aventure, il lui donna rendez-vous près d'un terrain vague où les vieux murs d'une maison abandonnée résistaient à la ruine. Et par un de ses tours sataniques dont il était coutumier, il le placarda sur un mur et, avec sa malice légendaire, il l'affubla d'un costume de bagnard !

Désormais il est là toujours aussi hilare et pour un bon moment quoique les intempéries commencent à effacer petit à petit ses traits.

B. Lion

Jack l'attrape cœur

Les enfants, je vais vous raconter ce soir l'histoire de Jack l'attrape cœur.

Jack était un garçon plus grand que les autres garçons de son âge, il les dépassait facilement de deux têtes et quand il fallait se mettre en rang par taille à l'école, il était toujours le dernier à rentrer en classe.

Il marchait toujours la tête un peu basse, il rêvait secrètement d'être petit pour être chouchouté car il avait remarqué qu'on prenait toujours soin des petits et surtout à lui qui paraissait plus grand que son âge on lui demandait toujours de faire des choses improbables, les corvées réservées aux grands.

Alors il décida un jour qu'il serait maintenant le préféré des filles de sa classe et qu'on ne se moquerait plus de lui. En rentrant chez lui le soir il commença à fabriquer des cœurs et des cœurs qu'il découpait dans des papiers de couleur. Le lendemain, il glissa discrètement ses cœurs dans les cartables des filles du 1er rang, puis ainsi de suite jusqu'au 5ème jour de la semaine, il avait atteint l'ensemble des rangs de la classe. Toutes les filles en parlèrent à la récréation : qui avait bien pu glisser un cœur dans leur cartable ? Les bavardages allaient bon train, les hypothèses aussi : était-ce le beau professeur d'éducation physique ou le charmant professeur de musique ? Non, disait l'une, ce ne pouvait être que le professeur d'arts plastiques pour y avoir mis de si belles couleurs. Mais non, répondait l'autre, le grand farceur de l'école c'est notre surveillant David qui nous fait toujours des blagues et avec lequel on rigole à la cantine.

Jack était content, tout d'abord parce que les filles tellement occupées par ce mystère ne s'occupaient plus de lui, il n'était plus le sujet de leur risée. Mais voilà, maintenant il fallait qu'il soit la vedette, comment allait-il faire ?

Le lendemain, la maîtresse voulut en classe leur expliquer ce qu'était un miracle et si parmi eux, ils y en avaient qui avaient rencontré cela dans leur vie. Un silence se fit dans la classe, quelques mines songeuses, perplexes plongeaient leur nez dans leur cahier. Puis ce fut Delphine qui leva la main et raconta qu'elle avait trouvé un matin un cœur en papier dans son cartable. Intéressant, lui répondit Martine la maîtresse : à ton avis, c'est quelqu'un qui t'aime bien qui t'a fait cette surprise, tu ne crois pas ? Puis Louise, Zoé, Clara, Agathe, Léa, Alicia, Clémence s'exclamèrent qu'à elles aussi il était arrivé pareille surprise, mais pas toutes le même jour. Alors là, dit la maîtresse cela ressemble à un miracle.

Clara alla même chercher dans son cartable le joli cœur rose qu'elle avait trouvé pour le montrer à la maîtresse qui le regarda. En effet il était beau, elle le retourna

à l'envers et vit inscrites les initiales JB. Vous avez vu les initiales les enfants : JB ? Vous avez trouvé qui était ce personnage au grand cœur ? Voyons, voyons… le prénom des garçons : ah oui ! dit Zoé, il y a le grand Jack dans la classe. Tout le monde se retourna vers Jack, Jack Benveniste, ému aux larmes, c'était lui le personnage au grand cœur, celui qui avait réussi à attraper le cœur de toutes les filles.

Martine, pour rendre hommage à Jack, inscrivit cette maxime sur une grande banderole dans la classe : « On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux » - le Petit Prince, Saint-Exupéry.

Bénédicte F.

Imprimez la légende

Il était une fois Jack le Black, de son vrai nom Jacques Lenoir. Il était né dans le quartier de Montmartre, au 62 rue d'Orsel, non loin du Théâtre de l'Atelier. Son père était le propriétaire d'un petit restaurant, le Kokolion, où les acteurs venaient dîner après leur représentation. Sa mère travaillait dans un pressing, rue des Martyrs. Elle avait refusé de travailler pour son mari parce que les horaires ne lui convenaient pas et qu'il ne la payait pas assez. Jacques grandit en regardant des films de cape et d'épée et des westerns le mardi soir. Plus tard, il se levait en cachette le dimanche soir. Il ne voulait à aucun prix manquer le cinéma de minuit. Il s'imaginait en gangster, plein de grisbi et respecté par les caves. Tony-le-Stéphanois, Max-le-menteur, Riton… C'est à cette époque qu'il trouva ce surnom qui allait le rendre tristement célèbre ; lui, Jacques Lenoir, serait Jack-le-Black ! Il aimait ce jeu de mots, entre la traduction littérale de son nom et l'analogie avec le Blackjack (le Valet Noir), le jeu de cartes populaire des casinos.

« Le voyou qui se joue des cœurs » titraient les journaux. C'est ainsi qu'il entra dans le cercle très restreint des ennemis publics numéro un. Sa première victime s'appelait Blanche Dubois. Il avait voulu en faire une alliée, une sorte de James Bond girl. Il lui avait même trouvée un nom : Bianca di Legno ! Mais elle avait refusé, la malheureuse et il l'avait piquée en plein cœur un après-midi de janvier. Alors, sur tous les arbres de la capitale, son portrait avait été placardé comme dans ses films : Wanted / Jacques-le-Black / 2000 € / mort ou vif ! Quelle bande d'abrutis ! Ils ne savaient même pas écrire son prénom correctement. Sa tête était mise à prix mais il ne put s'empêcher de braquer d'autres cœurs solitaires. Rosa Caramelos lui donna

une pelote de fil à retordre. Il réussit l'épreuve haut la main et s'empara de l'organe qu'il vida dans un calice provençal. Son sang était rose bonbon ! Etrange coïncidence !

Petit à petit l'étau se resserrait autour de lui, il le sentait. Il commençait à voir fleurir sur les murs de mauvaises caricatures de sa personne ; déguisé en bagnard tel un Dalton alors qu'il se voyait avec une plume au chapeau tel Robin-la-Capuche ! La presse *people* relatait tous les jours ses exploits, elle allait même jusqu'à en inventer ! Pour faire du buzz, elle nourrissait le peuple de détails croustillants sur d'hypothétiques attaques à main armée dont Jack n'était même pas l'auteur. Cela allait beaucoup trop loin à son goût. Le restaurant de son père avait été obligé de fermer ; trop de gens faisaient le pied de grue dans l'espoir de l'apercevoir. Lui, préféra leur faire un pied de nez. Il colla des affiches sur ses avis de recherches : un joli cœur signé Black Jack et envoya à toute la presse une célèbre citation d'un de ses films de prédilection de Jean le Gué : « Si la légende est plus belle que la réalité, imprimez la légende »*. Au fil des mois, personne n'entendit plus parler de Jack le Black. Les années passèrent et seules restaient les affiches plaquées contre les palissades avec ses mots : Jack le Black, bracoeur. Signé Sunset.

Jean-Luc T.

* When the legend becomes fact, print the legend. In "L'homme qui tua Liberty Valance"

Le corona des rues

Ce matin je suis sortie juste en bas de chez moi, prendre mes médicaments dont j'ai besoin pour vivre tout simplement.

Là il y avait une file, des gens inquiets, des gens pressés, des gens tranquilles, des gens agressifs, irrespectueux aussi, avec les mots de la colère, la colère du corona des rues.

Et il y avait moi dans mon coin à attendre tranquillement, avec comme seul masque, mon tour de cou jacquaire, et grâce à lui je me sentais en paix. En paix avec les gens, en paix avec la vie, en paix avec mon ami parti lui, Jean- Paul, mon ami du chemin, parti sans dire au revoir, comme si la vie me représentait la même histoire mais dans une situation différente.

J'ai perdu pour la deuxième fois un pilier de ma vie, ma meilleure amie et mon meilleur ami, alors je me dis que le corona des rues comprendra ma tristesse et ma difficulté à remonter la pente, celle de la vie tout simplement.

J'ai continué et je suis allée au petit supermarché et là une dame étrangère m'a demandé un peu d'argent pour nourrir ses six enfants.

On vous dira que je suis naïve, eh bien non ! le corona des rues m'a dit : aide-la sans la juger, en sachant très bien que peut être elle me mentait.

Je l'ai aidée, voilà tout, et j'ai continué mon chemin jusqu'au magasin.

Ce virus, c'est une belle saloperie, mais grâce à Dieu peut être que ça va ouvrir le cœur des gens. Ce qui est triste, c'est qu'il faut un corona des rues pour que les gens deviennent ou redeviennent humains, enfin je l'espère.

Et si le corona des rues devenait le corona de l'entraide, de l'ouverture d'esprit, de l'humanité, de l'innovation, du partage, de la solidarité, et que finalement ça donne un nouveau monde ?

Suis-je naïve, rêveuse d'un monde meilleur, ou juste humaine tout simplement?

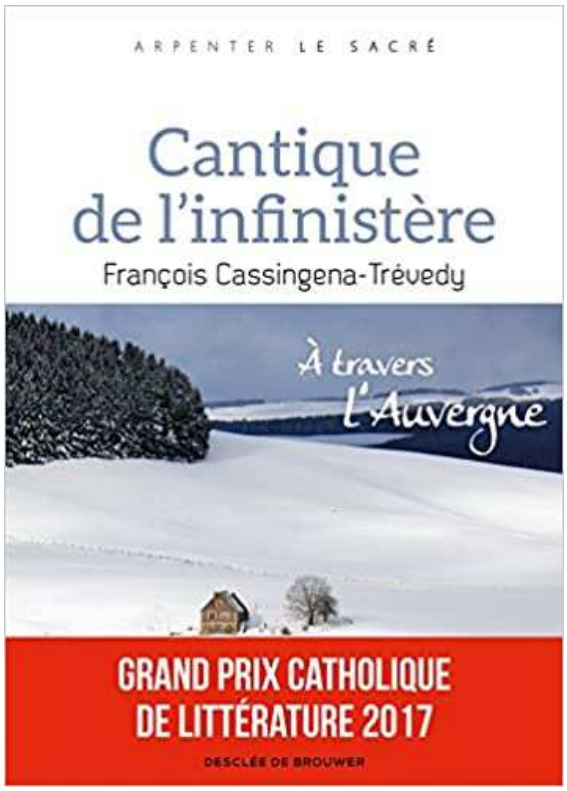
Patricia Bourdon

Au-delà du départ

« A tout itinéraire il est une origine. Un point de départ dans l'espace et qui se peut nommer. Mais qui dira jamais d'où part en nous l'idée de partir? Où le partir en nous prend sa source? » de François Cassingena-Trévédy in Cantique de l'infinistère.

Vous êtes déjà parti, faites-nous part de ce qui existe bien au-delà du départ, ce qui est déjà le voyage, d'où vient ce rêve de départ. Vous n'êtes pas obligé d'écrire en « je ». Au contraire, construisez un personnage dans votre tête, mettez-vous dans sa peau : c'est de lui que vous parlez. Depuis longtemps il en rêvait... Plusieurs types de départ possibles, évidemment. Je vous laisse inventer et nous régaler d'écritures multiples.

Danièle Tournié, le 4 mai 2020



AU-DELA DU DEPART

Insomnie

D'abord il y a la tache qui est là, au plafond depuis deux jours. Elle est jaunasse, ses bords maronnasses sont dentelés. Elle n'est pas ronde, pas ovale, peut-être un carré arrondi avec en haut un renflement, puis une fente longue comme un fjord. Plus loin un rivage calme longe une autre petite tache noiraude, polluée comme une ville. Au centre, c'est ajouré : des lacs, des larges, des minces. Et puis, ça se complique, on distingue mal la géographie du lieu. Une ombre colorée donne l'impression d'une haute montagne. Le Machu Picchu peut être ? C'est joli comme nom Machu Picchu. Ça évoque tout de suite le monde perdu des films d'aventure. De l'or en plaques, en boules, en miettes, en anneaux. Des Incas emplumés, bronzés, des escaliers sans fin, des temples oubliés, enfouis dans des forêts sans fond, des marchés colorés qui flottent sur l'eau, des serpents à tête de tigre, des tigres à tête de calendrier, des poteries peintes… mais c'est loin le Pérou. Faut réfléchir.

Véronique C.

Gwennilic

Elle était là depuis toujours. Dans ses gènes, dans la couleur de ses yeux et jusque dans son nom : Briac Kermanac'h. Elle était là ; l'envie du large, de l'océan, de l'immensité et des profondeurs. Briac regardait le golfe depuis des années. Il courrait sur le chemin des douaniers entre les genêts et allait se poster sur son rocher de granit, le regard perdu, focalisé sur la ligne de l'horizon. Il s'était fait la promesse un jour, dans l'église paroissiale, de partir naviguer autour du monde. Et si son souhait s'exhaussait, il reviendrait offrir un ex-voto en remerciement.

Ses parents détestaient la mer. Briac avait eu vent (frais) d'un secret familial autour de cette haine ; une histoire de disparition en mer lors d'une tempête en 1924 sur les côtes de Roscoff. Imaginer devenir marin était, dans ces conditions, source de fréquents conflits dans la maison.

Briac s'était lié avec des Briochins qui possédaient une maison familiale où ils venaient passer les deux mois d'été. Ils avaient acheté un ancien voilier baptisé *Gwennilic* (la petite hirondelle) et invitaient régulièrement Briac lors de leurs sorties en mer au grand dam de ses parents. Il était aux anges. Sentir les embruns lui fouetter le visage et le goût du sel sur ses lèvres le remplissaient de bonheur. Il répondait *paré* à la demande du barreur et baissait la tête lorsque la bôme traversait le cockpit. De retour au port, il se proposait toujours pour nettoyer le pont. Il restait seul jusqu'à la tombée du jour et se racontait des histoires, s'imaginait des aventures.

Des années plus tard, Briac fut admis à l'Ecole des Elèves Officier de Marine où les *bordaches* de l'Ecole Navale le surnommaient le Zèbre car avant de porter la tenue d'officier, il était habillé du fameux tricot rayé bleu et blanc. Il participa en parallèle à plusieurs Transats en solitaire ou en double mais il n'avait en tête que son tour du monde.

Le temps passait. La maison des Briochins avait été vendue mais Briac, grâce à ses économies, s'était offert le *Gwennilic*. Il comptait bien imiter sa petite hirondelle et quitter avec elle sa région pour migrer dès la fin de l'été vers d'autres cieux. Mais le destin ou cette fatalité ancestrale en avait décidé autrement.

Briac rentrait de sa promenade nocturne quand il vit au loin d'épais nuages se former. Il trouva cela étrange car aucun coup de vent n'était à prévoir et l'aiguille de son baromètre anéroïde se trouvait le matin même entre *Variable* et *Beau Temps*. Dans la nuit, une tempête effroyable, comme rarement on en vit, le réveilla. Il ouvrit ses volets intérieurs et le spectacle qui s'offrit à lui l'horrifia. Un véritable cyclone parcourait la côte, semant partout la dévastation. Un peu après minuit, des vents du sud-ouest se déchaînèrent et bientôt, avec la marée montante, la tempête atteignit son paroxysme. « Mallozh ! » s'exclama Briac en cachant son visage dans ses mains. Il avait compris.

Le lendemain, on ne retrouva aucune épave du *Gwennilic*. Il disparut entièrement.

Jean-Luc T.

Kabylie

Quand il dînait à *La Grande Bleue*, petit restaurant kabyle du quartier des Epinettes, passaient en boucle les chansons d'Idir, et celle qui fit connaître au monde la musique berbère : A *Vava Inouva*. Parfois Idir passait.

Quarante ans après, il replongeait dans cette atmosphère, ces paysages de montagne qu'on ne peut oublier.

Idir nous a quittés ce week-end, *La Grande Bleue* a fermé…

Le souvenir reste, les diapos sont toujours là, mais comment les regarder ?

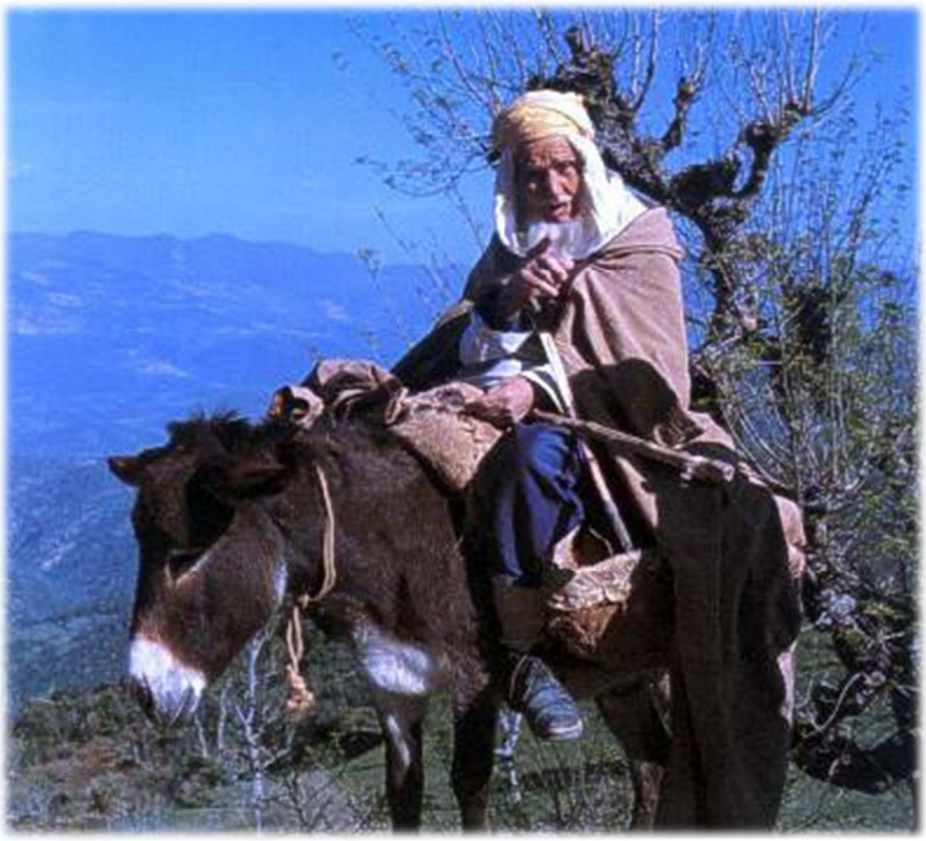
Il se prend à rêver, à revoir le Djurdjura, les Beni Yeni, ce fier kabyle remontant du marché sur son âne, dans sa djellaba immaculée, femme et enfants suivant à cent mètres, ployant sous les ballots …

Et tout d'un coup, la nostalgie le gagne.

C'est décidé : il prendra un billet pour Alger, direction Tizi Ouzou, Chréa, les Ouadhias.....

Simple rêve : il le fera au moins par la pensée, attendra que ce soit possible.

Jean-Luc M.



Une question, juste une question

Mai 2003

Sur mon lieu de travail, je discute beaucoup avec mon collègue Jean-Michel. Nos relations familiales sont un peu délicates. Mais tous les deux, nous sommes des handicapés de la communication surtout avec nos proches, des blessés de la vie, en quête d'une vie plus humaine. Jean-Michel me parle sans cesse du Chemin de Compostelle, le rêve de sa vie. Je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai jamais fait une randonnée de plusieurs jours. Comme tout le monde, j'ai marché une journée de temps en temps. Dans mon enfance, mon père m'emmenait crapahuter dans la nature quand nous étions à Annecy par exemple. Grimper dans la montagne, se désaltérer près des cascades ou des sources, crier pour entendre l'écho de nos voix, chanter à tue-tête. C'était un régal !

Puis un jour je pose cette question à Jean-Michel : « c'est quoi ton truc de Saint-Jacques ? »

Il me répond fièrement : « toi, t'as posé une question, t'es foutue. Tu vas faire le Chemin. Et si tu le fais, je serai super content d'avoir réussi à te persuader ».

Ça y est ! Le « mal » est fait ! Une petite graine est semée ! Compostelle, *campo de estrellas* ou champ d'étoiles. *Ultreïa*, cri de ralliement des pèlerins dont la signification est : « va plus haut, va plus loin » ! Toutes ces expressions, tous ces mots commencent à trouver une signification dans ma tête !

Depuis que Jean-Michel m'a parlé du chemin de Compostelle, du GR 65, je n'ai plus qu'une envie : y aller, le faire coûte que coûte. Je n'ai plus que ça en tête : faire le Chemin. Comme si j'avais besoin de cette drogue.

Je veux absolument démarrer en 2004. Le Puy-Compostelle : un rêve ! L'impatience me guide alors. Dans la précipitation, j'emprunte à la bibliothèque : « Les étoiles de Compostelle » d'Henri Vincenot. Puis je me rends au Furet du Nord. J'achète : « Il est un beau chemin rempli d'épines et d'étoiles » de Jacques Clouteau. Je commande le topoguide de la première partie du parcours, Le Puy-Conques, deux-cent-trois kilomètres. Mais trop pressée de voir ce qui m'attend, trop frustrée, j'achète un autre guide pratique du pèlerin : « Le chemin du Puy vers Saint-Jacques de Compostelle ».

Ce jour-là, je me jure de suivre ce chemin. D'ailleurs, au dos du guide, il est écrit : « ouvrir ce livre, c'est déjà se mettre en chemin ». Ça y est, j'y suis.

Le soir, avant de dormir, j'ouvre un livre, puis l'autre, puis le troisième. Je ne sais par lequel commencer. J'aimerais pouvoir les lire tous en même temps. Impossible. Je me raisonne donc. Mon livre de chevet devient « Les étoiles de Compostelle ».

Quand mes repas mijotent, je me mets mentalement en marche avec le guide sur la table.

Tous les jours, au travail, à chaque pause, nous en parlons avec ferveur avec Jean-Michel, qui, lui, a décidé de le faire en 2005, dans sa totalité, en prenant une partie de congé sans solde.

25/08/2003

Dans une librairie, je choisis : « Sur les traces des grands marcheurs de tous les temps ». On y parle, bien sûr, du Chemin. Un ouvrage de plus à consulter ! Je ne sais plus où donner de la tête. Je comprends maintenant l'expression : « le poids des mots, le choc des photos ». J'ai l'impression d'être ivre, ivre de mots, ivre d'images. Oui, c'est ça. L'ivresse s'est emparée de moi. Une ivresse magnifique. Pas une ivresse d'alcool, non. Une belle ivresse ! Un très beau projet qui me donne envie de vivre pour au moins les huit prochaines années. Pourquoi huit ? Car il faut environ huit ans pour arpenter les mille-six-cents kilomètres du chemin de Saint-Jacques à raison de dix jours environ par an, ce que j'ai décidé de faire, n'ayant jamais randonné auparavant.

26/8/2003

Jean-Michel me donne la copie d'un article du « Point ». Le soir même, je le lis. Article génial. C'est la germination totale de la graine ! Là, j'entends en moi *Ultreïa* ! Va plus loin, va plus haut. C'est décidé, j'y vais.

J'ai écrit la suite afin que cette merveilleuse aventure soit imprimée dans la mémoire de ma famille et surtout dans la mémoire de mes petits-enfants.

J'ai donc démarré en mai 2004. Mais c'est surtout en 2008 que j'ai vécu la meilleure part de ce Chemin : le *Camino Francès* de Navarrenx à Fisterra, cadeau que je me suis fait à moi-même au moment de mon départ à la retraite, mille kilomètres à pied et les plus beaux diplômes de ma vie à la clé : Compostella et Fisterrana.

Jacqueline M.

Je suis venu vous dire que je m'en vais

Voilà je vais partir.

Ne croyez pas que je l'ai décidé sur un coup de tête, mais je vous le dis aujourd'hui.

Mais qu'est-ce que tu veux ? Mais où ? Quand ? Quand reviendras-tu ?

Je connais vos questions. Non je ne sais pas jusqu'où j'irai. Je veux juste inventer un tout petit peu ma vie, inventer ma route.

Ma vie dormait, c'est tout. J'attendais un prétexte, un matin de plus de courage.

Depuis toujours je sais que je partirai, que ma vie c'est partir, se défaire, se détacher. L'arrivée, je ne la connais pas, ni la distance ni le temps qu'il me faudra, je l'imagine.

Je ne veux pas me glisser dans les pas de l'habitude, la vie toute tracée, connue jusqu'aux rides, jusqu'à la mort. Je ne veux pas être vieux avant d'avoir vécu.

Seul. Il me faut risquer d'être seul.

Je vous laisse, mes amis chers, je laisse vos rires, je laisse mon enfance et ma mère qui voudrait tant que je ne grandisse pas, pas si vite. M'éloigner je dois, comme pour élargir l'horizon, voir ailleurs, rencontrer le monde. Je ne vous abandonne pas, je pars, mes rêves m'emportent.

Les prisons ne sont pas que de barreaux et de misère. Parfois aussi d'amour. Je pars, et rien n'y pourra rien changer. J'emporte vos images et les doux souvenirs.

Je pars pour la saison des pluies, les ciels bas et gris, les couchers de soleil à n'en plus finir, les déserts et les villes immenses, les femmes d'un soir, j'irai chanter le blues, le gospel et le chant grégorien, j'irai au mont Athos et dans le Hoggar jusqu'à l'Assekrem, puis... je ne connais pas l'arrivée. Les cartes de géographie sont des fictions. Des paysages ont fait en moi leur chemin, je ne sais pas s'ils existent mais j'ai tellement envie que j'y vais. On ne peut pas laisser ainsi le désir en jachère.

« Qui peut me dire comment l'exil vient aux errants ? »

Danièle T.

Varanasi

J’étais là, assise sur les Ghats à Varanasi ou plus simplement sur les marches de l’ancienne Bénarès qui mènent aux rives du Gange. De ces Ghats, on voit l’incessant va-et-vient des cérémonies de crémation ou de *puja*, de baignades purifiantes, d’offrandes de fleurs.

J’étais assise là, seule, et je me posais encore une fois la question : que fais-je là ? Pourquoi toujours avoir envie de partir ? Déjà, à l’âge de douze ans, des circonstances familiales m’avaient fait voyager seule du Maroc vers la France en prenant successivement un bus, puis un bateau et le train jusqu’à ma destination finale. De ce voyage, le virus (le bon) me ronge jusqu’à ce jour.

Partir, c’est tout laisser derrière vous, être nu devant l’inconnu, affronter les événements inattendus à résoudre dans l’immédiateté, mais aussi voir passer la vie sur les Ghats à Varanasi ou sur un chemin de Saint-Jacques. Partir, c’est retrouver son soi personnel, ouvrir les yeux comme celui d’un nouveau-né, laisser ses kilos de colère, d’angoisse, de petites misères chez vous. À l’étranger, vous êtes tout humble devant une autre civilisation, d’autres manières, une langue inconnue, vous n’êtes « rien » sauf vous-même. On sort de son petit confort, habitudes de son chez-soi où l’on est si bien rassuré. Donc du courage pour partir, mais aussi quel cadeau ! : l’excitation de franchir une barrière, tout laisser derrière soi avec uniquement un petit sac, de voir le soleil briller en son cœur, en toute légèreté. Partir, c’est une ouverture de l’esprit qui vous apporte un autre bonheur, celui de mieux vous connaître.

Je suis assise sur les ghats à Varanasi et je m’écoute.

Brigitte RdM

Porte-bonheur

C'était une petite figurine en obsidienne noire qui représentait un guépard. Son oncle la lui avait rapportée d'un voyage quand il était petit. Il l'avait conservée dans sa boîte à trésors et quand il était triste ou qu'il avait fait une bêtise et qu'il avait peur d'être grondé, il allait la chercher et la serrait fort dans ses petites mains. Il savait qu'elle allait le protéger. Son pouvoir magique ne s'était jamais démenti... à ses yeux d'enfant. Mais il faut surtout dire que c'était un gentil garçon !

Quand il entra au lycée, puis, par la suite, à l'université, elle le suivit dans son cartable ou dans sa poche lors des examens. Et comme il était studieux, il réussissait ses études brillamment. Cependant il continuait à être superstitieux et à lui attribuer une part de cette réussite.

Sans raison, parfois, se sentant d'humeur chagrine, il sortait le petit animal de sa cachette et le contemplait. Dans les moirures sombres de la pierre, lui apparaissaient le chatoiement de lointains continents. Il y devinait les temples d'Angkor et du Mexique, les luxuriances des régions tropicales, la densité des forêts septentrionales, les eaux tumultueuses des grands fleuves, l'immensité des steppes...

Puis le jour où il obtint son diplôme de fin d'études, ses parents lui offrirent le grand voyage dont il avait toujours rêvé.

Il prépara son sac à dos : quelques vêtements, une brosse à dent et un rasoir, de bonnes chaussures et des sandales, des lunettes de soleil, une casquette et un maillot de bain, un guide et une gourde, son passeport et sa photocopie, un gros livre, une lampe de poche, sa montre, une pochette pour cacher l'argent sous le tee-shirt, un K-way, un téléphone, son chargeur et le chargeur du chargeur, « tu m'appelleras tous les jours ! » et surtout, surtout dans une petite poche secrète au fond de son sac-cabine la petite figurine en obsidienne noire.

Brigitte L.

Elena va partir

Elena va partir, elle le sent, elle ne sait pas exactement quand, mais comme la sève monte dans les plantes au printemps c'est pour bientôt, c'est vital pour elle.

Une envie de paysage de campagne, de petits chemins à travers champs, ou ombragés dans les bois, ses yeux veulent voir, ses narines ressentir les fleurs des champs, l'humidité du matin, ses oreilles entendre le chant des oiseaux.

Un élan la pousse, rien ne l'intéresse vraiment dans cette actualité politico-médiatique, tout lui paraît superficiel, il est grand temps de retrouver l'essence des choses, le sens de la vie.

Un besoin de sentir ses jambes fourbues après la marche tout le jour durant, avec ce sentiment d'épuisement et de béatitude à la fois.

Ses pieds fourmillent de mille sensations : chaud, froid, et le bonheur le soir de se déchausser après une bonne douche pour rendre à ses orteils une liberté bienfaitrice.

Pourquoi s'encombrer d'un tas de choses, le minimum de vêtements, un carnet, 1 ou 2 crèmes réparatrices, le tour est joué, Elena veut se libérer.

Les rencontres faites de hasard et d'heureuses nécessités, les discussions informelles autour d'une grande tablée le soir au gîte, elle veut les revivre.

Ne devoir rien à personne, n'écouter que soi, suivre ses propres convictions, choisir le long chemin plein de charme mais aussi de dénivelés ou prendre le raccourci qui nous mettra rapidement sur le gîte de la prochaine étape.

S'étonner de retrouver une vitalité chaque jour plus intense comme ragaillardie par l'effort, le vent, la liberté, le pas affermi de jour en jour.

Croiser un renard, apercevoir une biche en plein élan, un lapin qui détale, des papillons qui annoncent la chaleur, des petits escargots collés au pic en bois de la clôture des prés, un âne amical qui s'avance vers elle ou des moutons curieux qui accourent en troupeau : tous ses amis les bêtes elle veut les retrouver, les voir en vrai et plus dans des documentaires sur Arte.

Sentir l'eau fraîche sur son visage, boire à la fontaine, croquer dans un abricot bien mûr, manger sa tomate sur le bord du chemin, Elena en salive.

Retrouver les sensations de l'enfance, la liberté, le jour sans fin, les découvertes dans le jardin, s'émerveiller de tout et de rien, oui elle veut revivre sa tendre jeunesse.

C'est décidé son sac est quasi prêt, Elena part demain.

Bénédicte F.

De l’origine du voyage

Il s’appelait Jacques et c’était son parrain. Elle aimait à l’entendre parler, ses récits éveillaient en elle une réelle curiosité, d’autant plus exacerbée qu’elle le voyait peu. Il habitait de l’autre côté des Pyrénées et venait rarement la voir : les voyages étaient chers à cette époque-là. Elle attendait sa visite, souvent à l’approche de Noël : il arrivait avec un petit paquet de friandises et toujours quelque chose à raconter. Si elle n’avait pas trop compris son penchant prononcé pour les écrits de Kafka, auteur qu’elle n’avait pas encore étudié, elle se délectait quand il parlait de son saint patron. Jacques lui racontait celui qui était l’emblème de son pays, l’Espagne. Il évoquait les légendes qui couraient autour de son nom, les victoires réelles ou supposées qu’on lui attribuait. Ce Jacques-là la faisait rêver et longtemps elle eut en tête ce personnage à ses yeux si sympathique et bienveillant.

Puis la vie la saisit, et advint un moment où elle avait cessé d’y penser. Jusqu’à ce que, à l’orée de la cinquantaine, devant trouver un motif acceptable pour justifier sa demande de congé sabbatique auprès de son employeur réticent, elle déclara « je veux aller à Saint-Jacques de Compostelle ». Subitement la figure de son parrain Jacques, depuis longtemps disparu, s’était imposée dans sa tête.

Peu de jours après, sac au dos et bâton à la main, elle se mit en marche !

Marilou

La sortie de Capucine

Ce matin, c’est l’heure de sortie de Capucine, elle a son attestation dérogatoire datée et signée dans la poche, elle part. Pourquoi part-elle ? Elle part, c’est tout, disons pour bouger, pour respirer pour se dégourdir les jambes en cette période d’enferment urbain. Et rien de tel qu’emprunter la rue du Mont-Cenis, près de chez elle, la rue la plus haute de Paris.

Elle lit un panneau : « rue Saint-Denis », c’était donc une route de pèlerinage. Alors, les sens de Capucine se mettent en éveil : elle aussi est partie, a marché sur le Chemin d’Assise, est justement montée au Col du Mont-Cenis, fin mai 2019, elle se souvient de la neige dans laquelle elle s’enfonçait, de Guislain et Patrick qui sont venus à son secours, du froid, du poids du sac, de l’Abbaye de Novalesa glacée qui l’attendait.

Reprenons notre souffle, se dit-elle : d'abord, deux fois vingt-cinq marches, puis, jusqu'à l'arrivée en haut de la Butte de Montmartre, quatre fois vingt marches et, malgré le chant des oiseaux et la vue des herbes folles sur les pavés, elle fatigue, Capucine, elle halète, elle sent ses jambes tendues, crispées de douleur. Alors, rester à la maison ne serait-il pas mieux ? Quand elle était jeune, elle partait en vacances avec ses parents, toujours en montagne, et il fallait marcher. Elle se souvient qu'à huit ans, elle courait, voulant toujours être la première. Ce serait donc seulement un défi physique, la marche, un challenge ?

Encore une montée et la voilà devant le cabaret de Patachou, là où ont chanté Jacques Brel, Léo Ferré, Brassens, et elle se met à fredonner « Elle est à toi cette chanson », et lui vint spontanément le chant suivant : celui des pèlerins de Compostelle qu'elle a chanté si souvent « Tous les matins, nous prenons le chemin ».

Capucine laisse à sa gauche le château d'eau de Montmartre, hésite entre la rue Cortot, là où a habité Eric Satie, la place du Tertre vide de ses peintres en ce jour, ou bien la rue Saint-Eleuthère ? Tiens, des hésitations, elle en a toujours lors de ses randonnées : prendre à droite, à gauche, bien lire le topo, regarder les flèches, sa boussole, comme sur l'Alta Via où elle s'est perdue, sortir le GPS iPhiGéNie. Ainsi, elle a appris à se perdre, à accepter de faire demi-tour, mais aujourd'hui, elle continue tout droit.

Elle passe devant le restaurant café *Le Tartempion*, jette un coup d'œil sur la carte, elle prendrait bien un *capuccino*, un *bocadillo* au jambon, elle poursuit sa route, tout est fermé et elle reste « centrée » sur son itinéraire.

Elle entend les cloches de dix heures de Saint-Pierre de Montmartre, et combien de fois n'a-t-elle pas entendu, quand elle marchait en France ou en Italie, les cloches des villages qui se répondaient entre elles, dans la plaine du Pô par exemple, et les cloches de Santiago ou de Vézelay ?

Sur sa gauche, elle aperçoit la statue du Chevalier de la Barre, maudit jeune homme qui n'a pas salué au passage du Roi, il était donc opposé aux idées reçues, c'est peut-être cela aussi, partir, prendre des chemins différents, à soi, des chemins de traverse, des chemins noirs.

Plus loin, Capucine voit la jolie fontaine Wallace, pas d'eau en ce moment, et pourtant, elle a soif : un jour, sur le chemin portugais, elle a même frappé à une porte pour demander de l'eau, sa gourde vide.

Ensuite, c'est la vue prodigieuse sur la Tour Eiffel, le ciel est dégagé comme jamais elle ne l'a vu, elle grimpe sur les grilles, elle sort son téléphone, elle prend une

photo, elle en a tellement pris sur les Chemins. Et se plaçant en dessous de la Basilique, juste au milieu, elle voit, non elle regarde Paris, elle distingue Notre-Dame, Beaubourg, les Invalides : à cet instant, elle réalise qu'elle aime partir pour découvrir, pour voir ailleurs, plus loin. Et chose curieuse, elle entend le silence, voilà ce qui la fait marcher, le besoin de calme, elle découvre cela, elle entend les oiseaux, comme à son arrivée à Assise, en Ombrie.

Elle contourne Montmartre, descend par la rue Utrillo, voit des roses à travers les grilles, les respire, et la nature la ramène aux paysages de campagne comme du côté de Tours ou à l'Alhambra de Grenade en Espagne. Tout lui revient, les oliviers, les vignobles de Toscane, les champs du Gers.

Ensuite, elle descend des marches et des marches, passe devant le Marché Saint-Pierre, remonte par la rue Foyatier, la plus pentue de Paris, le long du Funiculaire. Encore vingt-cinq marches fois six fois, et vingt-deux, et vingt. Elle traverse la rue Gabrielle : là, elle rêve d'aller au restaurant *l'Artiste*, le menu propose des lasagnes à la Bolognaise ou des pâtes du moment aux Saint-Jacques.

Ce serait le lieu pour rêver à d'autres projets de départ, partir pour aller voir ailleurs, pour explorer la marche, pour vivre une expérience de liberté, pour apprendre la lenteur, le dénuement : ces idées germent dans la tête de Capucine, au fur et à mesure de ses pas, un à un.

Elle regarde sa montre, il est temps de rentrer à la maison. Elle s'arrête Place Marcel Aymé, devant le Passe-muraille, cette sculpture de Jean Marais datant de 1989. Elle y voit main et jambe droite tendues en avant, sans effort, un sourire sur le visage, de l'élégance et de la danse dans l'allure générale, de la sérénité ; finalement, se dit Capucine, l'idée de partir me vient de là, l'envie de traverser les murs.

Chantal C.

The best time of the day

Cette proposition est inspirée de l'inventoire d'Aleph que vous pouvez retrouver sur internet. Je vous propose d'écrire un poème (ou un texte en prose), comme Raymond Carver, en français ou en anglais.

« Le meilleur moment de la journée »
(The Best Time Of The Day)

Bon, d'accord, il y a les apéros Skype, la rencontre avec soi-même et l'Opéra en accès libre, mais soyons clair : ce confinement est long et pénible. Pourtant, chaque jour, il y a peut-être ce moment où ça bascule : une chanson quand on ouvre la fenêtre, les nouvelles d'un voisin à travers la cour, un regard au-dessus du masque, une scène cocasse au supermarché, un ciel de nuit parfait. Un moment rare, fugace, un sentiment de plénitude, d'intimité ou de travail bien fait.

Danièle Tournié, le 5 mai 2020

Raymond Carver / Le meilleur moment de la journée (The Best Time Of The Day, 1986)

Fraîches nuits d'été.
Fenêtres ouvertes.
Lampes allumées.
Des fruits dans le bol.
Et ta tête sur mon épaule.
Ce sont les moments les plus heureux de la journée.

Avec les premières heures du matin,
bien sûr. Et juste
avant le déjeuner.
Et l'après-midi, et
les premières heures du soir.
Mais j'aime vraiment

les nuits d'été.
Davantage, je crois,
que tous ces autres moments.
Les tâches du jour accomplies.
Quand personne ne peut plus nous joindre alors.
Ni jamais.
*

Cool summer nights.
Windows open.
Lamps burning.
Fruit in the bowl.
And your head on my shoulder.
These the happiest moments in the day.

Next to the early morning hours,
of course. And the time
just before lunch.
And the afternoon, and
early evening hours.
But I do love

these summer nights.
Even more, I think,
than those other times.
The work finished for the day.
And no one who can reach us now.
Or ever.

**

BEST TIME OF THE DAY

Scénario à revoir

Suis du genre contrario mon cher Raymond. Pas par principe, pas pour faire autrement, non. Mais tes bonheurs romantiques, tes bonheurs bien élevés, tes ciels sans nuage, tes aurores délicieuses sans sel, sans épices sont fadasses. Ta félicité de bisounours est assez chiante.

Je la vois ta chambre avec ses fenêtres ouvertes sur la belle campagne. Je les vois tes lampes allumées qui diffusent des halos mordorés pour ne pas gâter le teint des visages énamourés. Je les vois tes fruits délicatement en équilibre dans un bol en porcelaine bleu avec sa grappe de raisins noirs et ses fruits rouges. Je la sens cette tête sur tes épaules.

Elle n'a pas de mèches de cheveux raidis par la laque, pas de double menton, pas de gros nez, elle a un sourire aux dents blanchies de la femme comblée, n'est-ce pas ?

Puis je vous vois chacun vaquant à vos occupations en chantonnant, comptant les heures qui vous séparent. C'est beau. Et quand le soir arrive, ivresse des retrouvailles, yeux dans les yeux, main dans la main, vous retournez dans la chambre, vous laissez une fenêtre ouverte et vous débranchez le téléphone. Faut bien dormir un peu, non ?

Véroniq C.

Un doux moment

Le meilleur moment de la journée, quel est-il ?
Difficile à dire.
Cela dépend du lieu, du jour, de la saison.

Pour ma part je préfère le soir.

La fin du printemps est proche. Le soleil vient de se coucher réveillant dans les campagnes les grillons et les rainettes. Leurs chants donnent un air de fête sous le ciel étoilé. Les foins coupés, la terre chaude exhale une odeur de bonheur. Il fait

doux. Personne n'a envie de dormir. La fatigue du jour disparaît. Une balade s'impose.
Marcher, s'arrêter, écouter la nuit, un vrai régal.

Maguy L-T.

Le meilleur moment de la journée

Le soir au coucher,
Je pense au meilleur moment de la journée,
Se lever le matin,
Respirer l'odeur des sapins.

Le meilleur moment de la journée,
Prendre son petit déjeuner,
Prendre le temps de vivre,
En lisant un bon livre.

Le meilleur moment de la journée,
Écouter les enfants à la récré,
Prendre le temps de cuisiner,
Pour finir la matinée.

Le meilleur moment de la journée,
Aller se promener,
Regarder le monde évoluer,
Les oiseaux chanter,
Les fleurs pousser
Et enfin s'en retourner.

Le meilleur moment de la journée,
C'est de méditer avant d'aller se coucher.
Aller se coucher, en respectant sa journée
En se disant : quels bons moments dans ma journée !!

Patricia B.

Mon jardin

Le meilleur moment de la journée en cette période de confinement sera certainement celui où je pourrai sortir m'occuper de mon jardin. Jusqu'à cet enfermement imposé, je n'étais pas souvent à la maison, ce qui était d'ailleurs source de railleries venues de mes proches « si la maison te tombe sur la tête … ». Ceci pour dire que je prêtais peu de temps à ce jardin où le chiendent, l'oxalis et le plantain avaient définitivement fait son sort à la pelouse.

« Rien ne sera comme avant » prédisent ceux qui n'ont pas grand-chose à dire et qui le disent quand même. Il en sera de même pour mon jardin à qui je dois maintenant de rester en forme, malgré quelques courbatures. Je lui dois surtout ce plaisir de voir pousser ce que j'ai semé : ces haricots qui pointent leur nez et qui me donneront, à coup sûr, quelques bons plats cet été, je les vois grandir au soleil de mai… Émerveillement d'enfant me direz-vous ? Tenez, cela me rappelle l'école primaire quand l'institutrice (on ne disait pas professeur des écoles alors !) nous demandait de mettre une graine de haricot blanc dans du coton humide. Nous l'observions au fil des jours, d'abord sortir une frêle tige puis rapidement mettre des feuilles : c'étaient les cours de sciences naturelles en application.

Voyez-vous, mon jardin me fait faire des bonds arrière dans le passé, et c'est bon ! Que dire aussi du parfum de ces chèvrefeuilles que j'ai plantés l'an passé ? Ils embaument mon allée et se parent de douces couleurs mêlées. Mon odorat est intact, ouf, je ne suis pas encore atteinte par le virus !

Promis juré, mon beau jardin, je ne te négligerai plus. Je me lèverai tôt le matin pour traquer quelques mauvaises herbes qui auraient la prétention d'envahir mes plantations. Je veillerai à bien tuteurer les plants de légumes pour avoir cet été une belle récolte préservée des tempêtes venteuses nombreuses par ici.

Le meilleur moment de la journée n'est-il pas celui qui nous donne le plus de plaisir avec le sentiment du travail bien fait ?

Marilou

Mon livre de chevet

M'allonger avec toi
A mes côtés
Te regarder

Te découvrir à nouveau
Te prendre entre mes mains

Relever ta couverture
Passer l'index sur mes lèvres
L'humecter
Timidement t'effleurer
Comme pour une caresse

Mes yeux impatients
Surfent sur tes caractères
Qui se dessinent lentement
Te relire est un délire
Murmurer tes premiers mots

Les assembler
Les fantasmer
Suivre le flot des pensées
De tes interlignes les plus intimes
Plonger dans ton univers

Se griser des images
Qui s'en échappent
Les capturer pour les retenir
Les laisser se dérouler
Sous mes paupières closes

Laisser s'évaporer les rêves
Puis reprendre ta lecture
Se laisser entraîner dans le courant
De tes pages qui défilent
Avec soudain la crainte

Du mot
FIN

Michel C.

Ma page blanche

Toi ma page blanche
Mon fidèle rendez-vous
Muette suppliante
Je sais que tu m'attends
Je tremble du désir
De caresser une fois encore
La surface que tu me tends

Vais-je oser t'affronter
Une fois encore
Te couvrir sans retenue
De mes pensées
Les plus intimes
Les plus secrètes
Les plus osées

Hier tu étais comme une amie
Tu crissais sous ma plume agressive
Patiente et affectueuse
Tu supportais mes crises adolescentes
Parfois, pour apaiser mes colères
Je te biffais rageusement
Allant même jusqu'à te déchirer

Aujourd'hui tu m'apparais différente
Trop souvent indifférente
Je me sens toujours aussi intimidé
Gauche devant ta pâle froideur
Comme devant une femme
Désirée depuis si longtemps
Alors me viennent de noirs desseins

Michel C.

Goûter les gouttes

Les gouttes sont lourdes
Claquent le fer, écrasent les feuilles
La chaise est vide, il faut attendre.
Petit matin volage
Mon souffle est chaud et mon nez froid
Petit jardin sauvage
Suis-je embué de nuit ?
Mes doigts sont gourds et je goûte
Aux secondes éternelles.
Dix gouttes maladroites ricochent
Sur l'orange du carré,
Mon visage dérouillé,
Et m'invitent à refermer les yeux.
Un frisson, sensation immortelle,
Décharge de vie,
Libre cours, libre champs
Il est temps de s'escamper.

Jean-Luc T.

Lenteur du matin

En ces temps de confinement où tout semble morose, aller au rythme de la lenteur, il m'est difficile de dire quel est le meilleur moment de la journée ! Les jours passent, se ressemblent. J'ai l'impression que le temps file, s'effiloche sur un son terne, sans une note plus haute, plus joyeuse que l'autre ; et que toutes les séquences d'une journée sont les mêmes que celles de la veille, sans plus de saveur….

Il est peut-être un moment du jour où je savoure un peu plus le temps qui passe car je prends mon temps justement : le temps du réveil, du lever et du petit déjeuner. Etre réveillée par le jour qui se lève, écouter les bruits feutrés de la rue, les oiseaux qui chantent. S'étirer longuement de tous ses membres, dans le lit, en pensant aux étirements du chat, se rappeler tous les côtés loufoques de son dernier

rêve, en sourire en se demandant où l'inconscient va chercher tout cela, rêvasser en inventant une suite possible à ce rêve, c'est partir dans un autre monde !

Puis se lever, doucement, en s'étirant encore, ouvrir les volets, regarder la rue. Il y a déjà plusieurs riverains, masqués pour la plupart, tenant les distances obligatoires, qui font la queue pour rentrer à la Poste, les uns plongés dans leur portable pour passer le temps, les autres regardant à droite à gauche, et puis aussi ceux qui regardent leur montre, qui pensent que cela ne va pas assez vite alors que la vie, actuellement, marche au ralentit !

Puis aller à la cuisine, fredonner en préparant le thé, le café, la salade de fruits du matin. Se mettre un peu de musique avant de s'installer avec mon cher et tendre pour prendre ce petit déjeuner. Penser et parler de ses envies d'activités du jour, de ce qu'on ferait si on n'était pas confinés, de nos projets de déménagement. Déguster ce bon thé vert, acheté dans la Drôme sur le marché : ce bon thé qui me porte à la rêverie loin d'ici, de ce confinement, qui m'emmène vers la nature, la montagne, les oliviers, les abricotiers, les arbres de Judée que je sais en fleurs en ce moment, vers cet accent chantant de la Provence, vers les orchidées sauvages de la montagne de Pall….

Bref, chaque matin, je m'évade ainsi… Et c'est un bon moment où je suis dans ces petites choses de la vie, simples, mais qui me ressourcent et m'aident à supporter ce confinement.

Jacqueline G-B.

Balades printanières

Attestation de déplacement en poche
Qui dit que le Nord est moche ?

Le soleil nous inonde depuis des semaines,
Dans la nature avec une amie il m'emmène.
Nous traversons le pâté de maisons
Et voilà que nous changeons d'horizon.

Ici pas de portes cochères aux bougainvillées
Mais des façades de briques, couvertes de rosiers.

Des grilles de jardin surmontées de glycines
Dont l'odeur chatouille discrètement nos narines.
Des pans de murs entiers cachés sous des clématites,
Devant tant de splendeur, on se sent toute petites.

Ici pas de fontaine au milieu d'une place
Mais un petit lac, de notre balade, est la préface.
Chaque jour, nous en faisons le tour.
Nous observons Maman cygne qui dans quelques jours,
A sept petits cygneaux donnera le jour,
A qui nous avons hâte de pouvoir dire bonjour.
Notre promenade se poursuit vers les tours du château,
Dont les caves abritent une exposition, nous dit l'écriteau.
Il est protégé par le célèbre Chat-Botté
Qui, derrière les arbres, nous dévoile sa beauté.
Vers sa magnifique galerie à arcades
Nous trouvons chaque jour le but de notre balade.

Nos pas nous mènent alors vers le cœur du village,
Où près de l'église, s'achève, notre court vagabondage.

Jacqueline M.

Rituel

Tu te laves les mains, juste trente secondes
Souvent, souvent, on te
L'a dit, c'est à cause de lui, le virus
Et ce matin du 5 mai,
tu verses le savon pur végétal liquide dans ta main gauche,
tu entends l'eau couler comme un léger ruisseau dans les sous-bois,
tu frottes la paume de tes deux mains, d'avant en arrière, un vrai ballet,
tu entrelaces les doigts, les frictionnes
O surprise, des milliers de
Petites bulles scintillantes te sourient,
Une énorme bulle bleutée s'envole
Elle volète au-dessus de ta glace
Et s'écrase sur le lavabo,
Tu continues à tourner les doigts
Sous l'eau
Qui s'écoule lentement,
Dans l'odeur de l'eucalyptus
Et tu caresses tes espaces interdigitaux,
Tu ressens des chatouilles,
Un bonheur de ce jour,
tu fermes les yeux et le robinet.

Chantal C.

Matin égoïste

Roucoulement des pigeons sur le toit
je me lève à pas feutrés,
surtout ne pas réveiller
Être seule dans le silence des endormis
Observer l'évaporation de la brume
surprendre les pies en habit noctambule
le ballet des passereaux dans les buissons

Chut ! Moins fort tout ce ramage !
Laissez-moi méditer ces heures d'aurore égoïste
Dormez, dormez encore !
Que ma pensée se fonde aux ciels en mouvance
et se berce aux instants délicieux d'inaction
dans l'éphémère moment de pure solitude
avant que la journée ne m'assaille

Prolonger les petits matins encore sombres
dans des impressions de rêves sous la lampe
avant le surgissement d'un soleil vif ou pâle
en tournant d'une main machinale
les pages d'un livre à peine parcouru
avant que les voix ne fusent :
Bonjour ! As-tu bien dormi ?

B. Lion

Le soleil n’est pas encore couché

C’est la dernière illumination de la journée
Les façades des immeubles prennent une lumière dorée
Au loin les bâtiments et les toits sont décalés
Sur la façade un incendie de couleurs mordorées
Les oiseaux en bande surfent aveuglés
Les enfants sont rentrés, les sportifs aux agrès
Un chat solitaire fait le gué
Le chien fait de son maître son complice contre son gré
Une vieille dame s’apprête à vivre rideaux tirés
Les fleurs distillent leur dernier arôme parfumé
Je découvre au loin un visage étonné
C’est le soir mais le soleil n’est pas encore couché
Le temps est suspendu j’en suis émerveillé

Bénédicte F.

Un goût de lassitude

« Le mur à l'Est est mitoyen avec la cour de l'école primaire » avait précisé l'agent immobilier lors de la visite. Cela lui avait plu. C'était joyeux « il est passé par ici… 1,2,3 soleil… ». Puis au fil des heures, des jours, des semaines, des mois les sonneries avaient rythmé le quotidien.

A 8 heures café puis ménage

A 10h pause rêverie puis préparation du repas

A 12h15 déjeuner

A 13h30 lecture

A 15h00 pause rêverie

A 16h30 l'école est finie pour aujourd'hui.

Et ainsi de suite…

Le temps s'est écoulé, lentement, tendrement jusqu'à ce jour de la rentrée ou nous devions fêter mon anniversaire. Comme d'habitude la cloche a sonné. Le fraisier allait être livré lorsque j'ai regardé le mur, de l'autre côté du jardin ? « Le mur à l'Ouest est mitoyen avec le cimetière » avait précisé l'agent immobilier. C'était silencieux et je décidais… le sempiternel fraisier n'aurait pas cette année le goût de la lassitude.

Brigitte A.

Phosphorescence

Toujours au zénith, enfin supportable.
Le ciel azur s'offre rose-orangé.
La tisane infuse.
Paupières closes...
Les sons s'éloignent,
Les derniers pépiements s'évaporent.
La terre m'enivre de sa douce chaleur,
Les pétales s'endorment.
C'est le moment où il fait un peu frisquet…
Enfiler le petit gilet,
Pour petit à petit s'évader dans le monde de la nuit.
Phosphorescence.

Brigitte A.

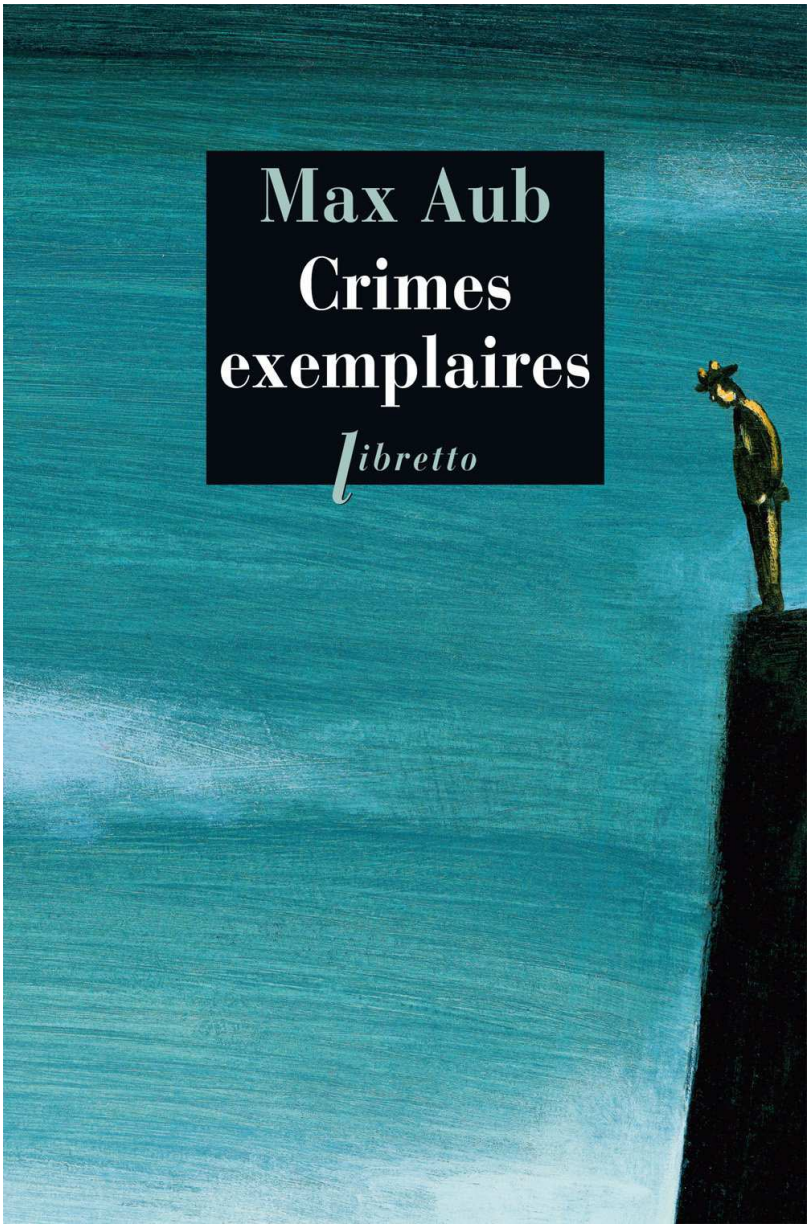
Incipit

"Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran."

In Crimes exemplaires de Max AUB

Allez-y pour de la fiction !

Danièle Tournié, le 6 mai 2020



IL FAISAIT UN FROID DE TOUS LES DIABLES

Tel un flamand rose

Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran. Confiant, sans demander aucune explication, je lui avais répondu, droit dans mes bottes : « d'accord ». Mais là, tout à coup, dans la noirceur du petit matin, j'étais pris d'un doute et en même temps, je n'allais pas me défiler. C'est cela un ami non ? Quelqu'un sur qui l'on peut compter sans donner d'explication et qui est présent, quoi qu'il en soit, quoi qu'il arrive.

7h. Arrivé un peu à l'avance, scrutant le moindre pas, le moindre bruit… Mais seul un silence m'accompagne. L'unique bistrot qui aurait pu apporter un semblant de vie était encore fermé. Trop tôt à cette saison pour ouvrir avant neuf heures. Bonjour l'ambiance ! Comment braver ce froid piquant ? D'une jambe sur l'autre, tel un flamant rose emmitouflé dans une doudoune, je me réchauffe en sautillant… dégainer les gestes de survie… souffler sur mes doigts que rien ne réchauffe… remonter la capuche, serrer mon écharpe… ce froid glacial me pénètre…. Rien ne semble lui résister.

7h05. L'angoisse monte, surgissent alors toutes les questions bêtes et de bon sens… Pourquoi ici ? Si tôt ? Pourquoi faire ? Pour aller où ? Combien de temps ? Nous deux ou avec d'autres ? L'esprit s'emballe.

7h10 Va-t-il venir ? Nous ne nous sommes pas parlé hier pour confirmer. Surveiller l'écran du téléphone, on ne sait jamais, s'il appelait ? Et ce froid, toujours plus glacial maintenant que je suis immobile. Mon Dieu, mais qu'est-ce que je fais là ?

7h15 Rien n'a bougé. Seuls émergent quelques passagers, cela ne me rassure pas pour autant. Le temps semble interminable. L'angoisse monte d'un cran. J'ai peur, oui j'ai peur.

7h20 Aucune âme qui vive via mes textos. De bêtes doutes s'emparent de moi : suis-je bien au bon endroit ? Vérifier le lieu, l'heure du rendez-vous et le jour…

Merde, je me suis trompé, c'est demain !

Brigitte A.

Avec le diable pour témoin

Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran. Cette expression que le commun des mortels emploie en ces circonstances de froid intense, me fait sourire. Il pouvait geler à pierre fendre, mon corps, lui, bouillait de rencontrer une fois encore mon maître maléfique qui m'attendait devant la basilique. Depuis deux ans déjà, j'étais devenue sa fidèle la plus dévouée.

J'étais arrivée à Rome depuis une quinzaine de jours. Ma dernière action à Mexico s'était déroulée si rapidement que j'avais pu y rester quelques jours de plus que prévu pour profiter de la douceur du climat mais aussi de la vigueur de quelques amants. L'heure fixée, un quart d'heure après l'ouverture de l'édifice, était le moment idéal pour entrer discrètement et accomplir mon œuvre. Je pénétrai seule dans la nef, mon maître comme toujours restait à l'extérieur, gardien de ma tranquillité. J'avais repéré la veille la statue de saint Thomas au pied de laquelle je devais attendre le dénommé Luis. Cette fois encore, ce fut très facile d'attirer un homme en recherche de rencontres féminines. Mon premier contact avec lui sur le site de rencontres datait de dix jours seulement. Le diable en personne me soufflait à l'oreille les dialogues accrocheurs qui touchaient en plein cœur ma cible. Grâce à son aide, c'était d'une facilité déconcertante. Je lisais dans l'âme noire de tous ces hommes comme dans une eau la plus limpide. Impossible pour eux de résister à la tentation de goûter aux plaisirs évoqués par mon effeuillage érotique. Facile d'avoir le diable au corps quand c'est lui qui par webcam interposée devient metteur en scène.

J'avais fixé rendez-vous à ce Luis à 7h30 devant le saint. D'abord étonné par ce lieu insolite comme rendez-vous, cela l'excita encore plus quand je lui fis part de mon intention de prier avant de sombrer dans la luxure. J'étais agenouillée au sol, laissant échapper de mes lèvres l'air en sourdine de l'Ave Maria de Schubert. J'entendis des pas s'approcher lentement, le bruit cessa quelques instants. Sans doute venait-il d'entendre l'air que je marmonnais. Ça ne pouvait être que lui, je l'entendis reprendre sa progression. Il s'arrêta juste derrière moi, je sentis sa main se poser sur mon épaule droite. J'arrêtai alors de fredonner, me retournai, c'était bien lui, il me sourit béatement. De ma main droite, je me saisis du poignard dissimulé dans ma manche gauche et lui plongeai la lame en plein cœur. Son sourire s'estompa lentement comme dans une scène projetée au ralenti puis ses yeux s'emplirent d'effroi quand je retirai brutalement la lame. Il s'écroula sans un bruit.

J’accompagnai sa chute en maintenant son corps pour qu’il puisse prendre la pause d’un pèlerin en prière expiatoire. J’essuyai la lame ensanglantée sur sa veste, remis l’arme dans ma manche, réajustai mon foulard pour masquer le haut de mon visage et sortis calmement de la basilique. A l’extérieur, le soleil timide se pointait à l’horizon. Sans le voir, je sentais à mes côtés la chaleur diffuse de mon protecteur. Je me dirigeais d’un pas léger dans la direction de mon hôtel où j’allais rester jusqu’au lendemain.

Mon avion pour Paris venait de décoller depuis quelques minutes quand l’hôtesse me proposa le journal, le Corriere Della Sera. En première page s’étalait en gros titre « NOUVEAU MEURTRE DANS UNE BASILIQUE ». Sous la photo de la statue de saint Thomas, je parcourus le début de l’article. « La police a la certitude que nous avons à faire à un serial killer qui s’en prend aux catholiques. Après les meurtres dans la basilique Notre-Dame-de-Guadalupe à Mexico, du Sacré-Cœur de Bruxelles, de la Macarena à Séville, de Notre-Dame du Rosaire à Fatima, hier ce fut dans celle de San Juan de Letran à Rome. Ces crimes odieux sont perpétrés devant la statue d’un saint à chaque fois différent, cette fois devant celle de saint Thomas.

Je repliai le journal, le posai sur la tablette devant moi. Je fermai les yeux et souris en pensant qu’il me faudrait encore visiter sept autres basiliques avant de profiter de la retraite dorée promise par mon maître.

Michel C.

Romanzo

Ils étaient arrivés la veille par le dernier bus en provenance de Querétaro et avaient trouvé un petit hôtel dans le vieux quartier près du Zocalo.

Leur copain Antonio leur avait donné rendez-vous à 7 heures 15 à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran. Il faisait exceptionnellement froid ce soir-là malgré la chaleur de l'après-midi, mais Louise avait l'habitude de ce drôle de climat de Mexico. Ses cousines mexicaines partaient en cours emmitouflées et au fur et à mesure de la journée, enlevaient des couches de vêtements comme des pelures d'oignons successives.

Antonio ne venait pas et cela faisait un bon moment qu'ils l'attendaient.

« Tant pis, dit-elle à Daniel, allons manger des tacos aux Panchos et après on verra bien ! » Elle venait de terminer sa phrase quand elle se figea sur place.

- Que se passe-t-il ?

Bouche bée, elle ne répondait pas.

- Mais quoi, réponds ! s'impatienta Daniel.
- C'est Gio !
- Quel Gio ?
- MON Gio !
- Ah, parce que tu as un ami qui s'appelle Gio maintenant ! Première nouvelle ! Connais pas !
- Mais oui, mon Gio, LE Gio de mon Romanzo !
- Alors là, tu te fous de moi ! Ou alors tu as la berlue ! Allez, viens, allons manger !
- Mais je t'assure ! Regarde !

Gauche, ébouriffé, l'air effaré. Daniel se retourna et observa un grand garçon dégingandé qui avait l'air perdu.

- Viens, dit Louise, nous allons lui parler.
- Bonjour Gio, tu attends quelqu'un ?

Gio se retourna et son regard s'éclaira.

- Oh ! Bonjour Louise ! Eh bien, j'attends Ada, elle m'a donné rendez-vous sur le parvis du Duomo.

– Mais enfin, Gio, tu n'es pas à Milan, tu es à Mexico !

– Et toi, Louise, que fais-tu là ? La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était dans ta chambre d'hôtel viale Leonardo et dans ton carnet tu m'avais arrangé une rencontre avec Ada!

Louise suffoquée et incrédule n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles, son personnage avait pris vie ! Daniel éberlué se disait : « Nous sommes devenus fous ! Ça doit être l'altitude et l'air pollué de Mexico ! »

Brigitte L.

Ubiquité

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé n'est pas fortuite.

C'était une journée radieuse, douce et ensoleillée, idéale pour se prélasser sous les grands acacias. Leur abondante floraison parfumait l'air et leurs pétales voletaient au vent et faisaient un tapis blanc sur l'herbe.

Il s'installa sous l'ombre des arbres. Les parfums à l'entour l'enivraient, les petites taches de soleil à travers les feuilles lui faisaient une chaude caresse, mille pensées bousculaient son esprit somnolent.

Il se mit à rêver à d'autres villes, à d'autres contrées. Tout un univers envahit sa tête engourdie et il vit défiler la pyramide d'Uxmal, les rives de l'Uéle, les plaines de l'Ukraine, les plages uruguayennes, la cathédrale d'Uppsala. Il lui semblait que leurs climats venaient tour à tour effleurer son bras nu.

La fraîcheur du soir commença à tomber et le premier ululement d'une chouette l'enleva à sa rêverie. Mais en cet instant où l'on n'est pas tout à fait revenu à la réalité, des idées farfelues perduraient en lui.

« Et si par une formule magique, je me retrouvais avec le don d'ubiquité, se dit-il songeur. Combien de choses pourrais-je faire ! Je serais ici et ailleurs ! Quelle merveilleuse utopie ! Je voyagerais dans plusieurs pays en même temps et remplirais mes yeux et mes oreilles de toutes leurs cultures. Je goûterais toutes les nourritures, courrais sur tous les chemins, nagerais dans toutes les mers et quel délice de se baigner au même moment dans les mers chaudes et les océans glacés.

Je serais un journaliste très réputé puisque je pourrais témoigner d'une multitude de choses ! En tenue ultra-chic, je décrirais les usages d'une aristocratie décadente et la cupidité des nouveaux parvenus. Dans une usine, je me serais faufilé et je dirais l'usure des femmes et des hommes et leurs espoirs évanouis. Et puis, vêtu d'un uniforme, j'aurais pu observer les divagations et l'absurdité d'une armée fantoche. »

Les gouttelettes de la rosée vespérale le firent frissonner, il siffla son chien et en activant à deux mains les roues de son fauteuil roulant, il pénétra dans la maison.

Brigitte L.

Le ponton

Il faisait un froid de tous les diables. En ce 12 février 2020, Félix Chatellard m'avait donné rendez-vous à 9h45 à l'Hôtel Impérial, sur le bord du lac d'Annecy, « pour mettre cette affaire au clair », m'avait-t-il annoncé.

- Quelle affaire, lui demandai-je ?
- Ne fais pas l'innocent, la vente de la maison de Madame Latrobe.

Nous sommes tous deux agents Immobiliers et lui, que j'estime être l'escroc de l'agence « L'acquéreur » d'Annecy-le-Vieux, veut me faire croire qu'il détient le mandat de vente de cette propriétaire que je connais depuis dix ans. Or, elle a signé avec mon Agence de Thônes, « L'Embellie », j'ai l'exclusivité de la vente, j'ai estimé le bien, j'ai les garanties de la banque, l'adresse du notaire et ce magouin affirme que la vente passera par lui.

Nous prenons un café au bar de l'hôtel, puis une gnôle à la poire, deux même ; Félix m'agresse verbalement, il a calculé le montant de sa commission, fixé des dates de la vente du bien de Madame Latrobe, parle de l'agrandissement de son agence, de l'installation d'un sauna dans son chalet particulier ; je le laisse parler, il s'excite, je tente de rester placide.

Je lui propose, moi Nicolas Bataille, aimable agent Immobilier, de régler la note et d'aller faire quelques pas au bord du lac, en ce jour frais mais ensoleillé, sur le ponton flottant, mouillage des pédalos. Nous avançons rapidement, lui gesticulant des mains, moi, les bras ballants, me disant qu'il pourrait bien prendre un bouillon,

lui ce promoteur immobilier véreux, cupide, arriviste, cette histoire de sauna chez lui m'ayant également irrité. A ce moment-là, je lui montre une photo signée du contrat de Madame Latrobe sur mon portable, il regarde, et plouf, tombe dans l'eau, le ponton se termine, je le sais, ce n'est pas de ma faute, il n'a qu'à le savoir ou regarder où il met les pieds.

Et autour de notre plate-forme en bois flottent la sacoche de notre Monsieur Félix, disons « feliz », heureux agent immobilier, son téléphone portable, son grand chapeau noir à la Marc Veyrat , sa carte bleue, son mandat papier que des cygnes altiers grignotent aisément.

Tout a une fin, même le ponton.

Chantal C.

Cœur à réchauffer

Il faisait un froid de tous les diables, rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran »

Elle attendait une femme qu'elle connaissait à peine par l'intermédiaire de la mère de cette femme. Pourtant, elle connaissait ses filles, ayant passé une semaine glorieuse avec elles sur une île où la famille avait une belle maison. Il y a déjà six ans.

Il faisait un froid de canard. Peu importe. Elle l'attendait.

Pourquoi attendre ? Pour obtenir suffisamment de détails sur elle afin de lancer un improbable complot pour kidnapper la fille aînée ? Peut-être. Improbable. Absurde.

La prétention était de faire une concordance entre l'aînée des filles et la petite fille d'une amie américaine. Mais…

Se ficher du temps. La vraie raison était de trouver un moyen de faire partie de la famille de cœur comme elle l'était avec la mère.

C'était plutôt le cœur froid de la mère qu'elle attendait chauffer.

Judith J.

Quel rendez-vous !

Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran.

J'étais donc couverte de la tête aux pieds. Bonnet, écharpe, gros manteau en duvet, capuche sur la tête, des gants, des bottes. Et puis, bien sûr, le masque sur le nez. Les passants me regardaient d'un drôle d'air. Comme si j'allais faire un holdup !

La neige était tombée en abondance pendant la nuit. La chaussée était glissante. Je sortis très prudemment de la station de métro. Je regardais partout autour de moi, pas de Sergio.

Sergio est mon ami depuis bientôt trois ans maintenant. Bien sûr, il ne plaît pas à mes parents. Je les comprends car il est un peu voyou, fume du shit de temps en temps, va boire un coup avec ses copains et rentre soûl. Je peux les comprendre, nous ne sommes pas de la même génération. Oui, mais moi je l'aime, mon Sergio.

Mais que me voulait-il donc à cette heure aussi matinale ? Me demander en mariage sans doute, ça fait longtemps qu'il m'en parle.

Je pense à cette phrase entendue dans le film « Quai des brumes » : « Les grandes décisions doivent être prises devant des petits flacons ». Je sors donc mon gel hydro-alcoolique. Je retire mes gants. Si je veux le prendre dans mes bras, autant que mes mains soient propres quand il arrivera. Je frotte, je passe bien entre les doigts, frictionnant partout.

Ça y est, le voilà qui arrive. Effectivement il fait mine de m'enlacer. Je lui rappelle les règles de distanciation. « Tu vas pas me faire c… avec ça. Pas toi. Pas nous ! … T'as d'beaux yeux, tu sais ! »

Je lui réponds « embrasse-moi » !

« Ben retire ton masque ! » D'un coup sec, il me l'arrache du visage et m'embrasse fougueusement, m'empêchant de respirer. Du coup je le repousse doucement.

« Ben t'en fais une tête ! », me dit-il !

Je lui réponds en souriant : « Vaut mieux avoir cette tête-là que pas d'tête du tout ».

Driiin ! Driiin ! Driiin ! Bang, Bang, Bang ! Mais que se passe-t-il ? C'est quoi tout ce vacarme !

J'ouvre les yeux, je suis dans mon lit ! Il est 9 heures ! Mon Dieu, c'est ma copine qui tambourine à ma porte et qui vient me chercher pour notre balade du jour !

Quel mauvais rêve ! Quel cauchemar !

Jacqueline Mac.

Les yeux de Marco

Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran.

C'était un peu gros comme rendez-vous ! A 7h15 et par un froid pareil ! Il rêvait, lui, ou quoi ? Cela faisait deux jours que je ne l'avais pas vu et il me donnait rendez-vous à quelques heures de mon départ pour Paris ? Il ne savait pas encore que j'avais découvert son trafic et qu'il allait tomber entre les mains des carabinieri !

Je le connaissais alors depuis dix jours à peine. C'était le lendemain de mon arrivée à Rome. Lucie avait organisé une grande réception pour son départ de la Villa Médicis : elle avait terminé son séjour de deux ans et allait rentrer en France. Elle me l'avait présenté en disant : « je te présente Marco, il pense avoir beaucoup de talent et un avenir certain dans la sculpture, mais … il n'a pas de nid à Rome. Toi qui a toujours un bon plan sous la main, tu peux l'aider ? ». J'avais accepté. « Je loge dans un petit studio non loin de la fontaine de Trévi, nous pourrons partager si tu veux », lui avais-je proposé spontanément.

Je n'avais pas prêté attention au regard complice qu'ils avaient échangé. J'aurai dû me montrer plus réservée, mais comment résister à de tels yeux noirs ? Lucie était une amie du lycée que je ne voyais plus beaucoup il est vrai, mais elle m'avait invitée à Rome et, si j'avais été un peu surprise d'abord par cette invitation inattendue, la promotion d'un voyagiste low cost avait fait tomber mes dernières réticences.

Marco s'était montré très attentionné à mon égard, un peu trop à mon goût. « Qu'il n'aille pas s'imaginer des choses, je ne suis pas à la recherche d'une aventure romaine » avais-je pensé alors.

Très vite il m'avait demandé si je pourrai lui rendre un service : ramener à Paris un colis pour un ami qui logeait près de la porte de la Chapelle ?

- C'est quoi ce colis, avais-je demandé, subitement soupçonneuse. Ce n'est pas de la drogue au moins ? »
- Non, pas du tout, c'est une statuette que j'offre à mon ami, mais comme elle est assez lourde, je ne peux l'envoyer par la poste. En bagage accompagné en avion, cela ne doit pas poser de problème avait-il dit.

Je n'avais dit ni oui, ni non. Une intuition, de celles qui vous tracassent un moment puis s'en vont, m'avait dit de me méfier. Cependant, je n'y pensais plus lorsque j'étais allée dire au revoir à Lucie. Bavardage superficiel et perspectives

d'avenir avaient été nos propos, lorsque Lucie me posa cette étrange question : « tu prendras bien le colis de Marco, n'est-ce pas ? C'est important pour nous ».

Nous ? Qu'avait-elle à voir avec ce prétendu cadeau fait à un ami de Marco ? J'étais intriguée et distraite en marchant vers mon studio de location. Je faillis trébucher devant un marchand de journaux qui affichait les gros titres de la presse du jour : « Museo Capitolino : la statua della lupa é scomparsa »*.

Et là, j'avais tout à coup compris : Lucie et lui étaient de mèche et avaient dérobé la statue et voulaient la faire entrer en France en douce. Faisaient-ils partie d'un groupe de voleurs d'œuvres d'art ? D'un réseau international ? Ma tête bourdonnait. Que faire ? Et j'imaginais ce qui pourrait m'arriver si j'étais contrôlée avec cette statue dans mes bagages ?

Heureusement, je n'étais pas allée me geler à 7h15 à l'angle de la rue du Latran.

Le lendemain, en débarquant à Orly, j'avais lu les gros titres de la presse : « Italie, un réseau de trafic d'œuvres d'art démantelé. Une française serait impliquée. »

Ouf, je l'avais échappé belle !

**Musée du Capitole : la statue de la louve a disparu*

Marilou

Concerto pour la main gauche

Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à sept heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et san Juan de Letran, et finalement ça m'arrangeait. Si la discussion tournait mal, Manuela mon amie pianiste habitait pas loin. Je pouvais me cacher chez elle au cas où. Je bifurquerais dans la rue San Miguel, entrerais dans la banque Amerani, monterais au premier étage, passerais par la porte de service dans l'immeuble d'à côté qui donne place Bevenuto où loge Manuela.

Le commandant Aribosa avait souri en m'écoutant. « Vous vous trompez de film. Négocier avec ce genre de type n'est pas un jeu. Le brave monsieur en pardessus râpé, qui donne la main à sa petite fille, que vous voyez-là filmé à son insu l'année dernière, cache une crapule prête à menacer, à dégainer si besoin est. Il fait partie d'une bande d'escrocs internationale. Alors vous, sortie de nulle part, détective française fluette, voulant négocier pour récupérer une partition volée en France au Musée de la Musique, va falloir la jouer serrée et fiche le camp avant qu'il vous serre de trop ! Faire plier le bonhomme en lui proposant trois fois moins de fric qu'il peut en souhaiter en le vendant à un collectionneur privé, vous allez au fiasco et en plus vous risquer d'y laisser des plumes. Je mets deux gars en planque et jouez-là largo, vous n'avez pas la carrure.»

En fait de pépère tranquille en pardessus râpé, c'est un homme chic, taupé sur la tête, gants en cuir, qui s'est avancé vers moi en se présentant. « Pablo. On va prendre un café au self derrière. On se gèle ici. » Debout au comptoir en attendant nos cafés, la musique de fond, la télévision, les cliquetis de vaisselle, les conversations… Ce n'était pas l'endroit idéal pour discuter. Et puis ce regard glaçant qu'il venait de me jeter ne me mettait pas dans les meilleures conditions. Tout à coup, je ne me sentis pas de taille à engager la partie de poker menteur. Je n'aurai jamais dû me lancer dans cette histoire de rançon demandée au Musée de la Musique pour récupérer la partition originale du Concerto pour la main gauche de Maurice Ravel. J'aurais dû dire que j'avais une amie pianiste Manuela qui habitait au là-bas. Mais c'était ma première affaire internationale. Si je réussissais l'opération, j'avais tous les collectionneurs spoliés comme clients. Et mon agence depuis l'épidémie mondiale de Covid, avait bien besoin de retravailler.

Véroniq C.

Black Power

Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran. J'étais descendu à l'hôtel Camino Real immédiatement après mon arrivée à l'Aéroport International. *El portero* m'attendait entre les deux énormes piliers fuchsia. Il me conduisit à ma chambre qui donnait sur la trois- voies qui menait au centre-ville mais, pour l'heure, je ne m'en souciais guère. Il était 5 heures 20. J'avais à peu près deux heures pour me préparer. Je relus le mail d'Alejandro pour la énième fois. Que me voulait-il donc après cinq années sans nouvelle ? Et pourquoi cette ville en plein janvier ? Mexico avait beaucoup changé depuis les Jeux Olympiques de 1968 et les poings levés, gantés de noir, des deux sprinters américains Smith et Carlos. Aujourd'hui les Mexicains ne parlaient que de la construction du mur censé protéger la frontière de l'Eldorado américain de tous les *mojados*, les migrants clandestins. J'ouvris le minibar qui ne contenait que de la Corona ou de l'eau minérale Bonafont. « Du local ! » pensais-je en décapsulant la bière avec mon briquet. La nuit commençait à tomber. Le point de rendez-vous était situé à quelques pâtés de maison de là ; il me faudrait moins de dix minutes pour y arriver. Par prudence, j'avais l'intention d'être sur place un peu avant 7 heures et quart. Le téléphone sonna mais je ne décrochais pas. Ce quart d'heure m'intriguait ! Pourquoi me donner un rendez-vous à 7 heures *et quart* ? Comme pour une consultation, un horaire de train ou une séance de cinéma ! La sonnerie retentit de nouveau et me tira de mes pensées.

– ¿ Bueno ? répondis-je.

– Bonsoir, me fit une voix féminine. Monsieur Alejandro vous a envoyé une voiture… une Mastretta MXT orange !

– Encore du local ! pensais-je tout haut.

La voix de mon interlocutrice était empreinte d'une certaine déférence lorsqu'elle avait prononcé ces mots. Je sentis qu'elle avait pris la mouche.

– Veuillez m'excuser. Je n'ai vraiment pas besoin d'un véhicule, je compte…

– Très bien, me coupa-t-elle d'un ton sec. Je décommande.

Elle raccrocha brutalement.

Il était temps de me mettre en route. J'enfilai un paletot et des gants en cuir et sortis dans le couloir de l'hôtel. La moquette beige était hideuse et il flottait une odeur de cigarette électronique au café. Dans le hall, j'aperçus à la réception la *señorita* du téléphone qui m'envoya un regard lourd de sens. Les rues étaient pleines de monde malgré le froid perçant. A 7 heures pile, je me trouvais tout près du lieu indiqué dans le mail. Je décidai de m'installer sur un banc d'où je pourrais

voir le sieur Alejandro apparaître. Mais l'heure tournait et je ne voyais toujours personne. Je vis alors passer la voiture de sport orange. Elle s'immobilisa juste au coin de l'angle. Deux hommes Afro-Américains en sortirent. Ils avaient dans les soixante-dix ans et fière allure. Je remarquai alors, à la lueur des phares et des devantures de café, qu'ils avaient un gant noir chacun ; l'un à la main gauche et l'autre à la main droite. Il était 7 heures et quart.

Jean-Luc T.

Maria Dolores

Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran.

J'habitais non loin de là et m'étais levée tôt pour arriver à l'heure à notre rendez-vous tant j'étais impatiente de le retrouver. Il s'appelait Emilio et c'était le concierge de notre immeuble de bureaux. Chaque jour en arrivant et en repartant, je parlais avec lui. Il faut dire que le métier de concierge dans ce genre d'édifice n'est ni passionnant ni très prenant et que l'ennui expliquait aisément les longues discussions qu'il avait avec tous ceux qui entraient ou sortaient.

De plus, comme il était né ici et connaissait très bien l'histoire de son quartier, j'avais beaucoup de plaisir à l'écouter.

J'avais commencé quelques jours auparavant un roman de Pio Baroja qui décrivait très précisément le quartier dans les années 1900.

Tous les endroits où je passais chaque jour y étaient : la rue Magellan, la Glorieta de Quevedo, et l'hôpital de San José, juste en face.

Mais un siècle plus tard, j'avais eu beau battre le pavé pour trouver quelques vestiges, il n'y avait plus ici que de grands immeubles, des magasins, des trottoirs propres.

Du cimetière immense qui à l'époque était un des plus grands de la ville, il ne restait rien. Cependant, l'église, elle, ne pouvait pas avoir disparu. Je la cherchais donc partout, en vain.

Or, passer une grande partie de ma vie au-dessus d'un terrain contenant tant d'ossements et de souvenirs excitait mon imagination au plus haut point. Je voulais retrouver quelque chose de ce passé, revoir passer lentement les enfants de chœur, entendre de nouveau les clochettes des chevaux du corbillard, carillonner le

bourdon de l'église. Le petit gout de morbide et de mystère n'était pas non plus fait pour me déplaire.

Voilà pourquoi j'avais rendez-vous avec Emilio. J'espérais qu'il pourrait m'indiquer où trouver des traces de l'activité funéraire et sacrée de l'endroit.

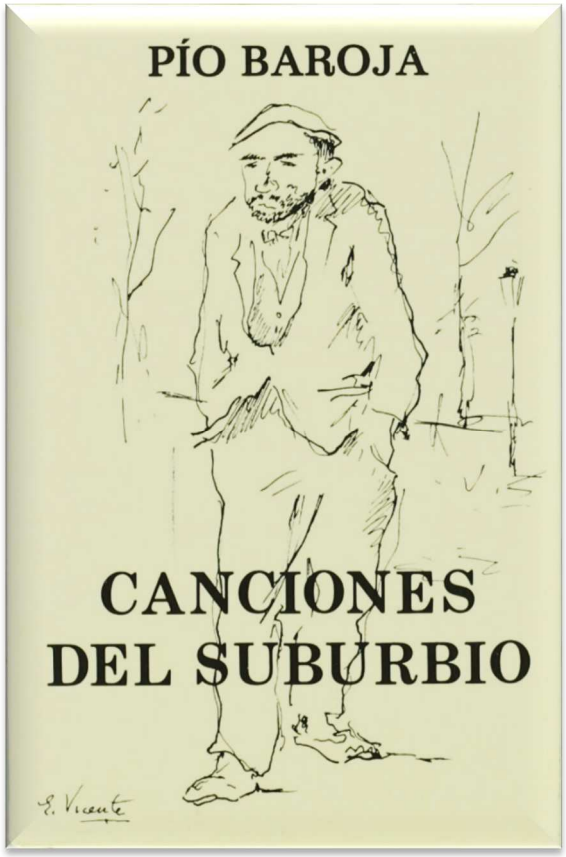
Lorsqu'il arriva, je commençai à le sonder en prenant un petit café, mais il m'avait préparé une surprise. Il connaissait une vieille dame, Maria Dolores, qui avait aujourd'hui plus de 95 ans et avait vécu dans le quartier pendant les années 1920 à 1930. Et ô surprise, elle y habitait toujours.

L'hôpital d'en face n'avait plus d'hôpital que le nom. En fait, il s'agissait d'un hospice pour vieillards, que l'on voyait de la rue, installés au soleil dans le jardin en friche, derrière de grandes grilles rouillées.

Les bâtiments délabrés abritaient encore quelques vieux, dont notre Maria Dolores, qui fut ravie d'avoir enfin deux interlocuteurs à qui raconter sa jeunesse.

Elle était rose et pimpante, fraîche comme une jeune fille et, en réponse à nos questions, s'empressa de nous entrainer vers l'intérieur du bâtiment. Nous découvrîmes grâce à elle la fameuse église qui semblait avoir disparu mais qui était toujours debout, servant de chapelle à notre très pieuse Maria Dolores. Nous la laissâmes à ses prières et rejoignîmes joyeusement nos fonctions respectives.

Martine S.



Surprise

Il faisait un froid de tous les diables, il m'avait donné rendez-vous à 7 heures à l'angle de Vénustiana Carranza et de Saint Jean de Latran.

C'est gentil mais pourquoi 7 heures ? Il ne se rappelle plus que le matin je ne suis jamais en forme : mauvais point pour lui.

Avec cette température… moins trois degrés Celsius, je vais prendre froid et il est en retard !

Oh la la ! ça me met dans des colères ! Deuxième mauvais point.

La basilique de style baroque sur la place du Vatican doit être très belle, j'ai envie d'aller la visiter, certes tôt mais là, c'est trop.

Vérrustrano Carranza, ce révolutionnaire Mexicain, qu'a-t-il de commun avec saint Jean de Latran ? Ont-ils fait de la magie noire tous les deux ? Je l'ignore mais je vais chercher.

Il est pile 7 heures, le voilà qui arrive, un paquet à la main avec un joli ruban. J'ai envie de me cacher, de le faire attendre. Et puis… non, je ne peux pas faire ça !

Gaiement nous allons prendre un petit déjeuner devant un grand feu de bois.

Maguy L-T.

RDV

Il fait un froid de tous les diables, il m'a donné rendez-vous à 7 heures et quart à l'angle de Venustiano Carranza et de San Juan de Letran.

Il m'aurait proposé n'importe quelle heure, n'importe où, j'y serai allée. Donc ici pourquoi pas. De passage, il m'a téléphoné rapidement : « pas beaucoup de temps, mais quand même oui, on peut se voir ». Un déplacement professionnel… « Bien sûr j'ai dit, profitons-en ». Non, je n'allais pas imaginer qu'il venait juste pour me voir, ça je ne l'ai pas dit.

On ne s'est pas vus depuis six mois au moins, presque un an. Le temps passe en saisons qui se succèdent, heureusement, pour savoir où on en est. Les années scolaires, c'est fini depuis longtemps. J'aimais bien ce rythme, c'était facile, on se voyait tous les jours, puis arrivaient les vacances.

Mais le temps a passé. Adolescent puis adulte, ce n'est plus mon enfant, je sais bien.

Il vient rarement maintenant, il a des tonnes de choses à faire, de gens à voir.

Ce matin, je me suis levée vers six heures. C'était pas absolument nécessaire mais j'aime pas être stressée au dernier moment. J'ai choisi un jean slim et un pull en cachemire vert d'eau oversize, histoire de pas faire mémé. Je me suis maquillée, fait un brushing coiffé décoiffé qui m'a pris un temps fou… Et puis je savais qu'il allait faire froid, je me demandais ce qu'on allait bien pouvoir faire la matinée. Mais je sais que tu as des idées de lieux que je ne connais pas. J'aime assez l'idée d'un brunch du côté de la Condesa.

Je t'attends. Dans la poche de mon manteau, le téléphone. Il ne vibre pas, pas de texto, rien.

La station de metro Sanjuan n'est pas loin, si j'ai trop froid je peux y aller. Ton message hier soir n'était pas plus précis : RDV angle des rues. Tu aurais pu venir dormir à la maison, mais tu as noté « l'hotel Zocalo a été réservé et le soir on débriefe, à demain. »

Tu es en retard, pourvu que tu arrives, un peu de retard ce n'est pas grave. Aujourd'hui j'ai le temps, je ne travaille pas, demain non plus d'ailleurs. Ça fait un bail que je travaille plus, depuis qu'on est arrivés ici avec ton père à l'Alliance Française. C'est pas d'argent dont j'ai besoin… d'un je ne sais quoi de différent, de surprises, d'attention, de nouveautés… Mais à mon âge : chômage, relâche ! Je pourrais rentrer à Paris, retrouver les amis d'autrefois, c'est vrai. Tu es souvent à Paris, on se verrait plus souvent ?

Au début, quand tu es parti, je pensais : « c'est une parenthèse, comme nous ici, un jour tout redeviendra comme avant, on se retrouvera ». Puis non, la parenthèse ne se referme pas. Un stage, une mission, et d'autres noms encore que prennent les séjours dans des lieux toujours nouveaux. Tu aimes ça, tu dis « c'est mon boulot ».

J'ai froid aux mains, j'ai dû oublier mes gants dans l'entrée, la bouche de métro n'est pas une bonne idée, tu vas arriver en taxi. Tu vas arriver d'une minute à l'autre.

Tu as des amis, au moins ? Des collègues sans doute, mais pour se faire des amis, faut s'immobiliser parfois. Et une amie ? Tu n'en parles jamais et moi je questionne pas, je voudrais pas être une mère trop intrusive. Mais enfin, j'aimerais. Une sympa,

on se verrait plus souvent. Pas la peine de se raconter des histoires… quoique ça me plait qu'on me raconte des projets, des anecdotes de vie, au moins un instant on est ailleurs, on s'y voit.

Je ne sais pas quoi dire quand on me demande de tes nouvelles. Des banalités, ça je sais dire, mais après…

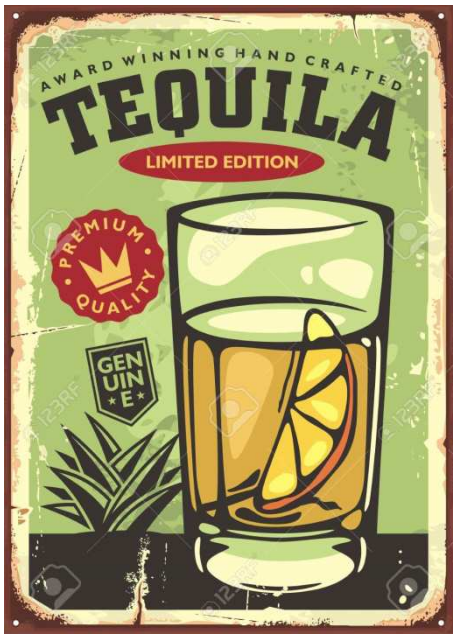
Le camion des éboueurs arrive, sacs percés, quel travail ! Tiens, on pourrait aller faire un tour au marché ! Juste à l'ouverture, quand les maraichers s'installent dans l'odeur des fruits et du frais, que l'eau ruisselle dans les caniveaux.

J'attends immobile. Je voudrais tant que tu arrives.

Le téléphone vibre dans la poche. C'est toi. C'est ta voix brouillée un peu, pressée, endormie, embarrassée, ta voix. C'est compromis, tu viens de te lever, et tu as un avion à prendre, c'est pour cette raison le rdv si tôt, tu croyais pouvoir y arriver.

J'entends bien qu'il se prépare tout en parlant, il a mis le haut-parleur, Il dit qu'il faut qu'il commande un taxi, qu'on se verra bientôt, qu'il doit revenir, qu'il a besoin d'un peu de repos, que ça lui ferait du bien de venir à la maison… Je dis « oui, oui, fais pour le mieux », alors que c'est maintenant que je voudrais le voir. Il dit : « on s'appelle ce soir ». « On », c'est qui ? Je sais qu'il oubliera. Je l'embrasse, il m'embrasse, il a raccroché. Je range mon téléphone dans la poche de mon manteau, il fait toujours aussi froid. Dans ma gorge, une boule, rien à dire, rien à faire. Seule. Au marché de San juan ils servent de la téquila.

Danièle T.



Les 10 règles du confinement

Voici une proposition d'écriture simple mais essentielle, car nous avons acquis de l'expérience, et donc il faut la noter, on ne sait jamais. Le 11 mai sera le début d'un je-ne-sais-quoi encore, mais ce sera l'occasion de faire le point de nos activités et projets. A chaque jour suffit sa peine.

Proposition du jour: dresser les 10 règles du confinement. Humour autorisé, dérision, fantaisie, poésie, sérieux, et informatif aussi... Règles qui pourraient aider de futurs confinés, ou nous-mêmes, façon de faire le point sur ce qu'on a appris.

Pour vous amuser, lisez ceci, d'un anonyme...

<u>Les dix règles du bahut</u>

1: Ne sèche pas un cours: sèche toute la journée
2: N'embrasse jamais dans les couloirs: les coins sont plus confortables
3: Ne pousse pas dans les couloirs: dans les escaliers, ça fait plus mal
4: N'emprunte pas à tes amis: vole-les
5: Ne copie jamais: décalque
6: Ne fais pas de croche-pieds aux autres: attends les profs
7: Ne déchire pas tes livres: brule-les, c'est plus excitant
8: Ne parle pas en classe: crie, tu obtiendras plus d'attention
9: Ne dépasse jamais 1 ou 2 personnes dans une file d'attente dépasse toute la file, c'est mieux
10: Si un prof se tue à t'expliquer: sois patient et laisse-le mourir

Danièle Tournié, le 7 mai 2020

LES 10 REGLES DU CONFINEMENT

En effeuillant la marguerite

Un peu…

Trier, classer, ranger, faire du vide
De téléphone
S' informer
Les travaux d'aiguille
L'activité physique
Chips/apéro
Se moquer

Beaucoup…

Doser, trouver le juste milieu
Accepter
S'armer de patience
Prendre du recul
Relativiser
Trouver son tempo
Cuisiner
Feuilleter les albums photos, se souvenir
Écrire, dessiner, peindre, coller… Créer
Prendre soin de soi, des autres
Trouver l'harmonie avec le silence
Faire des projets : inviter une copine, se donner rendez-vous, réserver un resto…
S'allier avec le temps
Vivre avec ce que l'on a, voire avec moins
Retrouver l'essentiel

Passionnément…

Accueillir chaque matin
Rire
Chanter
Danser

Écouter de la musique… S'évader au rythme des Quatre Saisons et penser à celle qui arrive ! Observer la nature se transformer, se sublimer

A la folie…

Vivre l'instant présent

Ne pas remettre à demain les projets qui tiennent à cœur sous prétexte que ce n'est pas le bon moment. Non, c'est LE moment !

Retrouver les siens

Dire « Je t'Aime »

Aimer la Vie…

et ce que je vais en faire

Pas du tout !

Partir à la recherche du temps perdu

Se démoraliser

Se soucier inutilement

Infos et télé en boucle

Le rédhibitoire pantalon de jogging, encore faut-il en avoir un !

Brigitte A.

Carpe diem

1. Surtout ne t'énerve pas, il va falloir s'installer dans le temps long
2. Aime-toi plus que de coutume, tu en auras besoin quand tu te verras dans la glace après quelques semaines sans coiffeur
3. Appelle tant que tu veux ta famille, tes amis, tes proches, leur voix te sera secourable
4. De la gym, oui, fais ce dont tu as envie, mais ne laisse pas ton corps se ramollir : *mens sana in corpore sano*, tu auras besoin de ton esprit ardent pour les mots fléchés des longues après- midi
5. Ne te fais pas une liste d'obligations à n'en plus finir : tu n'as de compte à rendre à personne, profites-en pour paresser si bon te semble, sois vrai avec toi-même
6. *Carpe diem* : qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, improvise ton emploi du temps le jour-même, ne fais pas de plan sur la comète
7. Aime tes fleurs, ton chat, ton mari ou ta femme, tous ceux qui sont confinés avec toi, vous allez vivre de grands moments

8. Consacre-toi à ta passion secrète : c'est le moment où jamais de lire, d'écrire, de dessiner, de peindre, de chanter ou danser
9. Ne te plains pas, il y a plus malheureux que toi et ton époque n'est pas maudite, tes grands-parents ont connu pire avec la grippe espagnole
10. N'écoute, des informations, que le strict nécessaire, sinon le virus sera une obsession et bientôt tes mains seront toutes gercées par abus de gel hydro alcoolique

Bénédicte F.

Brevet d'ange gardien

1) Demande-toi, avant de sortir de chez toi, si tu t'es bien autorisé à le faire.
2) Sache que le confinement est une période inattendue, - de manque de masques en masque de manques - alors n'écoute pas trop les médias.
3) Aie toujours peur de tout, de mourir, de contaminer ton voisin, d'être un mauvais citoyen ne suivant pas à la lettre les injonctions gouvernementales.
4) Sache que tu auras souvent l'impression d'être comme un hibou qui hiboude, hibouge, hibouffe, alors prépare-toi à cette métamorphose.
5) Il faudra que tu te prépares bien à un nouvel examen, le BTS : Bronzage, Transat, Sieste.
6) Tu devras songer à tous les efforts à faire et à user tes fessiers pour aller de ta chaise au salon, du salon à ton lit.
7) Avoir un chien te sera très utile pour pouvoir être sûr de sortir.
8) Tu auras le loisir de pouvoir faire de la gym en regardant la télé.
9) Tu devras te faire un stock de javel, de vinaigre blanc, de pyjamas et de gants mapa.
10) Tu pourras avoir une promotion en vue du déconfinement : celle d'ange gardien, pour faire partie d'une brigade du même nom, nouvellement tombée du ciel.

Jacqueline G-B.

S'en sortir sans sortir

1. Lavez-vous très souvent les mains, savon, gel hydro alcoolique. C'est sûr ! Avant on ne le faisait pas !
2. Toussez dans le coude et devenez contorsionniste. Sous les aisselles, c'est mieux.

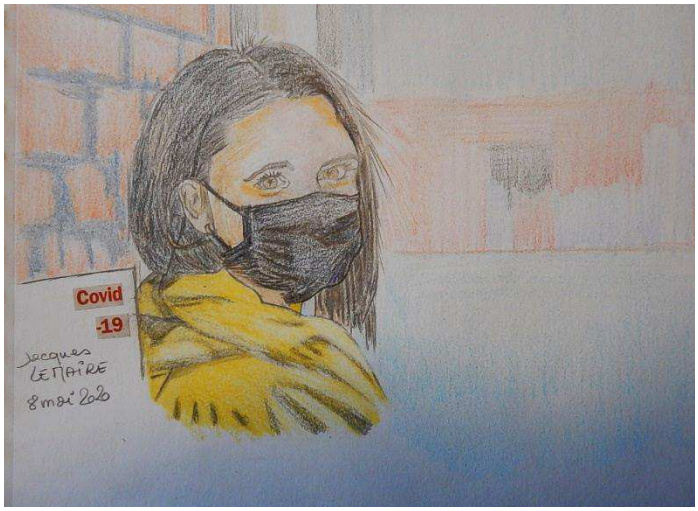
3. Utilisez des mouchoirs à usage unique et jetez-les. Ouf ! Les déchetteries sont rouvertes. Il était temps !
4. Gardez vos distances. Pas de vacances. Câlins interdits. Après les décès, plus de naissances. Disparition des êtres humains, la nature reprend ses droits…
5. Devenez couturier(e)s, les usines ont été fermées une à une. On vous dira enfin merci pour votre travail !
6. Masquez-vous le visage pour cacher la honte qui vous envahit. On ne vous dira plus que « t'as d'beaux yeux, tu sais ! » ou bien « on dirait que tu as grossi ! »
7. Travaillez avec vos collègues, mais loin d'eux. Télé-travaillez le plus possible. Y compris les métiers du bâtiment ?
8. Gardez du lien social mais à distance. Ne jamais oublier les règles de 1 à 4.
9. Loisirs et sports sont autorisés mais seul chez soi.
10. On va s'en sortir sans sortir. Evitons les amendes en masse. Il faudra bien trouver les milliards promis. C'est sûr, la note sera salée.

Jacqueline M.

Déjà le déconfinement

Le 11 mai 2020, et après ?
Coronavirus réduit, dé-confinez-vous.
C'est reparti, sortez de chez vous.
Portez vos masques, à distance de protection.
Reprise de vos manques, retour aux distractions.
Gardez le lien entre vous, mais ce n'est pas encore
le moment de se prendre par la main.
Prenez soin de vous.

Jacques L.



Les dix commandements

Ton programme journalier, tu respecteras.
De te lever avant midi, tu n'oublieras pas.
Un peu de sport, tu pratiqueras.
De profiter du temps, tu t'efforceras.
Masqué, tu sortiras.
A appeler ta mère, tu songeras.
De télétravailler, tu essaieras.
A te laver, tu penseras.
De t'informer, tu ne manqueras pas.

Jean Luc T.

Recette gourmande

1 - Prendre quelques millions de personnes un peu partout sur la terre,
2 - Ne pas les mixer et les masquer soigneusement pour éviter tout éventuel rapprochement amoureux.
3 - Les enfermer dans une boîte avec des kilos de provisions en tout genre et interdiction de sortir.
4 - Attendre un mois ou deux qu'ils fassent du gras.
5 - Les faire suer avec des débats sans fin, des conférences inutiles, des discours mensongers, pour que les neurones se ramollissent bien.
6 - Les laisser mariner avec un verre de vin blanc ou de cognac pour les plus assoiffés, le plus longtemps possible.
7 - Prendre leur température régulièrement et si celle-ci s'élève, les changer de boîte immédiatement.
8 - Les mettre dans une plus grande très propre, de préférence javellisée et aseptisée et marquée d'un grand H pour la différencier des autres.
9 - Au bout de quelques mois les relâcher dans la nature pour voir ce qu'il va se passer.
10 - Les assaisonner comme vous voulez, de toute façon ils ne savent jamais à quelle sauce ils sont mangés.

Martine S.

Inventaire non exhaustif

Les recommandations, décrets et injonctions officielles seules tu écouteras,
Et quel que soit ton avis tu les respecteras,

A la maison, des placards tu dresseras l'inventaire,
Et les achats tu feras mais juste le nécessaire,

Si tu as des enfants confiés,
Car leurs parents n'ont pu les confiner,
De patience et d'humour tu prendras grande dose,
Car sache qu'en ce cas tu n'auras nulle pose,

Si tu dois quitter ton domicile,
De crayons, livres et papiers et autres choses utiles,
Tu feras provision même si tu dois confiner en ville,
Un grand bagage tu prépareras,
Avec des vêtements pour toutes les saisons qu'avec soin tu choisiras,
Tes connexions, codes et plafonds autorisés tu vérifieras,
Et s'il le faut tu les augmenteras,

Au début tu n'oublieras pas de te peser
Sinon à la fin tu devras te sous-alimenter,
Tes cheveux toujours tu entretiendras
Et trois mois sans coiffeur tu imagineras,
De l'exercice et de la marche chaque jour tu feras
Pour entretenir ton corps dont tu veux conserver les appâts,
De plus de ton quartier tu découvriras
Des maisons et passages ignorés
Où vivront comme toi d'autres confinés

De savon et de masques tu te pourvoiras
Et les gestes barrières tu appliqueras,
A tes parents, amis et connaissances tu téléphoneras
Par Skype tu parleras si caméra tu as
Ton affection et amour leur témoigneras

Et même s'ils ne te répondent pas
Insister sera d'autant plus nécessaire
Que tu n'auras pas autre chose possible à faire,

Sauf à prendre ta plume et écrire
Car être confiné n'est pas un choix,
C'est un devoir civique que l'on doit
A chacun pour pouvoir continuer
Ensemble et vivants à avancer

Marilou

Règlement – Mode d'emploi

1. Lavez-vous les mains régulièrement Il est vrai qu'avant la crise, je ne me les lavais qu'une fois par semaine en prenant mon bain dominical, même deux fois les semaines avec un jour férié.
2. Toussez dans votre coude Très facile pour moi qui ai l'habitude de lever le coude.
3. Respectez une distance d'un mètre avec vos interlocuteurs Attention, cela va faire chuter la natalité, et le gouvernement qui ne jure que par la croissance de la population française pour payer la retraite de nos vieux va s'en mordre les doigts dans neuf mois.
4. Utilisez des mouchoirs uniques Et je fais quoi du mouchoir à dentelle que ma mère m'a confié et qu'elle détenait de sa grand-mère. Si pour les masques, on peut les laver, alors je garde mon tire-jus de famille, je le laverai chaque mois.
5. Sortez le moins possible Ah bon, je vais devoir rester à la maison faire la vaisselle et le ménage. Et quand tout cela sera fini, je fais quoi ? Je joue aux dames avec mon épouse en tendant bien le bras en avant pour déplacer les pions afin de respecter la distance d'un mètre ?
6. Ne sortez qu'avec une attestation de sortie Super facile ! Je m'atteste le droit de sortir. Voilà une brillante idée qu'il faudrait généraliser aux comptes en banque : je m'atteste le droit de créditer mon compte en banque. Avec quel argent ? Y a qu'à cocher la bonne case sur l'attestation : allocations familiales, dégrèvement fiscal sur l'impôt foncier, suppression de l'imposition sur le revenu comme cela a été fait sur les revenus de 2018, aide au chômage partiel, suspension provisoire des charges URSSAF. Un peu d'imagination, que diable, monsieur le ministre des finances !

7. Interdiction de se promener en forêt ou sur les plages Ah bon, le repère du coronavirus, son antre diabolique serait dans des profonds sous-bois et il sortirait chaque soir pour se désaltérer dans les lacs ou en bord de mer. Gare aux malheureux promeneurs !
8. Après le 11 mai, pas de déplacement de plus de 100 km Pour les automobilistes se déplaçant avec un modèle de voiture postérieur à 1920, pas de problème : leur véhicule est équipé d'un compteur kilométrique qu'il leur suffit de remettre à zéro quand ils partent. Mais moi qui aime la marche au long cours, je vais devoir compter mes pas. Sachant que mon pas moyen fait 0,60 mètre, je ne devrais pas dépasser 166 666 pas. Je vais avoir les méninges farcies de chiffres.
9. Portez un masque quand vous sortez C'est carnaval tous les jours. Bal masqué dans le métro. T'es qui, toi avec ton masque à fleurs et les cheveux longs ? Je suis Antoine «Ma mère me dit Antoine fais toi couper les cheveux. Je lui réponds ma mère après le déconfinement, si les coiffeurs sont ouverts ».
10. Télétravaillez à domicile Moi, à domicile, je télévisionne beaucoup, j'aurai pas le temps de télétravailler en plus. Que le gouvernement télégouverne s'il veut, mais qu'il me laisse regarder « Les feux de l'amour » tranquillement.

Bryan de la R.

Se confiner au présent de l'indicatif

Je me confine à la maison, épreuve du temps, je me recentre sur l'essentiel
Tu te confines, tu travailles à distance, tu vis numériquement
Elle se confine, porte un masque
Il se confine, sort peu, se protège du Virus
Nous nous confinons, soignons les vies menacées
Vous vous confinez, plus forts que votre peur
Elles se confinent, dans l'espoir de changer le monde de demain
Ils se confinent, puis se dé-confinent.

Chantal C.

Petite éphéméride du confinement

1 – Lundi jour de la Lune
Au Corona un pied de nez tu feras
2- Mardi jour de Mars
Au garde barrière tu joueras
Mardi gras, ton masque tu porteras
3 – Mercredi jour de Mercure
La Nature tu observeras, elle respire
Il faudra en tirer des leçons
Et rectifier le tir
4 – Jeudi, jour de Jupiter
Les dieux de l'Olympe tu honoreras
5 – Vendredi jour de Vénus
Pénitence, maigre et fi du virus tu feras
6 – Samedi « jour du Sabbat »
Le repos tu apprécieras
7- Dimanche jour du Seigneur
Ton jogging du dimanche tu porteras
8 – Lundi suivant
Pour un nième tour de planètes du repartiras
Ah ça ira, ça ira…comme un lundi
9 – Mardi suivant
Déconfit tu seras
1 0 – Eh ! Mercredi !! Y'en a marre d'être confiné !
Par la médisance, la souffrance tu passeras
Mais au final tu vaincras !

Claudine F.

Et si moi, j'appelais ?

Inspiré d'une ancienne proposition d'Aleph : ***« Et si moi, j'appelais ? »***

C'est une phrase qu'on se dit souvent. Le temps disponible, la solitude forcée, réveillent parfois une forme d'impulsion secrète à faire le compte de celui, celles ou ceux à qui on voudrait écrire ou téléphoner. Parfois ce quelqu'un est juste à côté de nous, on n'a pas pris le temps de lui exprimer le lien qui nous unissait à lui, fût-il amical, amoureux ou fraternel. Parfois il peut se trouver juste de l'autre côté de la ville ou du jardin ; peu importe. Qu'est-ce qui nous empêche au fond de lui écrire, ou de lui téléphoner, si on veut entendre sa voix ? Et lui régler son compte dans un courrier que peut-être on ne lui enverra pas. Alors écrire ce qu'on lui dirait si…

Je vous propose de rédiger un poème ou une lettre commençant par ***« Et si moi, j'appelais ?»***

Amusez-vous, ragez, faites vos comptes…

Danièle Tournié, le 9 mai 2020

ET SI MOI, J'APPELAIS ?

Amitié, quand tu nous tiens

Et si moi j'appelais
Je lui dirais qu'elle comptait
Parmi mes amies bien aimées
Depuis une éternité
Autour d'un café on aimait à se retrouver
Discutant de tout et de rien
Des derniers livres parus comme de l'actualité
Du temps qui filait, des amours passées
De la famille qui nous prenait
Des projets, des voyages programmés
Pourquoi ne l'ai-je pas fait en matinée
Ta voix aurait illuminé ma journée
En cette soirée surannée, cela reste du plus bel effet
Je suis heureuse de t'entendre me délivrer tes secrets
Amitié quand tu nous tiens
C'est vital à conserver
J'ai franchi le pas, pris le temps et mon cœur s'est réchauffé

Bénédicte F.

Atermoiement

Et si moi, j'appelais ? Prendre le téléphone, composer son numéro. Il habite toujours la même maison. Ça ne m'étonne pas, il a toujours détesté les changements ! Ne jamais bouger, garder toujours le même boulot. Il n'a jamais eu d'ambition !

Ce qu'il a adoré ? Ses chiens et ses tomates ! Quand un chien mourait, il était remplacé par un autre clebs identique au premier et ainsi de suite. Toujours la même race ! C'était juste le nom qui changeait puisqu'il fallait respecter la lettre de l'année. Et les tomates quand un pied meurt, on le remplace ! Et puis ses habitudes !

Je me souviens que je n'en pouvais plus des horaires stricts, du même programme chaque jour, chaque semaine, chaque année.

Combien d'années ai-je pu supporter tout cela ? Ma mémoire est sélective et me fait défaut pour cette période monotone.

Si je l'appelle, que vais-je lui dire ? « Allo, c'est moi. » ? Et puis quoi d'autre ? Que pendant tout ce temps, je n'étais pas si loin ! Juste la ville d'à côté mais qu'il ne risquait pas de me rencontrer puisqu'il ne voyage jamais.

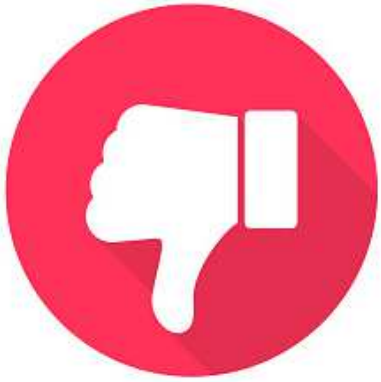
L'appeler pour lui dire que je n'étais pas heureuse ? Bien sûr, je n'étais pas non plus malheureuse. Je ne vivais pas. Alors il ne comprendrait pas.

Lui dire que je n'ai même pas refait ma vie, mais que j'ai vécu libre ? Non vraiment, pour lui, ce serait du chinois ! D'ailleurs a-t-il seulement eu du mal à encaisser le coup à mon départ ? Est-ce que je lui ai manqué ? Je suis sûre que non puisque c'était plutôt moi qui bouleversais son train-train quotidien !

Non, je ne lui téléphonerai pas.

Brigitte L.

Un ami de vingt ans



Et si moi je t'appelais, tu ferais quoi ? Accepterais-tu de me parler, ou bien me raccrocherais-tu au nez ? Ou bien tout simplement, tu ne répondrais pas ?

Il s'en est passé du temps : six ans !

Nous étions amis depuis vingt ans au moins ! Tu travaillais avec Antoine, vous aviez lié amitié après une complicité face aux difficultés du travail, au stress des situations urgentes, assez récurrentes dans ce milieu professionnel qu'est la presse. Et puis, on s'était rencontrés, toi, ta femme Edith, Antoine et moi, lors d'un dîner au restaurant. Tout de suite le courant était passé, et je me souviens, dès la fin du repas, on ébauchait déjà des projets ensemble. Et puis les années ont passé, on s'est vus souvent. Vous avez loué une maison à la campagne, près de la nôtre, nous avons passé des vacances ensemble, des réveillons de premier de l'an. Nous sommes allés au mariage de Stéphane, votre fils aîné. Et c'était toujours la joie de se retrouver, de participer à des activités de loisirs ensemble. Lors de moments plus difficiles de la vie, vous avez été là, nous

avons été là. Bref, cette amitié allait de soi, elle nous avait toujours semblé inébranlable.

Et puis un jour, tout a basculé ! J'avais décidé de fêter les soixante ans d'Antoine chez Rachid, qui, pour l'occasion, avait décidé de nous préparer un couscous royal. C'était la surprise pour Antoine ! J'avais donc contacté tous les amis, dont vous deux, et la famille proche, et tous vous étiez heureux de cette initiative. C'était aussi pour moi, une occasion de remercier chacun des invités, qui, tous, avaient été très présents près d'Antoine et moi suite à une grave maladie qu'Antoine avait contractée et dont il s'était, non sans embûches, sorti ! J'avais mis beaucoup de soin à préparer cette soirée, avec la complicité de Rachid qui avait, pour l'occasion, mis son petit restaurant à notre disposition puisque nous étions vingt-huit personnes. Je m'étais chargée de ce qui accompagnait l'apéritif et du Paris Brest, gâteau préféré d'Antoine.

Le jour J, j'entraînais Antoine pour une balade dans le quartier avant d'aller au restaurant. Il savait que nous devions dîner au resto, mais il pensait que nous n'étions que tous les deux ! J'avais demandé à tous d'être chez Rachid pour vingt heures. Lorsque nous sommes rentrés dans le resto, Antoine est resté bouche bée de voir tous ses amis, ses cousins préférés qui l'attendaient et qui l'applaudissaient ! Il était tout ému, se demandant ce qui lui arrivait. Bien sûr, très vite il comprit que nous allions fêter tous ensemble son anniversaire !

Tous les invités ne se connaissaient pas, venant d'horizons différents et j'avais décidé de faire une brève présentation de chacun pour mettre chacun plus à l'aise. Pour cela, j'avais décidé d'utiliser l'humour : présenter chacun, brièvement bien sûr, mais avec une petite anecdote le concernant. Il y avait Christian qui, par son bagout, avait fini par convaincre un serveur dans un resto où nous étions allés ensemble, qu'il était allé à l'école avec. Il y avait René qui avait cette expression « Fin de chantier » lorsqu'il avait fini de manger lors d'un repas ; Brigitte, une fan d'astrologie, qui ne pouvait s'empêcher de nous prédire notre avenir ; François le *MacGyver* qui nous avait fait tant rire lorsqu'il était venu avec tout son matériel poser des étagères et qu'il avait fallu ne plus bouger pour ne pas fausser le laser ; Philippe le photographe qui nous expliquait toujours que pour réussir une photo il fallait toujours cadrer 2/3, 1/3 pour prendre une photo d'un objet ou d'une personne. Bref, chacun a eu sa petite anecdote et tous prirent bien cette initiative, appréciant même ce petit clin d'œil de présentation, et la bonne humeur fut très vite enclenchée.

Tous, sauf toi !

Voilà, pour toi, j'avais choisi de dire qu'un de tes petits plaisirs était de regarder la fin des informations sur TF1 le midi car il y avait toujours une présentation d'une région ou d'un village. Tu l'as mal pris ! Tu ne m'as rien dit ! Tu es venu à Saint-Malo avec Edith et nous avons passé une semaine de vacances avec vous deux et deux autres amis. Tu faisais la tête, ton humeur fut souvent exécrable, mais pas moyen de savoir pourquoi ! C'est deux mois plus tard que j'appris par Antoine qui t'a appelé, qui a insisté pour comprendre, que tu n'avais pas apprécié du tout le fait que j'avais révélé cette anecdote à la fête !

Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Lorsque je l'ai su, tu n'as pas voulu m'entendre au téléphone alors que j'avais l'intention de m'excuser, de te dire que je n'avais pas voulu t'agresser ! Tu as décidé de rompre la relation, malgré les regrets d'Edith et d'Antoine.

Alors, où en es-tu aujourd'hui ? Que ferais-tu si moi je t'appelais ? As-tu pris du recul par rapport à cette situation, relativisé ? As-tu des regrets ? Je ne sais pas ! Je dois dire que le temps a passé et que pour moi cette relation ne me manque plus du tout. *Basta* ! Je regrette simplement ton manque de franchise, ton attitude de fuite et ton égoïsme, ton absence de tolérance.

Jacqueline G-B.

A ma sœur.

Et si moi j'appelais ?
Que lui dirais-je alors ?
Ressasser le passé ?
Elle me dirait : Encore !
Je ne veux pas l'agacer,
Au contraire trouver un accord.

Et si moi j'appelais ?
Et parler du présent.
Savoir comment elle vivait
Ce foutu confinement.
Quelles sont ses activités
Pour occuper son temps ?

Et si moi j'appelais ?
D'abord tâter le terrain,
Un SMS envoyer
Qui changerait le destin.
Attendre très motivée.
L'âme et le cœur serein.
Et si moi j'appelais ?
L'attente fut éternelle.
J'égrenais mon chapelet
En attendant l'appel.
Elle n'a pas rappelé.
Je tenterai l'aquarelle.

Et si moi j'appelais ?
Pour son anniversaire
En ce beau mois de mai
Arrêter cette guerre.
Retrouver notre complicité
Qui fut si belle naguère.
Et enfin faire la paix.

Et si moi j'appelais ?
Cinq jours encore sont nécessaires
Car c'est le quatorze mai.
La nuit est conseillère.
Fumer le calumet
Jamais je ne désespère
Pour une possible paix.

Jacqueline M.

Cher ami

Et si j'appelais pour te dire, et si plutôt j'écrivais, car je contrôle mieux les mots que les paroles. Et donc, si je te disais que je regrette d'avoir pensé à Droopy en te voyant, peut-être pour ajouter de la gaîté à ce dîner de fêtes. Je ne sais pas. Le hasard m'avait placé face à toi.

Avec ta bouille allongée, tes oreilles en boucles d'oreilles, tes yeux noirs rétrécis, ta cinquantaine au petit bedon confortable, il émanait de toi une présence rassurante. Ce soir-là, réunis pour le Nouvel An, on allait s'empiffrer, picoler, guincher, se toucher, chanter, s'embrasser enfin, prendre une grosse dose de plaisir que le gouvernement nous avait interdit pour cause de contagion. Pour l'occasion, je m'étais habillée de neuf, telle une pèlerine de Compostelle, j'avais jeté un sac de fringues peut-être infectées, dans le feu de broussailles allumé par le jardinier du jardin près de chez moi. J'avais fait une razzia. Lingerie rouge framboise, robe aubergine, manteau en fausse panthère, Dim Up en dentelle chair, escarpins bleus. Avec mes cheveux courts comme un gazon fraîchement tondu, mon teint poudré de soleil artificiel, ma bouche prête à mordre, j'avais retrouvé une forme d'antan, avec des poumons gorgés d'air sain.

Il paraît que tu avais de l'humour et de l'humour, par ces temps déconfis depuis peu où l'on sentait la menace d'un prochain retour du virus, on en avait besoin comme de la dope.

Ha ! Ce Covid-19, on avait glosé sur lui pendant des mois. L'heure de gloire des scientifiques et charlatans de tous bords, avait pris le pas sur tout. Alors à ce dîner de copains, je voulais y trinquer à la reprise de la légèreté de vivre.

Presque en fin de table, les conversations ambiantes arrivaient à nous bien déformées par des oreilles distraites ou faiblardes. Les bons mots du rigolo là-bas sur l'augmentation des ventes de tests de grossesse, traduits par la femme rondelette embijoutée de toc près de moi, étaient devenus la conséquence évidente de la promiscuité. Pas de quoi fuser de rire et pas de rebondissement de ta part, Droopy. Tu mangeais avec soin ta verrine pleine de choses indéfinissables. Les plaisanteries continuaient à nous arriver par saccades mortellement rapportées parfois par le mari de la dame rondelette et toi, Droopy, imperturbable tu mâchais lentement ton filet de veau, les yeux fixés sur tes petits pois.

— Vous les comptez ? te dis-je

— Oui. J'ai parié sur 231 billes, si je gagne, je me lève de table et je vous enlève.

Surprise, je n'ai pas répondu. Donc, mon cher Droopy, tu m'avais regardée, tu avais vu que je me barbais. Alors, comme une groupie pleine d'espoir devant un chanteur bronzé, j'ai attendu la fin du comptage en laissant refroidir mon assiette. Le suspens augmentait légèrement ma tension, je le sentais. Jusqu'à la dernière bouchée, j'ai tenu en serrant les dents. Puis tu as relevé la tête.

— Désolé, as-tu dit en ouvrant un œil sur moi.

J'ai enchaîné aussitôt :

— On peut parier sur le nombre de feuilles de salade qu'il y a dans le saladier pour prolonger le jeu ?

— Non, le jeu c'est parier sur les petits pois, pas sur les feuilles de salade as-tu répondu bougon.

— Mais alors, on est condamné à s'emmerder jusqu'au dessert ?

— Oui, désolé.

Malgré le vin, les petites allusions coquines de mon voisin de droite, les sourires échangés de loin avec ma vieille copine, je regrettais amèrement que Droopy ait perdu son pari avec les petits pois. Pas un fromage goûteux, pas un gâteau moelleux pour adoucir l'ennui. Mais bon, une dernière coupe de Champagne, celle qui scie les jambes et fait vaciller le cerveau et tu m'as posée dans un taxi. C'est le lendemain que j'ai réalisé que nous ne connaissions pas nos prénoms. Alors hier j'ai appelé ma veille copine.

Fabien, tu t'appelles Fabien ! Mais moi, si tu veux bien, c'est Droopy que je veux voir !

Angèle

Dés(accord)

Et si moi je t'appelais, que se passerait-il ? Cela te ferait-il plaisir ? Je n'en suis pas sûre… Notre dernière entrevue a été houleuse.

Pourquoi faut-il que je me justifie toujours ? D'accord, tu es ma sœur aînée mais cela ne te donne pas le droit de mettre en doute tout ce que je dis ou fais. Tu as ta vie, j'ai la mienne. Point.

– Allô… Allô… Allô… Coucou, es-tu libre en fin de semaine ? Il a beaucoup plu, les terres sont chaudes, les cèpes vont pousser. Veux-tu m'accompagner samedi pour aller en chercher ? Nous aurons tout le dimanche pour faire des conserves. Bises. N'oublie pas de me donner ta réponse. Au retour nous dégusterons une tarte aux pommes faite maison. Rebises.

Ta frangine.

Maguy L-T.

Inertie

Et si moi, j'appelais
De tout l'air de mes poumons
Si je hurlais
Pour le réconforter
Frappant mes poings nus
Sur le sol poussiéreux
Si j'implorais les anciens Dieux
Pour qu'enfin ses paupières s'éveillent
Et si moi, j'appelais
Mais aucun son ne jaillit
Souffle coupé
Mâchoires enrayées
Quelle indifférence
Infirme, impuissant, inerte
Nul appel
Ne le ramènerait à la vie
Même si moi

Jean-Luc T.

Jules

Quelques années après mon divorce, que j'ai vécu il y a près de vingt-six ans, j'ai commencé à me demander ce qu'était devenu mon premier petit ami, Jules.

Nous nous étions rencontrés dans un cours de psychologie. Nous nous étions bien entendus, nous avions beaucoup ri, je lui avais donné des cours de français, il m'appelait par plusieurs surnoms mignons.

A la fin de l'année, j'avais décidé de poursuivre mes études en France, et lui en Angleterre, de si bonnes décisions.

En vacances, nous avons vécu des aventures inoubliables en France, en Angleterre, au Pays de Galles, le tout sur sa moto.

Mes parents ne l'aimaient pas beaucoup : « il est communiste, il veut tuer les bourgeois, il n'est pas assez raffiné, et il est issu d'une classe inférieure » (bien qu'ils n'en aient pas eu la preuve).

Voyons, c'étaient des années tendues, même après les manifs de 1968 quand j'étais à Paris, mais des années encore rebelles. On voulait montrer notre indépendance : les mecs avaient les cheveux longs et la barbe négligée, on fumait de la marijuana. On était des hippies, rien de plus. Nous étions jeunes, idéalistes et naïfs.

Ma sœur, qui n'aimait pas non plus Jules, me présenta un de ses amis de passage à Paris. Il était, me disais-je, plus beau, plus raffiné, plus intelligent que Jules. Je suis tombée amoureuse de lui. Nous avons voyagé dans les charmantes villes de la Dordogne, pique-niqué dans les champs, regardé de magnifiques couchers du soleil.

À la fin du voyage, il est retourné aux États-Unis. Mes études étaient terminées, j'ai trouvé un emploi à Paris, mais je n'étais pas très contente. Moi aussi, je suis retournée aux États-Unis, pensant que je vivrais avec lui à mon retour. Jules ne savait rien de lui.

La façon dont j'ai rompu ne s'est pas bien passée. Je me souviens que la dernière fois qu'il a appelé, je lui ai dit d'une manière plutôt froide que j'avais trouvé quelqu'un d'autre.

Comme j'ai été stupide ! Le nouveau m'a trompée. Je suppose que j'ai eu ce que je méritais.

Et si moi, j'appelais.

Il y a cinq ans j'ai prévu un voyage pour aller à une réunion de gens du lycée de ma ville natale sur la côte Est. Je ne les avais pas vus depuis une cinquantaine d'années, pas seulement parce que j'habite à cinq mille kilomètres d'eux, mais parce qu'il ne me restait aucun ami de cette époque. Pourtant, après si longtemps, et avec quelques souvenirs, j'avais quand-même un peu de curiosité.

J'ai trouvé Jules sur Google et lui ai écrit un court texte. J'ai avoué que je n'avais pas très bien rompu. Je me suis excusée et lui ai demandé s'il était disposé à me rencontrer dans un endroit neutre un après-midi lors de ma visite imminente sur la côte Est.

Il a rappelé quelques jours plus tard en disant : "Je me suis remis de toi il y a trois semaines". J'ai ri, et j'ai demandé comment je le reconnaîtrais. Il a dit qu'il porterait un Speedo. (Il avait été nageur).

Le jour est enfin arrivé. J'avais agrandi ma photo de fin d'études et j'en avais fait un masque. Il s'est approché de moi, disant qu'il me reconnaîtrait n'importe où.

Je l'ai à peine reconnu. Il était encore grand, avec une tête pleine de cheveux, une moustache, mais il était plus lourd, son cou était plus épais, son nez semblait plus gros, ses lunettes plus petites. Cependant, son sourire était sans équivoque.

Nous avons passé la journée à rattraper le temps perdu, à partager des souvenirs, à rire, à nous embrasser. À la fin de la nuit, il m'a dit qu'il m'aimait. Hélas, à quoi cela sert-il ? Une romance à distance avec un homme marié ne semblait pas possible, c'est le moins qu'on puisse dire !

Lorsque je suis rentrée chez moi, j'ai trouvé les lettres qu'il m'avait envoyées pendant notre année en Europe et j'ai lu chaque mot, rempli d'amour. Récemment j'ai trouvé des diapositives. Une inondation de souvenirs m'a fait perdre la boule.

Si je ne retrouve jamais l'amour, j'aurai toujours ses lettres, des photos et de bons souvenirs.

Judith J.

N’écouter personne

Levé tôt ce matin-là Éric repense à Isabelle, la dispute fracassante qu’ils ont eue.

Isabelle sa bien-aimée, la femme de sa vie, pourquoi tous ces mots de colère, d’injustice, pourquoi tant de jalousie ?

Il tourne autour de la table, il est nerveux, il s’en veut.

Isabelle de son côté ne comprend pas pourquoi il a été aussi odieux alors que ce devait être un moment de bonheur à deux. Elle pleure, s’interroge, et si c’était elle la fautive ?

Éric part se promener, ne supportant plus son attitude de la veille. Il va marcher le long du canal, puis va faire des courses. En fait, il passe son temps comme il peut pour ne plus penser à leur dispute.

Isabelle, elle de son côté, va voir sa meilleure amie, elle lui explique la situation. Annie l’écoute avec beaucoup d’intérêt et finalement lui dit de ne pas l’appeler, c’est lui le fautif. Le couperet était tombé, comme si à ce moment-là Annie guillotinait Éric.

Isabelle remercie Annie son amie et rentre chez elle en repensant à la discussion qu’elles ont eue.

Annie lui avait dit de ne pas le rappeler, qu’elle devait le laisser mariner comme un hareng dans son bocal, que c’était un gros macho. Enfin ! que des horreurs sur son petit copain.

Après plusieurs jours de questionnements Isabelle et Éric, chacun de leur côté, se manquent. Et si moi j’appelais ? Chacun de leur côté, ils se demandent ce qui les bloque tellement. Faire un numéro de téléphone sur un clavier, ce n’est pas si compliqué pourtant !

Après deux jours de tristesse Éric prit son courage à deux mains et fit le premier pas, il appela Isabelle.

Lorsqu’ils se retrouvèrent au café du coin, ils se promirent de ne plus se disputer de cette façon, que s’expliquer, se parler est une meilleure solution.

Isabelle se promit de son côté de ne plus écouter personne, même sa meilleure amie, pour décider de ce qu’elle devait faire et penser de son petit copain qui finalement était tout sauf un macho.

Alors un conseil, si un jour vous avez un différend avec une personne que vous appréciez, posez-vous la question : et si moi j’appelais ?

Pat B.

Téléphonobie

Et si moi, j'appelais ? Moi, Justin, qui l'ai rencontrée l'été dernier dans le gîte de Conques ?

Et si elle m'appelait ? Car c'est à elle de m'appeler enfin, je l'ai déjà appelée il y a huit jours.

Je sens qu'elle n'aime pas le téléphone, elle a la *téléphonophobie* ; elle présume que je m'immisce dans sa vie : il est vrai que je l'ai appelée la dernière fois sur WhatsApp vidéo sans la prévenir. Elle a été sèche, semblait gênée, elle était en tenue d'intérieur, les cheveux défaits, mal peignés, le désordre le plus complet chez elle qu'elle tentait de cacher. C'est comme si elle avait peur de parler, ou peur de ne pas savoir quoi dire. J'ai évoqué notre dîner à l'auberge avec les Canadiens, hilarants ce soir-là, et l'excellent cassoulet.

« Ah oui, répondait-elle »,

J'ai reparlé de ses chaussures qui avaient pris l'eau et du papier journal pour les sécher.

« Ah oui, répondait-elle »,

Je lui ai reparlée de nos projets de cet été, elle a évoqué le Covid 19, c'est tout.

Elle peut dire n'importe quoi. Le téléphone, c'est fait pour ça : improviser, faire des projets, raconter sa vie, dire des blagues. Bref, je voudrais mieux la connaître, elle m'avait plu et j'ai une idée derrière la tête : que nous reprenions le Chemin ensemble. Et puis…Oh la la…

Je suis debout, le portable en main. Moi aussi, je deviens anxieux, je manque tout à coup de confiance en moi, je ne sais plus si c'est une bonne idée de lui courir après de cette façon, je sens que je vais bégayer, et finalement, j'adopte une stratégie d'évitement : je vais lui envoyer un SMS, elle sera moins dérangée, elle le lira quand elle voudra, pourra réfléchir avant de répondre, ne se sentira plus prise en otage. Mais voilà, comment rédiger ce SMS ? poli, intime, cordial, amical, commencer par «ma chère Amélie » ou « Amélie », ou…

Ah non, je vais plutôt lui écrire un mail, nous avons tant d'alternatives au téléphone maintenant. Alors, j'y vais, sinon le stress va augmenter. Et puis, ce n'est plus possible de reporter à plus tard, je me fais du souci pour rien.

Je rédige le texte facilement, style poli, un peu distant, je fais des erreurs de frappe, je les corrige, je fais attention, elle est professeur des écoles, et j'envoie une photo de Conques.

Immédiatement, j'ai une réponse : « Ma grand-mère est décédée ce matin du Coronavirus, elle était en bout de course, on savait qu'elle pouvait mourir d'un moment à l'autre, mais dans ces conditions-là, c'est désolant. Elle est partie seule ».

Aussitôt, c'est moi qui appelle.

Chantal C.

Le corbeau

Et si moi j'appelais pour dire tout ce que je sais ?

Qu'est-ce qui me retient de te dénoncer, toi, mon petit frère ?

Tu es bien celui que le pays cherche, certains disent « le corbeau » mais ce mot ne te convient pas, tu n'écris pas de lettres de menaces. Non, toi tu agis en douce.

C'est toi qui a muré la porte des Vincenti, au fond de l'impasse, sous prétexte que leur chien s'échappait tout le temps et qu'il venait faire ses besoins devant notre porte. Et c'est toi aussi qui as coupé le pied du chèvrefeuille que notre voisin essaye de faire pousser depuis des années, sous le prétexte que des ramifications débordent sur notre passage…

Et c'est toi aussi qui a mis de la glu sur le paillasson de Mlle Bertin, la voisine d'en bas, pour voir, disais-tu, comment elle ferait avec ses hauts talons de dix centimètres englués.

Et ce que personne n'arrive à comprendre, c'est comment ces grosses vasques garnies de géraniums odorants qui barraient l'impasse ont pu se retrouver au milieu de la place, là où habituellement se range le marchand de glaces ? Moi, je sais que c'est toi qui mériterais d'être puni pour toutes ces vilenies et j'irais bien te dénoncer à la Police Municipale.

Vois-tu, moi aussi j'en ai assez des crottes du chien des Vincenti, et puis ils ne sont vraiment pas sympathiques, ils ne disent jamais bonjour ! Pour le chèvrefeuille je ne suis pas d'accord, il sent bon et j'aime humer son parfum quand je remonte le passage. Bon, pour Mlle Bertin, d'accord, c'est une pimbêche…

N'empêche, j'irais bien te dénoncer. Mais voilà, c'est moi qui t'ai aidé à pousser les vasques de fleurs, et comme je doute que tu saches garder le silence devant un interrogatoire habile de la police… Eh bien ! je ne dirai rien. Que les autres cherchent, après tout nous sommes des enfants, faut bien s'amuser, non ?

Marilou

Pangrammes

*Un **pangramme** (du grec ancien πᾶς / pâs (« tout ») et γράμμα / grámma (« lettre ») est une phrase comportant toutes les lettres de l'alphabet. Donc 26 lettres.*

Georges Perec allie pangramme et lipogramme dans « La disparition », roman n'utilisant pas la lettre e. Il crée ainsi une phrase contenant toutes les lettres de l'alphabet, excepté le e :

Portons dix bons whiskys à l'avocat goujat qui fumait au zoo. (Georges Perec)

En voici quelques-uns, connus ou moins connus. Le principe étant de faire tenir les 26 lettres en un minimum de mots :

- *Au zoo de Bangkok, vingt pachydermes jaloux forniquent dans les WC !'" - 55 lettres*
- *Waouh ! Sexy la pute black en string jaune ! Fiez-vous à moi, les mecs : Que du bon !'" - 60 lettres*
- *Je file en k-way chez ma diva botoxée qui se pare. Go!" - 40 lettres*
- *Allez-y! Vous serez bien reçus, et pensez que manger des kiwis aux fraises, je l'ai fait à la Havane."*

Danièle Tournié, le 10 mai 2020

PANGRAMMES

Isidore va boire en douce un zeste de xérès, jouer en kaki aux gendarmes et aux voleurs, sans tituber, l'estomac rempli de panais comme les yougoslaves en week-end dans la forêt ouest qui courent s'accoupler en quartier ou seul uniquement dans le noir loin du monde.

Véronique C.

Michel si je regarde un film lequel veux-tu : un taxi pour Tobrouk ou week-end à Zuydcoote ?

Prendre des kilos avec du whisky oh mais zut c'est fort bien ce que je veux gagner.

Michel C.

Gardez-vous de jouer du xylophone quand twiste Kamel ou Fabrice.

Martine S

Quel confinement Madame vit? whisky, gâteaux, chat, jeu, pacte zen, bravo ?

Marie-Claude R.

Gaston, que font ces vieilles reliques sur la table du salon ? Ne te cache pas dans les WC. Viens t'expliquer. Où les as-tu trouvées ? Zut, j'ai oublié Justin et Bernard… Arrête de faire le zouave, sois utile, vas chercher des yaourts, hier nous les avons finis. Porte un kilo de noisettes à Xérus. Il les aime…

Maguy L-T.

Clown aux yeux vert kiwi, qui gamberge chez le psy, je zozote des mots fous

Chantal J.

Un quidam s'empiffre de brioches sur son yacht quand un kaiser jaloux fait le zouave dans le wagon.

Jean-Luc T.

Ouvrez grands vos yeux beau jeune homme, ce n'est pas un wapiti ni un yack auquel vous avez à faire !

Jacqueline G-B.

Hé ma belle de Fez que tes yeux voient ces kiwis, pois, sojas, grenades.

Brigitte RdM.

Quelle belle et gironde donzelle wallonne voulait suspendre son hamac dans une fraîche yourte kaki six jours durant ?

Will, un petit voyou chahuteur, brave zozo flegmatique, joue dix kopecks aux cartes.

Brigitte L.

Ah ça, tu n'as pas vu mon wapiti zébré jouer au xylophone, quel perfide geek !

Bénédicte F.

Lors d'un fabuleux voyage à Axwijk, Qaïs a acheté un zygopetalum.

Anne-Marie R.

Le jour d'après

Le jour d'après… Pas original ? Des sénateurs, des assoces comme La Croix Rouge et autres ont produit leurs doléances.

Ben si, parce que nous, on rêve, et on rêve large, grand, même dans les détails. Parfois ça tient du conte, de l'impossible, de l'inaccessible. Mais si aujourd'hui on ne peut pas rêver, quand rêvera-t-on?

"Un jour viendra, couleur d'orange..." vous avez le droit d'écrire enragé, tragique, déprimé, lyrique, comique, en liste revendicative, long ou court, tout est permis.

Ci - joint pour le plaisir : " Un jour pourtant, un jour viendra couleur d'orange..." de LOUIS ARAGON in « Le fou d'Elsa », en hommage au poète espagnol Garcia Lorca assassiné en 1936 par les franquistes.

Danièle Tournié, le 10 mai 2020

LE JOUR D'APRES

Un jour pourtant, un jour viendra couleur d'orange

Tout ce que l'homme fut de grand et de sublime
Sa protestation ses chants et ses héros
Au-dessus de ce corps et contre ses bourreaux
A Grenade aujourd'hui surgit devant le crime

Et cette bouche absente et Lorca qui s'est tu
Emplissant tout à coup l'univers de silence
Contre les violents tourne la violence
Dieu le fracas que fait un poète qu'on tue

Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange
Un jour de palme un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

Ah je désespérais de mes frères sauvages
Je voyais je voyais l'avenir à genoux
La Bête triomphante et la pierre sur nous
Et le feu des soldats porté sur nos rivages

Quoi toujours ce serait par atroce marché
Un partage incessant que se font de la terre
Ente eux ces assassins que craignent les panthères
Et dont tremble un poignard quand leur main l'a touché

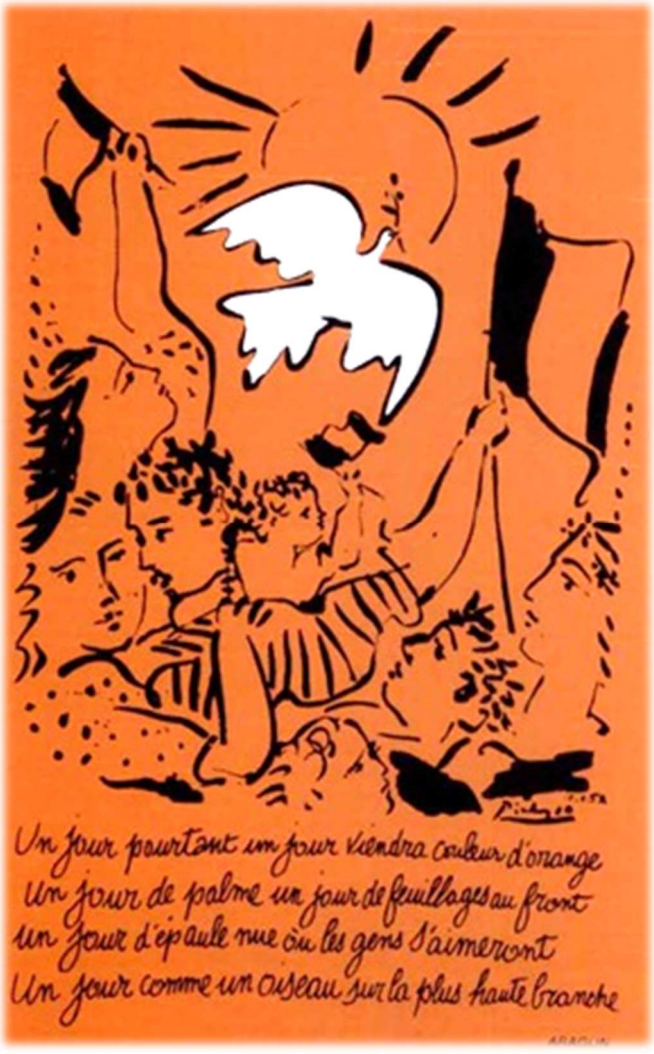
Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange
Un jour de palme un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

Quoi toujours ce serait la guerre la querelle
Des manières des rois et des fronts prosternés
Et l'enfant de la femme inutilement né
Les blés déchiquetés toujours des sauterelles

Quoi les bagnes toujours et la chair sous la roue
Le massacre toujours justifié d'idoles
Aux cadavres jeté ce manteau de paroles
Le bâillon pour la bouche et pour la main le clou

Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange
Un jour de palme un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

LOUIS ARAGON



Jerez

De noir et d'orangé !

Une Gitane de Jerez m'a interpellée dans la rue. Je traînais avec moi une peine déraisonnable. Sur le trottoir, de grosses oranges étaient tombées des arbres qui ombragent les rues.

Des amas visqueux jonchaient le sol parmi les petites taches de soleil et d'ombre.

« Un jour viendra couleur d'orange ! » devina-t-elle dans la paume de ma main.

Il fut un temps où j'espérais, l'enfance grise était passée, j'avais la vie devant moi. J'ai regardé la vieille femme et lui ai montré tous mes espoirs écrabouillés par terre avec les oranges trop mûres, massacrées sous les pas indifférents des passants. Quel piteux aspect elles avaient ces belles oranges déchues pendant la nuit ! Et mon cœur était là lui aussi, lamentable.

Au fond d'une maison, une guitare jouait une bouleversante partition. Une couleur orange sanguine saignait en moi au rythme des doigts virtuoses du musicien.

« Un jour viendra couleur d'orange ! » ; mais dans cette venelle andalouse et dans les yeux de cet homme qui s'avance, c'est couleur d'orage et de rage, couleur d'amour rouge vif !

Le camion passa et les éboueurs ramassèrent à la pelle le magma.

Orangé était le ciel d'aurore, tendre et prometteur. Avec les rues nettoyées et les fruits suspendus encore dans les arbres, une espérance me vint parmi les idées noires. La douceur acidulée de l'orange pressée prise sur une terrasse me mit du baume au cœur. Et si un jour d'orangé pur m'attendait aujourd'hui, un jour sans pépins, lisse et heureux ?

Un *zapateado* ardent résonnait dans une cour, une lente amorce de *cante jondo* s'élevait enveloppant ma détresse. La *solea rauque* d'une *cantaora* éveilla mes sens engourdis et tourmentés. L'audace et la passion de son chant secoua mon esprit.

J'irai acheter un éventail mordoré parsemé de jasmin et je me poserai face à la grande cathédrale pour voir le cavalier tout de noir vêtu passer sur son cheval empanaché et pour regarder les joyeux enfants qui tous les soirs jouent au ballon sur l'esplanade.

J'irai chercher des œillets et les lancerai aux *bailadores* de la nuit en m'enivrant de ce vin doré, âpre et rocailleux que l'on boit à Jerez.

Je croiserai le regard ambré d'un homme fier et droit.

Je laisserai derrière moi les souvenirs cruels. Les murailles de ma triste prison vont tour à tour s'effondrer. La noirceur de mon passé va se dissoudre dans l'éclat de ce nouveau jour lumineux !

Je souffle sur la surface de mon verre rempli. L'*amontillado* d'ocre sombre frémit et laisse apparaître un avenir d'oubli.

J'irai à la rencontre des jours heureux, des soirs teintés d'un orangé de topaze, de ces longs soirs embaumés de Jerez et je goûterai les vents conjugués de l'océan et de la mer.

Brigitte L.

Les quatre vérités sur l'affaire Coronavirus

1. Un gouvernement aux petits soins pour ses administrés

Ah! Ce brave gouvernement qui prend soin de nous en diffusant maintes fois sur les ondes ce message :

ALERTE CORONAVIRUS

SI VOUS TOUSSEZ ET AVEZ DE LA FIÈVRE,

VOUS AVEZ PEUT-ÊTRE LE CORONAVIRUS ...

Après dix jours de confinement, Macron nous annonce la poursuite du confinement. Je commence alors à tousser.

Puis quand il annonce la date du 11 mai, je suis pris d'une fièvre soudaine, une irrépressible envie de casser le nez à ce foutu geôlier qui nous enferme pour deux mois.

Ma femme arrive alors et me trouve dans un état complètement défait.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? me dit-elle, tu tousses et tu as de la fièvre ! Ça y est, tu as chopé le coronavirus. – Pas sûr, lui répondis-je, le message diffusé à la radio dit PEUT-ÊTRE ... »

Eh bien, figurez-vous que le gouvernement avait raison. Je toussais et avais de la fièvre mais je n'étais pas malade.

Je n'aurais jamais pensé avant la crise du coronavirus qu'on puisse ne pas être malade avec des symptômes de toux et de fièvre. Bien vu le gouvernement !

2. À tout problème il y a une solution !

Au début du confinement, la France n'avait que très peu de masques en réserve.

Et pour cause, il n'y avait plus ni assez d'argent dans les hôpitaux ni assez de personnel pour les compter et tirer la sonnette d'alarme. C'est ballot quand même pour des bouts de chiffons à trois francs six sous.

Comment faire alors pour ne pas anxiogéniser le peuple français ?

La solution fut vite trouvée. Les scientifiques déclarèrent que le masque n'était pas la bonne solution, qu'il n'était nécessaire que pour le corps médical. Les politiques s'emparèrent alors de cette préconisation médicale pour décréter qu'il n'y avait qu'à rester confiné chez soi.

Puis d'un jour à l'autre, on ne s'explique pas bien pourquoi, sans doute fallait-il inciter les français à coudre eux-mêmes leurs masques puisqu'on ne savait ni en produire ni en acheter en quantité suffisante, le masque devint miraculeusement le principal geste barrière pour se protéger du virus.

Le gouvernement a dû avaler son chapeau tant le revirement de position était spectaculaire, mais cela ne s'est pas trop vu avec le masque devant la bouche.

En politique, on appelle ça un retournement de veste, mais, attention, totalement justifié par les atermoiements de la science médicale !

3. Quand y en a plus, y en a encore, ou les noces de Corona façon Manu-Christ

C'est magique ! La France a une dette de deux mille milliards d'euros que nos enfants devront rembourser, mais ce n'est pas un problème. Puisqu'on n'a pas assez de masques à trois francs six sous, le plus simple est de rester confiné pour voir si le vilain virus veut bien continuer sa migration vers l'ouest, chez les Américains par exemple. Juste deux mois. Surtout ne craignez rien, gentils français, on vous paiera le chômage, on allégera vos charges, on vous donnera des subventions pour que vous puissiez vivre, on vous gratifiera de primes si vous avez dû continuer à travailler, on requalifiera même votre salaire à la hausse, il n'y a juste qu'à demander. Profitez-en, c'est *open bar* !

Mais avec quel argent ? Alors là, vous êtes mesquin ! Avec de la dette bien évidemment. Une dette à deux mille milliards ou à quatre mille milliards, qu'est-ce que cela change ? Juste deux fois plus de temps pour rembourser.

Et c'est là qu'on se dit qu'on a bien fait d'élire à la présidence de notre pays un banquier qui endosse le rôle de sauveur de la France. Manu-Christ aux noces de Corona.

Quand vous demandez, vous simple citoyen, à ce qu'on vous octroie deux fois plus de prêts, il vous est fatalement répondu que votre âge, votre état de santé ou votre capacité de remboursement ne vous le permettent pas. Mais notre Président connaît toutes les ficelles du secteur bancaire, il sait comment s'y prendre pour obtenir toujours plus de prêts, et tant pis s'il avait promis de réduire la dette, la petite bête virale lui donne l'occasion de replonger dans la spirale du déficit et de l'endettement, prouvant ainsi qu'il est un homme politique courageux, encore plus endetteur que ses prédécesseurs. Car il risque d'être la prochaine victime du *dégagisme*, quand les français lui diront « La dette c'est toi ! ».

Pas si sûr quand même au vu de tous les heureux récipiendaires. Les Français sont des veaux, disait le Général, mais quand même pas des ingrats...

4. Confiné – Égalité – Fraternité ...Laïcité

La conséquence la plus palpable du confinement a été la privation de quelques-unes de nos libertés auxquelles nous n'étions plus guère sensibles tant elles étaient dissoutes dans notre vie quotidienne. La principale étant la liberté de circuler, d'aller et venir selon notre bon vouloir. Interdiction de sortir de son lieu de confinement sauf nécessités impérieuses dûment *contingentées*. Même pour une promenade individuelle en forêt ou sur le bord de mer, le coronavirus pouvant vous sauter dessus caché derrière un chêne centenaire (quel dommage que nous ayons perdu le savoir de nos druides gaulois !) ou être transporté à la faveur d'une brise de mer depuis un paquebot Costa navigant au large, rempli de touristes *coronaporteurs*.

Que voulez-vous, il faut tout prévoir pour éradiquer ce satané virus.

Interdiction aussi de se réunir, sauf en visioconférence. Ce qui fait que nos quelques six-cents députés ne peuvent plus se réunir. Qui plus est, pour respecter la règle de distanciation sociale d'un mètre, il va falloir leur construire un nouvel hémicycle à l'intérieur du CNIT de la Défense ou du Palais Omnisport de Paris – Bercy ou autre vaste salle. Cela va prendre quelques mois. Remarquez qu'ils pourraient en attendant continuer à se réunir comme avant, très parsemés sur les bancs de l'Assemblée Nationale comme en atteste les images télévisées. Mais il est plus que certain que le Conseil Constitutionnel l'interdirait en se basant sur un ou deux coins de l'hémicycle ou des députés se seront endormis ou auront tapoté sur leurs téléphones portables, trop près l'un de l'autre.

Heureusement, nous sommes dans une république plus présidentielle que parlementaire. Les députés n'ont pas cru devoir défendre véritablement nos libertés essentielles, et ont confié les clés de la boutique à l'exécutif (cela rappelle quelques souvenirs de 1940...) et ne se sont pas non plus élevés contre les dépassements budgétaires que vont engendrer les gâteries financières évoquées dans le précédent paragraphe (alors qu'ils ont un rôle de contrôle budgétaire des dépenses de l'État). Nous ne vivons donc plus sous un régime dit de cinquième République classique mais dans un avorton de république qu'on pourrait appeler le *Coronanousnique* (je laisse le soin à nos éminents politologues d'inventer un terme plus gréco-latino-compatible).

Soyons cependant vigilants et veillons à ce que ces restrictions de liberté ne soient que transitoires. Nous ne sommes pas à l'abri de dérives religieuses invoquant la main d'Allah dans la diffusion du coronavirus et demandant l'instauration d'une république coranique avec toutes les restrictions de liberté que cela entraînerait. Aussi mon vœu le plus cher serait, dès la fin du confinement, d'adjoindre par référendum un quatrième terme à la devise de notre république : le terme de laïcité. Comme il va falloir créer de plus grandes mairies pour nos nouvelles communautés de communes, nous pourrions alors inscrire sur leurs frontons cette nouvelle devise : Liberté – Égalité – Fraternité – Laïcité.

Bryan de La R.

Le temps est venu

Aujourd'hui, je descends ma rue, la rue de La fontaine, et au n°25, c'est un grand bac fleuri qui attire mon attention, mon regard, en ce jour du 18 mai dé-confiné. *Avant*, c'était le Grand Confinement et maintenant, c'est l'*Après*, moi qui suis balancée entre satisfaction de semi-liberté et nostalgie de cette rue déserte, sans voitures, balancée aussi, entre la peur du virus et en même temps le désir de revoir la vie.

Je m'arrête donc étonnée devant cette jardinière de 1m de long peut-être, de 50 cm de large, située dans un renfoncement, surmontée d'un filet de protection vert. J'admire des fleurs de toutes les couleurs, surtout des gueules de loup, comme j'en voyais enfant chez ma grand-mère, et des plantes comme la sauge, le thym. J'ignore le nom des autres fleurs ou plantes et je me demande qui a eu l'idée d'embellir ainsi la rue de ma ville. J'étais déjà passée *avant* devant ce bac, sans le regarder, serait-ce que j'ai un autre regard maintenant, que « rien ne sera plus comme *avant* » ?

Je suis dans mes pensées et à ce moment-là, derrière un masque bariolé en Wax, j'aperçois mon amie Géraldine, coiffée d'un grand chapeau de soleil, qui sort de l'immeuble d'en face, le n° 16. Elle se dirige vers la jardinière, arrosoir vert et sécateur à la main : j'ai deviné : c'est elle « l'éco-citoyenne » qui remet de la couleur sur le macadam et qui entretient les plantes, c'est elle qui a « les pouces verts ».

– Hé, bonjour Capucine, c'est moi qui ai la charge de ce bac, me dit-elle, je viens tous les jours pour arroser, biner, veiller sur l'état de la végétation, sur « mes

fleurs ». Là, ce sont des « gouttes de sang », j'adore l'élégance des petites fleurs rouges et à côté, du Lychnis Coronaria, pas du Coronavirus !

– Splendide idée, dis-je, comment un tel projet a-t-il pu voir le jour ?
– C'est une longue histoire, ce fleurissement, dit-elle, il a fallu 2 ans pour en arriver là : autorisation de la Mairie pour avoir un permis de *végétaliser*, lien avec Guislain, le responsable de l'Association Mômartre qui a soumis le projet et contact avec le responsable du 18ème arrondissement, et pour finir, autorisation du syndic de l'immeuble. La ville de Paris a fourni le bac, la terre et les graines, l'entretien est assuré par Nadine, une voisine, Yvon avec lequel nous ne sommes pas toujours d'accord et moi-même. Les passants ont beau être masqués, ils ouvrent les yeux, s'arrêtent comme toi, prennent des photos. Manon du n° 9 de la rue est intéressée par l'idée, elle habite en bas des marches, elle voudrait améliorer l'image du quartier, et Romain, du restaurant d'à côté, est partant aussi ; de la cohésion sociale, grâce à une nouvelle atmosphère et un nouveau décor.

Alors, prendre plaisir à se lancer dans le jardinage en bas de chez soi, à rendre la ville plus végétale, plus gaie, c'est l'utopie des écologistes ou tout simplement, c'est maintenant le monde d'après, la transformation de cette rue, la fameuse transition du « temps qui est venu ».

Demain, je prends plaisir à imaginer que je descends du 4è étage de mon immeuble n° 17, de cette même rue, avec un tuyau d'arrosage de deux-cents mètres de long et que j'arrose les plantations.

Capucine

Va falloir s'y mettre

Eh bien voilà, on y est. Au fond du trou. Et comment on en sort ?

D'abord comment on en est là? Et comment ce sera après? Après le Covid ?

Tout le monde se livre à cette réflexion, sérieusement ou en secret. Tout le monde forcément. La pulsion de vie est là. L'imagination. Le désir. De vie. Ou autres.

Je suis juste un peu plus effondrée.

Certains, beaucoup, rêvent que justement c'est l'occasion d'une reconstruction. Comme après une guerre, d'ailleurs ce sont les mots du président.

Mais l'argent, le sexe et le pouvoir gouvernent le monde. Depuis toujours.

Les pauvres sont plus nombreux, les femmes sont toujours femmes, les politiciens ne prennent toujours pas le métro et les riches se confinent au bord de la mer en exhortant les autres en visio conférence à remercier le personnel soignant et à donner un peu d'argent…

On est au fond du trou comme un alcoolique qui se dit régulièrement « je m'arrête quand je veux », qui croit maîtriser sa vie, et tout soudain n'y arrive pas. Ridé, il se dit qu'après tout un coup de plus ou de moins… l'éternité n'existe pas, faut bien mourir un jour.

Des voitures, on n'a plus besoin… et d'ailleurs Renault licencie… tiens, que vont devenir les ouvriers ?

Les restaurants sont fermés. Pour passer le temps, pas perdre la main, les cuisiniers préparent des repas pour le personnel de santé… qui vont finir par grossir eux aussi.

Tiens, les aéroports et les compagnies aériennes sont en difficulté…

Tiens, mais je pensais que le plastique à usage unique devait disparaître… mais ce n'est absolument pas le cas actuellement puisque les repas sont servis dans des barquettes plastique, que l'on soit à Paris ou dans les Vosges, et mangeables devant la porte… pas à l'intérieur du local où l'on aurait pu laver les plats.

La fédération des entreprises du plastique demande le report de l'interdiction de certains plastiques à usage unique et, pour appuyer ses arguments, elle explique comment les produits plastique contribuent à lutter contre le Covid, en alliant hygiène, santé et sécurité pour les produits sanitaires et alimentaires.

Les masques en tissu sont peu nombreux sur les visages alors que ceux jetables jonchent les rues.

Bref ! Qu'est-ce qui va changer ?

Au fond du trou, je vous dis. Je vais aller boire un coup.

Un coup en apéro zoom ? Avec un avatar…

On remontera comme on peut, chacun pour soi.

Les plus faibles ne résisteront pas, les vieux non plus mais ils sont de moins en moins nombreux. Et d'ailleurs, comment comprendre une société qui laisse de côté les vieux, et ça ne date pas du Covid, ça a juste empiré. Les vieux sont oubliés, délaissés. A partir d'un certain âge c'est comme si on était déjà un peu mort.

C'est une société de trentenaires, peut-être même moins, qui ne pense pas à la mort et se rassure, se croit à l'abri.

On est tous des vieux, on est tous plus vieux qu'un autre. Une vie est une vie.

« Je ne crois pas aux déclarations qui disent rien ne sera plus comme avant. Nous ne nous réveillerons pas, après le confinement dans un nouveau monde : ce sera le même en un peu pire. » Michel Houellebecq

Je like et je partage.

Je dis ça mais j'ai encore une petite réserve d'espoir à partager. Il y a bien quelques sages de ci de là, de la tendresse, des caresses, du plaisir dans le soin apporté à l'autre, des trocs possibles, rassurez-moi… de l'entraide, des échanges de savoirs, des jardins partagés, des graines à semer, à échanger histoire de se rappeler le temps de la nature. J'ai des questions, vous avez des réponses et moi des éléments pour résoudre vos problèmes… de tuyaux, de déprime, de couture, d'algèbre et d'astronomie, de botanique…

Va falloir s'y mettre, se révolter.

Danièle T.

Un jour viendra la vie !

Sur cet arbre et autour de celui-ci règne un silence bien étrange ! Cet arbre se trouve au milieu d'un joli petit village du sud de la France, un village comme je les aime, vous savez ces petits hameaux où se retrouvent toujours les gens pour boire le pastis en terrasse et jouer aux boules entre ami(e)s.

Pourtant dans ce village, en général il y a toujours des passants, des enfants qui chahutent, des animaux qui se promènent, alors pourquoi tout ce silence subitement ?

Un sorcier était passé et avait volé l'âme de tous ceux qui vivaient ; hommes, femmes, enfants, mouches, oiseaux, vaches etc.

Mais que fallait-il faire pour sauver l'âme de ces personnes ? De ce village ? De ces fleurs, de ces arbres, de cette vie quoi ! tout simplement ?

Lorsque Gilbert arriva, il ne comprit pas ! Lui et ses amis, Odyssée, la chienne que Noémie avait avec elle et qui lui était fidèle car sa maîtresse l'avait sauvée de la rue, l'aimait par-dessus tout, ce petit Indien et son cheval, ainsi que le jeune fils du seigneur de la grande ville. Tous avaient fait ce voyage à pied car ils avaient entendu parler de la légende des âmes perdues et du sorcier voleur. Après plusieurs jours ils arrivèrent dans un village mort, dirais-je, les gens étaient figés là sur place sans bouger. Leur comportement était on ne peut plus étrange, ils se regardaient tous en chiens de faïence, remplis de colère, les animaux ne faisaient que se battre entre eux, seuls les arbres avaient l'air paisible au milieu de tout cela.

Après une discussion avec les gens du village qui leur avaient expliqué le problème du sorcier, les amis décidèrent de venir en aide aux villageois. Après avoir rendu visite au sorcier qui vivait au fond d'une forêt magnifique, mais surtout vivante, ce groupe demanda au Gargamel de service ce qu'il devait faire pour rendre l'âme des gens et du village.

C'était inutile. Celui-ci rigola comme un fou et cela n'échappa pas à Gilbert qui avait fait énormément de recherches sur le monde oublié des âmes de l'enfer.

Gilbert essaya de parler avec ce mécréant et il se rendit vite compte qu'il était très malheureux.

Alors ils décidèrent de l'aider à redevenir heureux. Le petit Indien lui parla du monde du bonheur celui où les gens sont humains, se respectent, regardent les fleurs prendre vie sans les détruire, aiment les animaux et ceux-ci leur rendent bien cet amour.

A ces mots le sorcier Oribilus expliqua qu'il était sous l'emprise de l'homme de l'enfer et qu'il fallait le combattre. La seule façon de le vaincre était de lui montrer que c'est l'amour qui l'emporte toujours, le bien sur le mal.

A ces mots toute l'équipe se mit en marche pour le haut de la montagne sacrée afin de défier ce gourou qui se prenait pour le maître du monde. Un combat sans merci qui dura des heures.

Au moment où le groupe allait mettre fin aux jours de ce maître malfaisant, ils décidèrent de lui montrer à travers l'anneau sacré le monde des gens heureux. A ce moment-là, Oribilus devint rouge de colère, il comprit qu'il ne pourrait jamais dominer le monde du bonheur, de l'amitié, de la joie du respect et il disparut dans le tunnel de l'horreur.

Un jour viendra où le ciel se remplira de couleurs d'orange, de vert, de bleu, de jaune comme l'arc en ciel, alors, et seulement là, le monde se réveillera d'un long sommeil.

Patricia B.

D-Day

Déconfinement Day. Les « dés » ne seraient-ils pas pipés ?

Cher Ami,

Ne cherche pas le mot « déconfinement » dans le dictionnaire, il n'existe pas. Il a été inventé pour la circonstance : sortie de crise du couple Corona virus-Covid 19, familièrement appelé CoCo. Mais ne t'y trompe pas ; il ne s'agit que d'une capitulation momentanée de l'ennemi. Ne pas crier Victoire ! Surtout ne pas rêver. La « guerre » n'est pas terminée hélas. Des soldats peuvent encore tomber sur les barricades. Haut les masques, si tu en trouves, sinon tu te débrouilles ; c'est ce que l'on appelle : le système D bien français. C'est un entre-deux durant lequel, tu vas réaliser que, tout compte fait, le confinement avait du bon. Il a permis de goûter au calme ambiant, d'écouter dans le silence le chant des oiseaux, d'apprécier le repos de la Nature et le tien, de voir naître un vaste élan de solidarité envers le personnel soignant et celui qui chaque jour partait au combat pour la sauvegarde de l'humanité. De profiter enfin de tout ce temps de liberté contrainte pour contacter les amis perdus de vue et entretenir un lien téléphonique quotidien avec les êtres qui te sont chers et que tu ne pouvais rencontrer. Autant d'actes en apparence anodins qui t'ont permis de rassembler tes forces, pour traverser l'épreuve et la

surmonter. Ces instants de vie concentrés sur huit semaines auront été une extraordinaire opportunité de réfléchir au sens de la vie, de la mort qui rode encore et à celui de notre existence absurde. Envoyer des baisers virtuels aura pu te faire prendre conscience à quel point prendre un verre en terrasse, aller au cinéma ou en forêt était fantastique. Au sortir du confinement peut-être reprendras-tu le cours « normal » de ton existence ? Tu ne trouveras plus le temps du repos, tu courras partout. Peut-être finiras-tu par trouver monotone et routinier ce qui, en temps de confinement, te faisait tant rêver ? Réfléchis ! Cette épreuve inédite, exceptionnelle dans la douleur générale, ces moments troublants qui nous ont rendus si tristes, si effondrés, ne nous ont-ils pas aussi permis de ressentir plus profondément l'Amour et la Joie ? Méditons ensemble ces pensées de philosophes contemporains :

De Bruno Latour *« L'unique espoir impérieux mais plus fragile encore, est que nous ne revenions pas à la normale, cette « normalité » faite de rythmes épuisants de travail, de crise climatique, de consommation effrénée et de surexploitation des ressources et des hommes, qui nous a conduits là où nous en sommes. »*

De Roberto Beneduce: *« Une seule chose est claire, quelle que soit la voie que nous prendrons, cela ne sera pas indolore. De ce bruissement de soupçons et de critiques envers le discours scientifique, s'élève néanmoins, silencieuse, une note d'optimisme ; la véritable immunité, le seul vaccin efficace, c'est au fond de conserver la mémoire du passé, de ce qui vient de se passer ».*

D'où la nécessité d'écrire, il nous restera ça.

Pour terminer, je ne résiste pas au plaisir, (qui j'en suis sûre sera partagé), de te transmettre un texte qui, moi, me fait planer, extrait d'une lettre que le poète Rainer Maria Rilke envoie à un jeune poète qui se cherche : *« Si votre vie quotidienne vous paraît pauvre, ne l'accusez pas, accusez-vous plutôt, dites-vous que vous n'êtes pas assez poète pour en convoquer les richesses. Pour celui qui crée, il n'y a pas en effet, de pauvreté ni de lieu indigent, indifférent. Qu'une chose soit difficile, doit nous être une raison de plus pour l'entreprendre. Laisser s'épanouir toute impression et tout germe d'un sentiment au plus profond de soi, dans l'obscurité, dans l'ineffable, dans l'inconscient, dans cette région où notre propre entendement n'accède pas, attendre en toute humilité et patience, l'heure où l'on accouchera d'une clarté neuve : c'est cela seulement qui est vivre en artiste, dans l'intelligence des choses comme dans la création. Personne ne peut vous apporter aide et conseil, personne. Il n'est qu'une seule voie : Entrez en vous-même. Recherchez au plus*

profond de vous-même, la raison qui vous impose d'écrire ; examinez si elle étend ses racines au tréfonds de votre cœur. »

Amour, Joie, Bonheur du confinement

Claudine F.

Le jour d'après dans la neige

Que sera le jour d'après ? Sera-t-il encore vivant ? Ou bien frigorifié, congelé après cette nuit dans sa *voiture en pleine montagne à 1800 m d'altitude, sous la neige ?*

Il revenait de vacances. Pour faire plaisir à Sofia il l'avait rejointe aux sports d'hiver dans les Hautes Alpes. Sofia adorait skier, le côté majestueux des Alpes, et soucieuse de faire partager à Pierre son enthousiasme, elle avait insisté. Pourtant Pierre avait horreur de la montagne, du froid qui transperce, cisaille. Et cette grandeur des sommets déchiquetés l'avait plutôt effrayé. Huit jours durant, il avait affronté des températures polaires et, harnaché comme un cosmonaute, il s'était lancé sur des pistes verglacées dont le dénivelé le terrorisait. Le soir, il rentrait les jambes broyées, les joues et le nez écarlates, avec des engelures aux doigts. Que ne fait-on pas quand on aime ! Sofia, elle, jubilait, elle adorait les tempêtes, le froid hivernal, descendait les pistes avec grâce, soulevant des gerbes de poudre blanche qui étincelaient dans le soleil. La haute montagne la mettait en liesse. Pierre avait beau essayer de se laisser gagner par la beauté du site, comme le lui suggérait Sofia, il n'y arrivait pas.

Au bout d'une semaine, il réussit à la convaincre de repartir. Sofia était venue en train. Elle repartit donc en voiture avec Pierre. Malgré un temps maussade, ayant soif de la ville, Pierre proposa de s'arrêter à Annecy pour musarder, lécher les vitrines, visiter la ville, manger une fondue savoyarde. Ils reprirent la route. Sofia n'ayant pas envie de rentrer, suggéra de passer par les petites routes de montagne. Malgré un ciel de plomb qui annonçait la neige, Pierre accepta pour lui faire plaisir. Ils quittèrent donc l'autoroute pour prendre les petites routes buissonnières de la montagne. Le ciel devenait de plus en plus menaçant et bientôt de gros flocons de neige se mirent à tomber. Pierre avait pris soin de monter les chaînes sur les roues du véhicule. La neige tombait, de plus en plus drue et il aurait été plus sage de faire

demi-tour. Mais Sofia semblait si heureuse qu'il n'osa pas et essaya de se rassurer, de positiver, comme il disait ! La route grimpait, les virages en lacets s'enchaînaient. Heureusement les sapins encadraient la route dont on ne distinguait plus le tracé. Le brouillard se mit de la partie et les essuie-glaces avaient du mal à dégager le pare-brise de la neige qui gelait au fur et à mesure. Plusieurs fois la voiture avait patiné malgré les chaînes. Pierre peinait à maintenir la direction et la voiture zigzaguait. A bout de force la voiture chassa, fit une embardée, s'immobilisa et refusa de repartir.

Les voilà alors, coincés là, en pleine montagne, dans la nuit tombée depuis longtemps, les portables n'affichaient aucun réseau. Bien chaussés, couverts d'un bon anorak, ils tentèrent de sortir de la voiture. Les flocons de neige les glaçaient, la tempête faisant de plus en plus rage, ils glissaient sur la neige qui glaçait. Ni l'un ni l'autre n'osèrent s'aventurer à aller essayer de trouver du secours. Ils s'engouffrèrent vite dans la voiture, des bourrasques de vent secouaient celle-ci, la montagne, austère, se refermait sur eux. La voiture était en travers de la route. Pierre espérait qu'aucun autre véhicule ne s'engage sur cette route…

Ils décidèrent donc de dormir là, au milieu de nulle part, espérant que le lendemain leur permettrait de se sortir de ce mauvais pétrin ! *Quelle belle fin de vacances*, pensait Pierre, *va-t-on pouvoir dormir ? Le froid va nous immobiliser là, combien de temps, il faudra attendre qu'une déneigeuse vienne déblayer la route, et qui dit que demain nous ne serons pas transformer en glaçons.* Ainsi furent ses pensées avant de se laisser prendre par les bras de Morphée*. Ce jour d'après ne sera sûrement pas facile !*

Après une nuit agitée, des réveils successifs par le bruit de la nuit dans les sapins, des idées terrifiantes tant la voiture subissait tant bien que mal les rafales du vent, au lever du jour, Pierre décida de descendre la route pour essayer de retrouver la station essence où il s'était arrêté la veille avant de s'engager sur cette petite route sinueuse de montagne. Le pompiste, frigorifié, lui avait conseillé de faire demi-tour*. Il aurait dû* ! Cela représentait plusieurs kilomètres avant de retrouver la station, mais il n'avait pas le choix. Peut-être que son téléphone lui indiquerait de nouveau du réseau au cours de sa descente.

Ce jour d'après lui parut interminable... Il fallut attendre la déneigeuse, la dépanneuse pour la voiture qui ne voulut pas repartir…

Il arriva à Paris trois jours plus tard que prévu ! Ainsi sont quelques fois les joies des vacances ! Avec des jours d'après imprévisibles !

Jacqueline G-B.

Lequel choisir ?

Le jour d’après un cauchemar
Un ours me suivait
Des lapins venaient me lécher les mains ?
A chaque fois je me suis levée rafraîchie.

_____

Le jour, des journées d’après.

Je faisais du stop avec une copine et j'ai rencontré un gars qui faisait aussi du stop. Il nous a invitées à le rejoindre dans sa caravane sur l'île d'Eigg.

Deux jeunes gars sont venus nous chercher. Ils cherchaient une danse de nuit, qu'ils n'ont jamais trouvée. On a fini par dormir dans la voiture. Le lendemain, ils nous ont conduites au port où nous avons pris le bateau pour l'île.

De nombreux jours après ont été magnifiques. Les jours ont été longs. Nous avons été réveillées par les vaches qui se cognaient contre la caravane, les poulets qui chantaient.

_____

Le jour où j’ai critiqué mon patron quand il a allumé son cigare putride. Il m'a jetée dehors et m'a renvoyée.

Le jour d’après, il s'est excusé.

_____

J'ai trouvé l'appartement parfait dans l'un des meilleurs quartiers de New-York.

Le lendemain du jour où j'ai signé le contrat de location de l'appartement, j'ai appris que j'avais été escroquée.

Jusqu'à ce jour, je pense qu'il s'agit d'un travail de l'intérieur effectué par l'un des employés. Qu'est-ce que j'en sais ?

_____

Le jour d’après la chute de ma clôture, hier encore, et je dois m'occuper de mon voisin qui est atteint de démence.

_____

Il y a tant de jours d’après. Combien du lendemain ?

Judith J.

Désabusé des abusés

Les hôpitaux débordés, les infirmiers en grève depuis un an, matraqués dans les rues, fallait faire des économies. On vous l'a dit : les masques ne servent à rien, sauf si vous êtes malades.....comment je sais si je suis malade ? Oh t'es chiant avec tes questions. Protéger les autres …

LA FRANCE A PEUR — Il faut faire le plein de papier Q triple épaisseur, on n'est jamais assez protégé, on se tire dans les pattes pour acheter des spaghettis le nez dans la farine. Confinement, 1 km de rayon de sortie, attention... 135 euros.

LA FRANCE A PEUR — Mais il n'y a pas de masques .... Pourtant ça ne valait pas cher ces masques : neuf centimes. Les infirmiers sont des héros, *ceux qui ne sont rien* sont en première ligne, il faut mettre les masques ....

Ça coûte presque un euro, c'est rien pour la santé, attention pas de masques... 135 euros.

LA FRANCE A PEUR — Il faut retourner au boulot, mais les petits enfants, qui va les garder ? Les maternelles, les CP … Allez oust en cours ! Hé, ne vous plaignez pas, les crises économiques avant se réglaient toujours par la guerre, les destructions massives, les tueries et massacres des populations entre elles pour le grand bonheur et profit des Krupp et Cie.… Et puis on reconstruit, plus de chômage, tous au boulot, mais l'argent, l'argent ? On fait des plans, Shérif, pardon Marshall, c'est pas un problème et puis, en temps de guerre, pas de grèves !

LA FRANCE A PEUR — Il est con le peuple, il est soumis devant la peur, ils sont cons, ces abusés ! Alors vous avez peur? Rassurez-vous, le gouvernement s'occupe de vous, écoutez la bonne parole, BFM, CNEWS ..... Il n'y a plus d'émigrés qui se noient en mer, plus de guerres, « hey men » et le Yémen ? Les démunis deviennent nos égaux, les EPADH, on ne dit plus les maisons de retraite....Avec les vieux qui disparaissent, de belles économies en perspective...

(Tiens, il faudrait que je relise « L'arrache-cœur » de Boris Vian ou revoir le film « Le soleil vert »)

LA FRANCE A PEUR — Allez, ne plus dire les cons mais plutôt les non-comprenants. Ah, Desproges, Coluche, vous nous manquez… Alors vous avez

compris, la peur manipule, fait du peuple des abusés. Il y a quelques années j'aurais dit *bandes de cons* aujourd'hui, désabusé devant ces abusés, je souris en voyant sur les chemins environnants ces marcheurs libérés mais masqués, ces cyclistes aux visages dissimulés... Le pire avec ces masques, on ne fait plus la différence entre ceux qui sourient et ceux qui font la gueule.

LA FRANCE A PEUR — On peut être aussi optimiste que Michel Houellebecq ; à la question *Qu'est-ce qui va changer ?* il répond : *la société sera la même, sans doute en pire*. C'est vrai si l'on y prend garde ! Faites vôtre cette citation de Paul Claudel : *Le pire n'est jamais sûr.*

Qui a dit la peur est mauvaise conseillère ?

Au lieu d'avoir peur, il vaudrait mieux réfléchir à des actions futures, des rêves, des projets, s'engager sur des voies plus simples, plus naturelles. S'interroger sur les chemins du bonheur sans crainte de s'y perdre.

Le bonheur, c'est continuer à désirer ce que l'on possède (Saint Augustin)

Faites qu'un nouveau jour couleur d'orange se pointe à l'horizon. Ne plus se retenir de dire *je t'aime*... Le dire mais aussi l'écrire. Le poète aujourd'hui pourrait déclamer : « Vivez si m'en croyez, n'attendez à demain, écrivez dès aujourd'hui la prose d'une vie nouvelle ».

Michel C.

Si on rêvait

Le jour d'après, je me prends à rêver tout haut ? Un tas de pensées se télescopent dans ma tête :

- Il n'y aurait plus d'embouteillages tous les matins devant ma porte car la majorité des travailleurs seraient en télétravail chez eux,
- Le personnel de l'hôpital pourrait enfin se reposer et il n'y aurait plus de gardes supplémentaires imposées ni d'heures de travail non payées à verser obligatoirement dans un compte épargne-temps car les appels au secours des hospitaliers auraient été entendus et leurs revendications satisfaites,
- La solidarité au profit des plus faibles et des plus pauvres continuerait à exister car les gens auraient pris conscience de la nécessaire fraternité pour que le monde continue à tourner,
- La Chine et les USA arrêteraient de s'affronter à coups de fanfaronnades et autres menaces verbales car leurs dirigeants auraient compris l'intérêt de préserver la paix pour le bénéfice de toute l'humanité,
- Les scientifiques retourneraient dans leurs laboratoires et trouveraient un vaccin pour se protéger du virus, qu'ils pourraient mettre à la disposition de l'humanité,
- Les parents porteraient un regard différent sur les enseignants car ils auraient enfin compris que tout n'est pas forcément de la faute de l'enseignant et qu'eux-mêmes, en tant que parents, ont des comportements à modifier,
- Les gens comprendraient tout l'intérêt qu'il y a à bien cuisiner des produits locaux ; ils soutiendraient les circuits courts et les petits producteurs locaux,
- Nos dirigeants auraient compris qu'il faut changer de paradigme économique et social car les choses ne peuvent pas revenir comme avant ; le pays aspire à plus de justice et à une autre vie,
- Tous ensemble, nous aurions compris que nous devons changer et abandonner des habitudes toxiques pour le devenir de notre planète.

Mais tout à coup je sursaute : voilà que je m'exprime au conditionnel !

Encore une habitude héritée du temps d'avant, que de croire que les choses ne peuvent changer…

Maintenant, il faut changer ; je vais transcrire mes rêves à l'impératif.

Et faire miens les propos de Pierre-Georges Latécoère qui a dit, devant un aréopage d'ingénieurs à qui il demandait de mettre au point un avion : *vous dites tous que ce que je demande est impossible à réaliser ? Il reste une seule chose à faire : le réaliser !*

Marilou

Lucidité

C'était le fameux jour d'après, celui qui nous ouvrait les portes du monde retrouvé. On s'était réuni, on s'était embrassé, on avait trop bu, trop mangé, un peu rit et très vite la conversation s'était effondrée. On avait vidé un sac de réflexions sérieuses en vrac, souhaité changer nos habitudes, espéré que la société ne fasse pas faillite. Des sentiments entendus et lus partout. Lentement, verre à la main, les yeux à demi clos, on s'était mis à regarder nos pieds en silence. Le coup de vieux nous avait saisis. C'était un samedi chez Lili et Ismaël et la soirée s'était terminée avec une tisane.

Le fameux jour d'après n'avait déclenché qu'une modeste gueule de bois. On était content de savoir que l'on n'allait pas crever dans les bras d'un virus minus, mais comme on avait tous au-dessus de nos tête le virus du chômage qui tuait sans fièvre, rêver d'une trempette au bord de la mer, escalader le Dru, visiter la Corse… c'était secondaire.

Le jour d'après avait une couleur intermittente, un orange en attendant qu'il passe au vert.

Véronic C.

Espoir

Après le confinement que nous venons de subir, le jour d'après doit être mémorable pour tous.

Personne ne doit rester sur le bord de la route : ni le quatrième âge, ni les retraités un peu plus jeunes, les travailleurs, ni les ados, les écoliers, les bébés… Bref, le monde entier étant touché, le changement doit être là.

Il y en a marre de toutes ces personnes qui donnent des conseils et nous culpabilisent. Halte à tout le bla-bla des médias. Entendre tous les quarts d'heure *alerte, alerte* nous déstabilise. *Liberté, liberté* arrive vite !

Une vraie lassitude s'installe. Conseiller très sérieusement de tousser dans le creux du coude n'est pas très hygiénique. Il est plus facile de laver ses mains ou un mouchoir, qu'une veste. Si c'est l'inverse, donnez-nous la recette. Le bon sens a disparu des ondes.

Que dire des masques ? Après avoir été inutiles, ils sont devenus indispensables. Seulement il y a un hic. Nobles gens qui nous inondez de conseils à la télé, pourquoi ne les mettez-vous pas ? On peut très bien parler avec.

Assez râlé ! Faisons des projets. Les plus simples seront les plus réussis : prendre une boisson à la terrasse d'un café et refaire le monde (il en a besoin), marcher, explorer les rues à notre rythme, barboter dans une station thermale serait pas mal, peut-être une croisière dans les pays nordiques, prenons une option ! Et tout simplement gratter un peu de terre, planter quelques fleurs, arroser le soir un petit jardin nous ferait grand bien. Notre envie d'aller de l'avant et le plus loin possible nous envelopperait.

Nous sommes sûrement à un carrefour. La nature se rebiffe. Il appartient à chacun de faire sa part, toutes catégories confondues. Aux grands de ce monde de nous donner l'exemple !

Maguy L-T.

Le Monde continue

Le Monde d'avant, le Monde d'après, le Monde continue tout simplement avec du beau, du bon, du laid, du méchant.

Nous avons vécu une parenthèse, certes contraints et forcés, mais qui a eu aussi ses vertus : retour au silence entrecoupé du chant des oiseaux, un moment de grâce.

Cette crise sanitaire nous a permis de prendre conscience de l'importance de l'humain, du vital, de la nécessaire solidarité, de la bienveillance et bien évidemment du rôle crucial des soignants.

Qu'en sera-t-il demain ? Pour ma part, je ne tomberai pas dans l'angélisme d'un Nicolas Hulot édictant ses *100 principes pour un nouveau monde* : le temps est venu de… A l'exception de deux propositions que je ferai miennes :

1) le temps est venu d'entendre la jeunesse et d'apprendre des anciens,

2) le temps est venu de la modestie et de l'audace.

Pourquoi ? Parce que tout n'est pas à rejeter dans le Monde ancien, le vieux monde nous a aussi apporté sa beauté qu'il est indispensable de préserver, les anciens ont des valeurs, une expérience de vie, une histoire à transmettre. Modestes oui : un peu d'humilité, on ne sait pas tout, on ne peut pas tout prévoir, les scientifiques nous l'ont dit et redit. De l'audace pour sortir de la peur qui fait émettre de nouvelles injonctions, édicter des démarches incantatoires : *Il est urgent de consommer autrement* titre 60 millions de consommateurs, *Attestation de bien re-vivre ensemble*, affichage des panneaux JC Decaux.

L'opposition radicale « Monde d'avant, Monde d'après » m'agace. Le Monde d'après génère poncifs sur les réseaux sociaux, apparente insubordination ou kitsch total avec la grande fraternité de tous les hommes.

N'oublions pas qu'il faut faire avec l'existence du mal sans pour autant rejoindre le camp instinctif de l'insulte.

Le monde continue et continuera avec l'inattendu de la vie, les soubresauts heureux ou malheureux, la formidable capacité de l'homme à s'adapter à son environnement comme il l'a toujours fait depuis des millénaires.

Bénédicte F.

Texte sans point

Mai avance, mais nous sommes encore à demi-confinés.

Et bien continuons de lire (les librairies sont ouvertes), d'écrire bien sûr.

Je vous adresse une proposition ci-dessous. Vous avez une semaine pour vous entrainer, vous amuser à écrire. Ne vous prenez pas la tête comme disent les gamins et tentez! Longueur du texte: comme vous pouvez...

il s'agira d'écrire ***un texte d'une seule phrase,*** *pour lequel vous pourrez, mais ce n'est pas une obligation, prendre pour point de départ un fait divers, ce dernier ne devant en aucune manière être ponctué de points, chose que je trouve difficile, tant il est nécessaire de faire des pauses et d'instiller des silences, alors que poursuivre sans cesse le récit crée une sorte de vertige, d'essoufflement, ce qui ne semble pas arriver chez Laurent Mauvinier qui n'est cependant pas l'inventeur du roman en une phrase, des recherches m'ayant permis de trouver notamment : Bohumil Hrabal, Philippe Solers, Marie Ndiaye, et, plus proche de nous encore, Mathias Enard et son « Zone » qui reçut en 2008 un bel accueil de la critique, tout cela pour vous dire que je suis heureuse d'arriver au bout de l'énoncé de cette destination sans point.*

Je vous conseille de lire un passage de Proust, de Mauvignier : long monologue « Ce que j'appelle oubli », 66 pages, d'écrire puis de ***penser à la ponctuation , ;:-« sauf ?!. et d'utiliser des mots de liaison*** *(cependant, et, mais, alors, pourtant, donc...).*

Je vous joins un texte de Perec qui, lui, n'a même pas de ponctuation, mais n'allez pas jusque-là, c'est juste pour vous amuser.

Danièle Tournié, le 24 mai 2020

TEXTE SANS POINT

L’art et la manière (texte de Georges Perec)

Ayant mûrement réfléchi ayant pris votre courage à deux mains vous vous décidez à aller trouver votre chef de service pour lui demander une augmentation vous allez donc trouver votre chef de service disons pour simplifier car il faut toujours simplifier qu'il s'appelle monsieur xavier c'est-à-dire monsieur ou plutôt mr x donc vous allez trouver mr x là de deux choses l'une ou bien mr x est dans son bureau ou bien mr x n'est pas dans son bureau si mr x était dans son bureau il n'y aurait apparemment pas de problème mais évidemment mr x n'est pas dans son bureau vous n'avez donc guère qu'une chose à faire guetter dans le couloir son retour ou son arrivée mais supposons non pas qu'il n'arrive pas en ce cas il finirait par n'y avoir plus qu'une seule solution retourner dans votre propre bureau et attendre l'après-midi ou le lendemain pour recommencer votre tentative mais chose qui se voit tous les jours qu'il tarde à revenir en ce cas le mieux que vous ayez à faire plutôt que de continuer à faire les cent pas dans le couloir c'est d'aller voir votre collègue mlle y que pour donner plus d'humanité à notre sèche démonstration nous appellerons désormais mlle yolande mais de deux choses l'une ou bien mlle yolande est dans son bureau ou bien mlle yolande n'est pas dans son bureau si mlle yolande est dans son bureau il n'y a apparemment pas de problème mais supposons que mlle yolande ne soit pas dans son bureau en ce cas étant donné que vous n'avez pas envie de continuer à faire les cent pas dans le couloir en attendant l'hypothétique retour ou l'éventuelle arrivée de mr x une seule solution s'offre à vous faire le tour des différents services dont l'ensemble constitue tout ou partie de l'organisation qui vous emploie puis retourner chez mr x en espérant que cette fois il est arrivé or de deux choses l'une ou bien mr x est dans son bureau ou bien mr x n'est pas dans son bureau.

Georges Perec

Une histoire, une histoire !

Elle m'a dit « raconte-moi une histoire », alors j'ai pensé ok si ça lui permet de s'endormir plus tôt c'est un bon plan je pourrai m'éclipser discréto et voir ma série préférée à la télé donc on s'est s'installées dans le lit, elle en pyjama, moi encore dans mes habits de jardinage que je n'ai pas eu le temps d'enlever quoique j'aurai pu le prendre le temps, mais bon, une chose une autre vous savez ce que c'est, on se retrouve en fin d'après-midi sans s'en apercevoir, avec une gamine encore frétillante et qui réclame une histoire que bien sûr je vais raconter parce que je n'ai pas le cœur à négocier et que j'ai envie de passer pour une mamie de choc mais la mamie en question, faut qu'elle vous dise qu'une journée avec un enfant de 5 ans et demi disons 6 ce n'est pas de tout repos car je suis certes aguerrie mais un tantinet fatiguée, et je me demande quelle histoire je pourrais raconter à cette chérubine qui les connaît toutes et me regarde d'un œil décidé pas du tout ensommeillé et qui tranquillement me réclame le petit chaperon rouge, ben voyons, celle-là même qui doit livrer dans un petit panier d'osier un petit pot de beurre et une bouteille de lait au fond des bois au péril de son innocence à sa grand-mère qui n'a que faire de ces bricoles parce que du beurre et du lait elle en a, et qu'une bouteille de vin blanc frais mais pas n'importe lequel, disons un Menetou-Salon ou à l'extrême rigueur un Muscadet- Sèvre et Maine sur lie elle préfèrerait, rangée dans le même sac à dos c'est plus pratique, avec délicatement enveloppé dans un torchon un moelleux au chocolat cœur coulant parce que vous en conviendrez il serait temps de remettre au gout du jour les contes d'autrefois quand bien même ils sont intemporels, faut quand même pas exagérer si l'on veut faire passer un message faut se donner les moyens pour faire croire des sornettes à une fillette dans un lit serré contre sa grand-mère qui raconte, ne lit pas, fait comme, et sournoisement remplace le petit pot de beurre censé faire plaisir par un tiramisu, et le lait par une fiole de limoncello parce que tant qu'à être dévorée par un loup fût-il fringant et velu la grand-mère a le droit de formuler ses dernières volontés mais bien sûr ces mots font froncer les sourcils à l'ange lové à ses côtés qui inévitablement s'écrie « c'est pas vrai, c'est pas ça, tu t'es trompée, et le loup de toute façon le petit chaperon rouge et le prince charmant lui feront la peau, mamie tu racontes n'importe quoi, tu as sommeil je vois bien que tu as des petits yeux, allonge-toi je te prête mon lit, je vais te raconter une histoire … »

Danièle T.

Le point-virgule

Ni point final ni annonce de la suite, on ne sait pas très bien à quoi je sers sinon à créer des séquences qui permettent de reposer les yeux ou de nettoyer ses lunettes de temps en temps, je ne suis qu'un entre-deux, un mi-figue mi-raisin, un ni fait ni à faire, un signe que l'on oublie peu à peu car aujourd'hui plus personne n'écrit ces phrases interminables que nous n'avons pas le temps de lire même si parfois on aimerait se perdre dans les méandres de la pensée de l'auteur qui n'a pas repris son souffle depuis le début du livre, mais les SMS ont pris le premier rôle dans la communication entre humains et mon allure ne me permettant pas de me transformer en émoticône pour évoquer les yeux, le nez ou le sourire, alors il ne me reste pour me consoler que l'annonce d'un syllogisme, l'équilibrage d'une phrase poétique, et pour le lecteur à voix haute, le signal qu'il va pouvoir enfin respirer, relâcher son attention un quart de seconde, évitant ainsi de s'écrouler inerte, hors d'haleine, au chevet de l'enfant qui lui, s'est endormi depuis longtemps.

Trois livres en une phrase

Pour qui se passionne pour les biographies, et plus encore les autobiographies, le déroulement d'une existence raconté par la personne elle-même ou par un écrivain apporte toujours des renseignements sur sa propre vie et dans ce domaine la lecture de trois auteurs est indispensable qui, de plus, fait mieux comprendre la société de la deuxième partie du 20^{e} siècle, voilà donc pourquoi je propose un titre de chacun d'eux : *La Place* d'Annie Ernaux largement connue maintenant et qui a éclairé tant de transfuges – ces êtres qui ont pris « l'ascenseur social » - relate la vie d'une jeune femme normande née en 1940 de parents pauvres, qui devient agrégée de lettres, professeur et écrivain, vivant mal cet écartèlement entre ses origines et ce qu'elle est devenue, bouleverse par une écriture sobre, précise, sans pathos ; de même *Retour à Reims* de Didier Eribon, jeune homosexuel de famille ouvrière né en 1953 qui décrit son parcours jusqu'au journalisme, sa relation avec Pierre Bourdieu

et son passage à l'écriture et à l'enseignement universitaire ; mais le troisième livre, *Chaque jour est un adieu* – titre merveilleux - de Alain Rémond, breton né en 1946 est un véritable petit bijou car il est unique dans le travail de cet écrivain alors que Annie Ernaux et Didier Eribon ont creusé un sillon et fait leur œuvre à partir de leur vie ; *Chaque jour est un adieu* est écrit dans la nécessité, à un âge déjà avancé comme si l'auteur avait besoin de livrer un secret pour continuer son chemin, et personnellement je le relis souvent et chaque fois avec la même émotion tant la narration de cette enfance dans une maison où le bonheur côtoyait le malheur est écrit avec délicatesse, justesse, alliant le rire et les pleurs ; c'est un livre inoubliable.

Marie-Claude S.

Recherche de la sagesse

Pour parvenir à la paix dans le monde du moins, soyons modestes, une relative coexistence pacifique il me semble qu'il faudrait que chacun développe ce que j'appelle la « justesse », ou « l'ajustement », à ne pas confondre avec la justice bien que ces notions soient relativement proches ; oui cette sagesse, cette philosophie est à rechercher sans cesse dans tous les domaines de la vie car comme un instrument -violon ou flûte- qui sonne juste, qui s'accorde et se fond avec l'orchestre entier pour offrir au public une superbe symphonie, un être dont les actes sont ajustés à chaque situation de la vie comblera toujours ses proches - qu'ils soient membres de sa famille amis collaborateurs voisins - par sa perspicacité, sa mesure, sa discrétion, sa hauteur de vue, sa quête de vérité, sa parole toujours pertinente sans être blessante ; effectivement la justesse est un équilibre à trouver entre lucidité, authenticité, courage et bienveillance, une délicatesse mise en œuvre en toute occasion ; alors pour peu que tout cela soit accompagné du sens de l'humour, toutes les relations seraient apaisées, mais peut-être manquerions-nous de cette fantaisie parfois si bienvenue pour détendre l'atmosphère, tant il est vrai que rien n'est parfait en ce bas monde et que les différences entre humains, leurs couleurs, leurs origines, leurs caractères, leurs réactions, leurs défauts même, leur spontanéité, la diversité de leurs expressions - surtout leur production artistique - font le sel de la vie et produisent chaque jour sensations, émotions et sourires sans lesquels vivre serait bien fade.

Marie-Claude S.

A point nommé

Je suis en retard alors pourquoi se presser, le temps perdu ne se rattrape guère comme le chante si bien Barbara cependant je ne suis pas à Nantes où semble-t-il il pleut souvent comme dans une autre dans ses chansons même si le temps pourrait le faire croire mais à Paris et qu'importe d'ailleurs car ce n'est pas dans mon intention de courir et de toute manière même si j'en avais vraiment envie, une pluie fine avec un vent de face m'oblige à progresser lentement pliée sous mon parapluie qui peine à me protéger sur le boulevard proche de l'hôtel du Muséum où je dois rejoindre Christian quand un bruit sourd me fait relever la tête pour découvrir un corps inerte allongé sur le passage protégé que je m'apprêtais à traverser, cette vision soudaine, inattendue d'un homme fauché sur le bitume noir et humide me laisse statufiée sur le bord du trottoir car si je ne peux voir aucune trace de véhicule incriminé dans cet accident et même si je n'ai rien vu, le son d'un choc violent que j'ai entendu ne fait aucun doute sur la cause de la mort de l'homme qui gît là, le visage tourné vers moi, un filet de sang coule au bord de ses lèvres entrouvertes, ses yeux grands ouverts me fixent comme pour me lancer un message muet : « ne traverse pas, poursuis ton chemin » semble-t-il me dire, oui, il n'y a pas de hasard, j'appréhendais de me retrouver une fois encore, une fois de trop dans cet hôtel avec un homme qui me promet depuis longtemps, trop longtemps que notre relation va bientôt évoluer, que nous allons très vite vivre ensemble, sans nous cacher alors entendre encore et encore de nouvelles raisons d'attendre, de nouveaux mensonges que j'écouterai les yeux humides en regardant au travers de la fenêtre des squelettes de dinosaures dans le muséum de l'autre côté de la rue, non je n'en peux plus, maintenant il y a un cadavre entre nous qui me barre la route, m'empêche de venir le rejoindre, je le comprends soudainement, la mort de cet homme me fait réaliser que cette relation est à l'image des squelettes des dinosaures, sans peau, sans chair, sans raison d'être, cet amour entre parenthèses vient de se dissoudre avec la mort de ce parfait inconnu, lui en perdant la vie m'a je le crois envoyé un signe qui m'incite à reprendre ma liberté juste au moment où une sirène retentit, je ferme les yeux pour me recueillir un instant et le remercier alors subrepticement une énergie puissante s'infiltre dans mon corps m'insufflant une détermination nouvelle que je croyais perdue depuis si longtemps, enchaînée que j'étais dans une relation toxique qui m'emprisonnait, m'empêchait de vivre ma propre existence, celle de tous les

possibles qui maintenant me tend les bras, je vais la saisir, la goûter, la déguster avec gourmandise cette vie qui m'est promise et c'est sans me retourner que je reprends ma marche en fredonnant une vieille chanson de Frédéric François : « Laisse-moi vivre ma vie »

Michel C.

Le canard

Quand la sonnette retentit elle s'en fut à la porte et aperçut un homme jeune d'apparence disons trente à trente-cinq ans à vue de nez, cheveux blond foncé, mèche décontractée du citadin égaré qui fait un stage de permaculture avec le rêve un jour de s'installer à la campagne, qui lui demanda tout de go si ce canard était à elle, celui qui était sur le trottoir et qui allait se faire écraser parce que sans doute il avait dû s'échapper d'un jardin voisin, mais ils n'y a pas de canard ici dit-elle surprise rajoutant même qu'elle ne voyait pas à qui il pouvait appartenir mais puisque vous me dites que vous devez aller à votre travail je vais ouvrir mon portail et vous allez m'aider à le faire rentrer dans mon jardin ensuite j'irai faire le tour du pâté de maisons pour trouver son propriétaire mais venez insista-t-elle en prenant la main de celui qui n'y connaissait rien en palmipèdes de basse-cour fussent-ils colvert ou de barbarie sauf en confit ce qui n'était pas le problème du moment car le canard était bien vivant et s'enfuyait ayant peut être entendu parlé de confit ailleurs, alors le trentenaire blondinet tenta doucement de pousser l'animal qui paraissait surpris en s'avançant et dodelinant du croupion qu'il avait fort dodu quand tout à coup il prit son envol laissant bouche bée ceux qui avaient oublié qu'un canard ça vole et qui le regardaient s'éloigner par-dessus les jardins, les haies et verts prés et partir au loin certainement vers la rivière d'où il avait dû s'éloigner ou bien autre hypothèse vers un pays d'exil où le confit n'est pas en vogue, le magret inconnu - il ne savent pas ce qu'ils perdent - le foie gras d'oie ou de canard ignoré voire interdit par la ligue de protection des animaux et les végétariens, végétaliens et j'en passe, enfin ceux qui préfèrent manger des germes de soja ou éventuellement s'ils ne sont pas extrémistes les œufs de ce même canard encore faudrait-il que ce fut une cane mais allez savoir, l'affaire est close, l'oiseau envolé.

Marilou et Danièle

Deux mots

… Faut voir avait-il dit de sa voix grave en partant et cette réponse ne me quittait pas, elle ruminait en moi, j'étais déçue, déconfite, en deux mots j'étais redevenue à ses yeux une groupie ordinaire boudinée dans mon jean qu'il n'écoutait pas, une fille trop maquillée juste bonne à hurler son nom en l'attendant à la sortie d'un concert, alors penser qu'il avait oublié que j'avais monté son fan club celui qui remplissait les premiers rangs des scènes de province où il n'était pas très connu comme ce soir à la salle municipale de Chartres où j'avais convaincu mes copains du club de faire deux-cents kilomètres pour aller écouter ses nouvelles chansons et faire la claque à notre grand John Pariss qui était sûr de son génie mâtiné Gainsbourg/ Halliday, sûr de voir éclater son talent aux Francofolies de la Rochelle, sûr de briller sous les projecteurs avec cette nouvelle veste pailletée bleu nuit et son crâne rasé qui modernisaient son look, cela dit sacrifier ses cheveux en bataille auburn qui lui donnait un charme ravageur pour une boule à zéro c'est dommage enfin je pense que c'est aussi pour faire plaisir à sa nouvelle fiancée Marika, qu'il a rencontrée à Los Angeles et qui a déclaré dans une émission de télé réalité qu'il n'y avait pas plus doux à caresser qu'un crâne chauve, admettons mais tout ça n'est que détail, ce soir l'important c'était ses nouvelles chansons et les deux dernières étaient formidables et je ne comprends pas pourquoi, quand je lui ai proposé d'en parler dans mon journal de bord sur Facebook suivi par six-cent-vingt lecteurs il m'a répondu faut voir…

Véroniq C.

Histoire d'une statue

C'est une belle statue en plâtre coloré, numérotée, une statue de Jeanne d'Arc, qui a fait un drôle de parcours, traversé la mer méditerranée pour se retrouver aujourd'hui place Jeanne d'Arc dans le XIIIème arrondissement dans l'atelier d'un artiste, figurez-vous que cette statue connut un destin particulier, retirée de la cathédrale d'Alger par la femme de l'Ambassadeur d'Algérie et emmenée avec elle en France à Paris, une femme exceptionnelle : Mme « Emilie », qui avait vécu des tragédies personnelles dont la perte d'un enfant, une fille, une de ses consolations avait été de collectionner des poupées, je n'ai pas su ce que représentait exactement pour elle la statue de Jeanne d'Arc, toujours est-il que Mme Emilie

souhaita prendre des cours de peinture avec un artiste à cette époque-là domicilié dans le XXème arrondissement de Paris, après plusieurs échanges, une complicité naturelle était née entre elle et son professeur de peinture, son sauveur comme elle aimait à l'appeler, son professeur était né au Maroc, il pouvait échanger quelques mots en arabe entre eux, de cette complicité naquit quelques confidences : un jour Mme Emilie demanda à son professeur : « j'ai une faveur à vous demander pourriez-vous prendre dans votre atelier une statue de Jeanne d'Arc », nous étions en pleine période de la guerre civile algérienne, les années noires, 1991-2002, « si les islamistes trouvent cette statue de Jeanne d'Arc chez moi, ils me couperont la tête », le peintre accepta cette statue, un échange contre un tableau orientaliste qu'il exécuta avec brio, elle était belle cette statue, un visage aux traits fins et aux yeux emplis d'idéal, harnachée en guerrière déterminée, au costume plus vrai que nature, il la restaura un de ses bras avait été endommagé, les vicissitudes de la vie amenèrent ce peintre à déménager pour aller s'installer devinez où : rue Lahire, rue du nom d'Etienne de Vignolles, dit Lahire, homme de guerre et compagnon de Jeanne d'Arc, la rue Lahire donne sur la Place Jeanne d'Arc, cette statue veillera sur notre peintre pendant quasi 20 ans, d'autant plus que Jeanne d'Arc l'avait marqué enfant, elle était synonyme d'idéal et de liberté ; au moment du déconfinement il fallait libérer l'atelier pour prendre d'autres directions, à qui remettre cette statue fut une question bien embarrassante pour notre artiste quand tout naturellement lui vient l'idée de la remettre à l'église de la Place Jeanne d'Arc, Notre-Dame de la Gare, un jeune prêtre vint lui rendre visite dans son atelier, découvrit la statue de Jeanne d'Arc, s'enquit avec grande curiosité de son histoire et promit de prendre avis auprès des autorités ecclésiastiques qui nous l'espérons seront favorables à sa nouvelle destinée auprès des fidèles d'une église parisienne.

Bénédicte F.

Le silence est d'or

L'étudiant du premier a poignardé en plein cœur sa logeuse en prenant bien soin de se protéger et pour ce faire il a ouvert tous les parapluies de la maison, des noirs anonymes et nets mais aussi des jaunes à pois noirs et des rouges striés de vert d'où le sang dégouline en longues traînées brunes qui se mêlent élégamment au parquet ciré et la logeuse gît là dans une belle robe gris cendré qu'elle avait achetée exprès pour la soirée de gala à l'opéra qu'elle affectionnait tellement oui tellement qu'elle ne pouvait s'empêcher de chanter à tue-tête tiens à tue-tête ça lui va bien puisque maintenant elle est là morte d'une estocade rageuse que le pauvre étudiant lui a donnée car elle n'arrêtait pas de le harceler en frappant le plafond à coups de balai quand il se mettait à son clavecin pour préparer son examen de fin d'année qui était pour lui primordial et dont la réussite lui aurait permis de gagner sa vie et de déménager de l'appartement au-dessus de cette forcenée qui s'époumonait à qui mieux mieux en airs de Carmen et d'Aïda dont elle perdait le rythme quand il faisait ses gammes et bien lui en a pris puisque maintenant c'est silence total plus de voix plus de musique et le jeune étudiant est parti menotté entre deux gendarmes qui ne comprennent rien à la musique mais qui savent une chose c'est que le silence est d'or car régulièrement ils reçoivent des plaintes pour tapage nocturne et ils se sont toujours dit que ces bruits intempestifs sont de réels pousse-au-crime et bien voilà on y est et ça va faire un sacré scandale dans cette petite bourgade d'habitude si tranquille pourtant ça devait arriver avec cette harpie castafiorisée bien connue des voisins qui d'ailleurs eux aussi en avaient marre de ses je-te-pousse-la-chansonnette à s'en décrocher la glotte à n'importe quelle heure et ils vont venir au procès et témoigner en faveur de l'étudiant et ils iront même dire qu'ils sont vraiment soulagés que quelqu'un ait eu le cran de l'éliminer pourtant ce sont d'honnêtes gens qui ont une morale mais que peut la morale lorsque les nerfs craquent et que la victime vous a poussé à bout alors non la morale n'y fait rien et on la met au placard et on craque puis une hystérique est assassinée et les gens ne sont pas indifférents pourtant ils applaudissent alors les gendarmes recueillent scrupuleusement leurs témoignages en même temps que les indices matériels sur la scène de crime puis après avoir fait des photographies ils font emporter le corps à la morgue et ils emballent un à un les parapluies en se disant quel gâchis car ils étaient bien jolis et auraient pu encore servir.

Brigitte L.

Tourbillon

Je cours à perdre haleine et je cours après la montre et après le monde et après l'avenir qui se présente en dents de scie et il ne faut pas m'arrêter car il y a encore beaucoup de temps à rattraper et pourtant le récupérer c'est perdre du temps que je n'ai pas forcément alors je presse un pas que je finis par ralentir pour musarder mais on me dit que c'est une perte de temps et cela est affirmé par les gens très occupés qui se pensent très importants et indispensables à la société et au monde car butiner de ci de là c'est ne rien faire et ne rien faire c'est perdre son temps et je n'ai pas le temps de le perdre ce temps si précieux pourtant j'aimerais ne plus y penser et me dire que j'ai tout mon temps pour vivre et non pas vivre comme une dératée car je voudrais vivre au rythme lent des saisons et écouter l'eau tomber du ciel et monter de la terre et surprendre la sève qui grimpe au cœur des arbres puis me passer de toutes ces obligations qui pourrissent l'existence et rêver d'un ailleurs auquel nous aspirons tous autant que nous sommes sauf peut-être ceux qui se croient importants et qui n'ont pas le temps de butiner la vie comme nous les contemplatifs de la nature et de notre passé et de notre présent qui parfois se transforme en un tourbillon et comme la mort qui peut nous saisir en plein élan est là qui guette pour nous couper l'herbe sous les pieds eh bien je cours pour ne pas perdre le temps qu'il me reste à exister dans ce monde.

Brigitte L.

Ça pousse

Depuis plus de deux mois, pas une goutte de pluie dans les Hauts-de-France, les jardiniers sont fatigués de biner pour économiser l'eau des citernes, remplies par les intempéries hivernales, plus d'eau pour arroser les cultures ; heureusement, les robinets de l'eau de la ville sont ouverts pour démarrer les semis et les premières plantations qu'il a fallu protéger d'une petite gelée matinale lors des Saints de glace ; mais la facture des récoltes va augmenter, surtout que certains jardiniers en usent et en abusent, et le vent violent de ces jours-ci continue de sécher le sol dont les chemins sont desséchés, crevassés, durs comme du béton, l'herbe commence à brûler, l'eau des cours d'eau et des lacs est de plus en plus basse, certains arbustes

flétrissent ; cependant, le soleil a provoqué une explosion de couleurs et de senteurs parmi les fleurs de printemps qui n'ont jamais été aussi belles, sans pucerons, sans rouille, mais également un arc-en-ciel de plus en plus fréquent dans le ciel de ma campagne ; il a permis également de faire de jolies balades et de s'éveiller devant les nombreuses naissances parmi la faune des lacs environnants, et tout ça pour vous dire : « silence, ça pousse, silence, ça vit »

Jacqueline M.

L'homme volant

Vous avez lu dans le journal « La Montagne » cette histoire incroyable d'un homme volant, ce n'est pas possible, comment dire, un homme qui a volé enfin qui a traversé le ciel de haut en bas mais oui il est écrit dans la presse qu'il s'est jeté de chez lui mais c'est impossible mais je vous dis que c'est possible puisque la porte était ouverte cependant moi quand la porte de chez moi est ouverte je tombe sur le trottoir si j'habite un appartement situé au 20 è étage je tombe sur un palier encore que je ne voudrais pas habiter à cette hauteur et justement le journal « La Montagne » parle de Suisse orientale d'un château romantique d'où si j'ouvre la porte d'entrée je descendrais les marches d'un perron ou je foulerais les gravillons de l'allée car pour s'envoler il faut de la hauteur et admettons qu'on ait de la hauteur un étage par exemple il faut quelque chose pour voler, un delta plane ou un planeur et « ils » disent dans ce canard qu'il est descendu en parapluie ou parasol, non j'ai lu en parapluie, c'est possible à condition qu'on ait justement un parapluie près d'une porte et que la porte soit ouverte et de deux choses l'une ou il est fou cet homme et bon à être enfermé ou il était vraiment malheureux là-haut ce Comte de Blancheray comme ils l'appellent peut-être avec une maîtresse qu'il ne supportait plus ou qu'elle ne le supportait plus allez savoir dans les relations entre les êtres c'est parfois bien ambivalent ou ambulant je ne sais plus où j'ai la tête ou alors si justement il trouve par je ne sais quel hasard un parapluie à portée de la main un parapluie noir ça s'est possible pour un homme de son standing et donc que fâché il ait envie de sortir de sa cage dorée et qu'il n'ait aucune peur mais encore faut-il que la porte du manoir s'ouvre sur le vide, peut-être la porte de derrière de « l'office »,si bien que hop il se jette dans l'air, c'est risqué c'est excitant ça craint mais possible j'ai déjà fait moi-même du parapente avec quelques cours on apprend vite - mais si vraiment il remplit toutes ces conditions quoique un parapluie c'est moins grand

qu'un parachute il ne peut pas vous maintenir dans l'air à moins d'avoir la protection des dieux et de gérer parfaitement son stress donc cet homme est inconscient et conscient en même temps il virevolte agite peut-être un mouchoir pour obtenir une plus grande voilure et imaginons comme dit le journal que son grand parapluie noir ait été trafiqué par une âme bienveillante qui ait voulu le sortir de son enfer pour l'emmener du ciel au paradis terrestre alors ce vol serait une libération et son engin après une chute libre s'ouvrirait comme un vrai parachute et c'est grâce à la tension dans ses bras s'il s'est tenu accroché au manche alors oui il doit en avoir des contractions dans les muscles et avec le mécanisme dissimulé dans les baleines il aurait aperçu un harnais qu'il aurait enfilé vite vite et il aurait découvert la commande pour l'actionner comme disent les journalistes donc cet homme après une chute de 2 000 mètres se serait retrouvé sain et sauf sur ses deux pieds, sauf qu'il lui manquait une chaussure, sa redingote avait le haut du plastron blanc tout plissé ainsi que son pantalon en zigzag, j'en ai la tête en zigzag, je ne voulais pas croire cette histoire mais à vous la raconter je me vois en train de voler et j'y crois finalement peu à peu à cette histoire un point c'est tout.

Chantal C.

Personnages

Exercice qui demande une certaine recherche dans l'expression, les mots.

Il s'agit de parler d'un personnage, qu'évidemment vous pouvez créer de toutes pièces. En 15 lignes grand max.

Vous présentez le personnage, de façon précise, dans un lieu donné, à la fois physique et caractère, caractère supposé... pour qu'on le sente, qu'on s'attache à lui, qu'on l'aime ou le haïsse ou qu'on l'évite... qu'on le voit. Il aura une particularité physique ou un trait de personnalité.

Je vous propose de construire un texte dense. Et pour ce faire, commencez par écrire un texte long, où tranquillement vous construisez votre personnage, puis supprimez le superflu, les mots de trop, pour arriver à un texte plus court, dense, expressif.

Danièle Tournié, le 28 mai 2020

PERSONNAGES

Le regard d’une vie

J’avais ce rendez-vous pour un travail avec un éminent professeur. J’avais 20 ans, mon diplôme en poche et très timide. Être l’assistante d’un tel homme me terrifiait d’avance. Dès que la secrétaire m’annonça que je pouvais pénétrer dans son bureau, je n’étais plus qu’une flaque d’eau. Son bureau était encombré de milliers de livres, boîtes de rangement débordantes de papiers. Entre deux grandes piles de revues, je découvris ce petit homme, sans âge, ni beau, ni laid qui me regardait intensément. De ses yeux émanait une attraction irrésistible. Je voyais l’univers, les étoiles, tous les soleils du monde. Tout d’un coup, moi, petite flaque d’eau, je sentais monter en moi, rivière, torrent, lumières scintillantes et une force inconnue. Bonjour Monsieur le Professeur, dis-je d’une voix pleine d’assurance….et j’ai travaillé avec lui jusqu’à la fin de sa vie. Inoubliables ses yeux qui ont changé mon destin.

Brigitte RdM

Un homme mélancolique

C'était un homme petit et mince. Plusieurs fois par jour, il traversait la minuscule place plantée de tilleuls. Dans la rue, on le repérait de loin avec sa démarche chaloupée comme dansée et ses pas qui semblaient ne pas toucher terre.

Il était toujours tiré à quatre épingles avec une chemise d'un blanc éclatant sur un pantalon noir au pli impeccablement marqué. Ses cheveux de jais légèrement bouclés et gominés et ses yeux d'obsidienne donnaient un éclat particulier à son teint couleur d'ocre sombre. Il était serveur au restaurant de la place. Ses mains aux doigts longs et fins caressaient les objets et faisaient apparaître et disparaître les assiettes comme en un tour de magie. Sa voix était harmonieuse et son accent portugais véhiculait toute la saudade de ces pays lointains où la douceur des mélodies se heurte à la rudesse de la vie. On ne pouvait pas lui donner d'âge et sa

retenue, sa rigueur, son regard insondable et son austérité empêchaient toute question. Il accomplissait son travail, c'était tout !

Sur la place se trouvait une petite statue représentant le Charmeur de mésanges, le Meiselocker muni de sa flûte et d'une cage à oiseau ; alors le soir à la fermeture du restaurant, quand il rentrait chez lui, sa dansante silhouette se confondait avec le petit personnage sculpté. Eh bien, oui ! Il était son double, son alter ego figé dans la pierre de son cœur meurtri d'avoir dû s'expatrier ! Car, lui aussi, il était musicien et avait charmé plus d'un oiselet dans son pauvre pays ! Mais la misère et son homosexualité l'avaient obligé à quitter le Cap-Vert et à laisser là-bas sa musique et sa voix !

Brigitte L.

Pinocchio

Ses grands yeux noirs vous fixent. Ils vous fixent tellement que vous vous demandez pourquoi. C'est simple, il est en bois, en pin, ce personnage, cet enfant, ce n'est pas une sculpture, mais un morceau de bois vivant, doré, un peu veiné. C'est une sorte de pantin articulé, bougeant bras et jambes de sa propre initiative, comme une marionnette sans fil.

Ce qui est le plus étonnant dans son visage, c'est son nez, immensément long, et droit, une bonne dizaine de centimètres, à l'horizontale, ce nez qui s'allonge en plus quand il ment ! Sa bouche malicieuse parle, parle, il parlait déjà quand son père Gepetto l'a créé.

Ce Pinocchio, vous pouvez le voir le 28 mai en Italie, en Toscane dans son village natal, il porte son éternel chapeau rouge sur la tête, assorti parfois à son gilet rouge et sa culotte verte annonce ses aventures, il est kidnappé, avalé par un requin, transformé en âne.

Vous sentez tout de suite son tempérament d'enfant fugueur, indocile ; dans ses yeux ébahis vous lisez sa fureur devant la méchanceté des adultes qui le dupent et en même temps son besoin d'affection. Le Pinocchio de ce conte célèbre évoque la quête périlleuse de ce petit garçon en bois si attachant qui finalement conquiert son humanité jusqu'à devenir enfin un vrai garçon de chair et d'os.

Chantal C.

Kévin

18 ans presque, pas tout à fait, l'air juvénile, pas besoin de se raser, les cheveux en bataille : négligé mode ou manque de temps, d'attention, l'allure athlétique, sportive sans l'être vraiment, sportif, de celui que l'on peut croiser avec une planche sous le bras et la musique dans les oreilles du côté du skate park. Mais ici, les bras ballants, désœuvré, l'air comme décalé, déplacé, perdu, les yeux surtout, grands, bleus gris comme la mer pas loin, où il ne va jamais, assortis à son jean délavé façon sarouel qui glisse sur ses hanches… Les portes claquent, se referment, il se retourne, déglutit, n'ose pas s'asseoir. Mois de mars au Havre, il a chaud ! attend les questions. Il a compris, il attend les mains sagement posées sur ses genoux comme lui a appris sa mère qui est venue le voir, en pleurs. Mais qu'est ce qui t'as pris ? Mais pourquoi ? Difficile de répondre, il ne sait pas : les copains, l'envie d'argent, de jeux vidéo, de partir n'importe où au bout du monde, et rien à perdre, le lycée où ça va pas, personne pour lui dire qu'il y a des choses qui valent le coup dans la vie… alors oui il a mis des lunettes noires, enfoncé son bonnet, et braqué une banque, une agence de quartier, avec une arme. Factice. En plastique plus vraie que vraie, sans balles évidemment. Ils y ont cru, la police est arrivée.

Danièle T.

Un personnage

« Marche de ce côté-ci car je mets ma canne de ce côté-là » me dit-elle, sa voix un peu dure et rauque. Elle a quatre-vingt-neuf ans, ancienne joueuse de tennis, danseuse folklorique toujours.

Elle parle avec précision, ne perd jamais un mot, philosophe, professeur qui crée des cours originaux, tels que "Mais est-ce de l'art ?" et "les groupes de haine" qui font réfléchir. Elle aime beaucoup Dewey, le pragmatique ; on apprend par expérience.

Après une conférence devant un public d'octogénaires, pendant la période de questions et réponses, elle a demandé : « combien d'entre vous ont essayé le LSD? ». (Elle a tout fait, de la psychanalyse à la thérapie par le cri.)

Elle conseille de "montrer, ne pas dire" mais elle enfreint souvent ses propres conseils, raconte des histoires dont c'est à nous d'en faire une image. Pourtant, elle partage ses dessins pour les montrer.

Elle salue une soi-disant bonne amie, et surtout fait des compliments à celles qui portent des bijoux, élégants ou vulgaires, avec un large sourire parfaitement de dents coiffées, en fait des éloges ; plus tard, elle me dit que c'est une imbécile ou qu'elle est fausse. Je me demande ce qu'elle dit de moi dans mon dos.

Elle m'a donné un conseil : « Tu pourrais penser à ne pas relever trop de défis, même si tu as la satisfaction de les résoudre. Tu pourrais avoir intérêt à t'imposer moins. »

Une dame à multiples contradictions; n'est-ce pas la condition humaine?

« On ne doit pas craindre la mort, on doit craindre d'avoir vécu une vie gaspillée », dirait-elle.

Elle est morte. On se demande encore ce qu'elle en penserait.

Judith J.

L’ermite de Cuguret (suite)

Un diable sorti de nulle part, comme un pantin qui jaillit retenu par un ressort au fond de sa boite quand on soulève le couvercle... C’est l’image qui me vint à l’esprit quand un vieillard hirsute brisa brutalement le silence environnant. Je marchais sous un soleil accablant quand, au détour d’un col, un fort en ruines se dessina, planté à la limite de la descente vers la vallée de l’Ubaye. Cela faisait deux heures que ma gourde m’avait abreuvé de sa dernière goutte d’eau. L’endroit désert ne présumait d’aucune présence humaine, je fus d’autant plus surpris par cette apparition soudaine. « Vous n’avez pas vu le panneau propriété privée ? ». Je restais figé au milieu du pont levis par lequel j’étais entré en ignorant, il est vrai, cette interdiction. Le vieil homme avait prononcé ces mots en agitant les bras comme s’il voulait brasser l’air autour de lui. Pas étonnant d’ailleurs car, malgré la chaleur, il était vêtu d’un gros chandail en laine qui il y a des années devait être blanc. J’allais faire demi-tour quand il ajouta : «Vous avez demandé à qui pour entrer ?». Ce à quoi je répondis : « Je vous le demande ! ». Cette brève requête à laquelle il ne s’attendait certainement pas lui fit dire : « Et vous voulez quoi ? ». Je me risquais malgré son air très peu affable à lui demander de l’eau. « Attendez-moi ici, dit-il, je vais faire ma sieste et je reviens ». De retour au bout d’une trentaine de minutes, son visage buriné, mangé par une barbe de plusieurs mois, laissait cette fois transparaître un large sourire. Commença alors une amitié qui se prolongera de nombreuses années durant lesquelles je découvris Jean, ermite digne du «Désert des Tartares».

Michel C.

L’ermite de Cuguret (suite)

Ermite, Jean? Pourtant il aimait la compagnie à condition de la choisir ! Au fil des années je fus gratifié de quelques confidences. L’évocation de sa vie d’officier en Mauritanie laissait soupçonner l’origine de sa fortune. A l’âge de 60 ans, dans ce fort il se fit artificier, maçon, menuisier, soudeur, conducteur de bulldozer, de pelleteuse mécanique pour entreprendre des travaux titanesques. Je pus réellement connaître l’homme quand il me fit lire le carnet de ses mémoires où des prénoms féminins étaient annotés de croix plus ou moins nombreuses ; son sourire malicieux en laissait deviner la signification. J’ai pu rencontrer deux femmes en ce lieu et l’une d’elles me confirma une anecdote plutôt cocasse : elle se laissa enfermer 3 jours

dans les souterrains pour laisser place libre à une autre femme en expliquant « *Je veux que Jean soit meilleur dans sa vie future* ».

Michel C.

Négligemment

Un dîner où une dizaine de personnes élégamment vêtues font connaissance autour d'une table. Le maître de maison, habillé lui en négligé chic, est un bel homme, l'œil bleu, grand, svelte, sourire conquérant, sûr de lui, affable avec chacun et surtout chacune ; il anime la conversation. Il a l'art de raconter des anecdotes qui le mettent en valeur sans en avoir l'air et amusent la galerie. On comprend vite qu'il est polytechnicien, a un poste prestigieux, par ailleurs classé au tennis, jouant du violon. On l'admire, on est sous le charme. Puis sa discrète épouse veut intervenir dans la conversation ; lui coupant rapidement la parole et sans même la regarder, il laisse alors tomber, avec un sourire agacé :

- Elle est gentille, mais elle dit n'importe quoi.

Un court silence passe, puis la conversation reprend sans commentaire.

Qui a reconnu, à l'œil soudain couleur d'acier, au ton méprisant, le tyran sous le masque du séducteur ?

Marie-Claude S.

La chienne du bonheur

Lorsque je suis arrivée dans ce village la petite maison que je cherchais était là !

Au fond de la cour ce camion, celui qui allait nous conduire au bonheur. Les portes de ce gros véhicule étaient ouvertes, des cages les unes à côté des autres et les unes sur les autres. Là mon bonheur m'attendait.

Les bénévoles ont ouvert la porte de la cage, et je l'ai vue. Elle était épuisée du voyage, elle avait un peu peur aussi mais elle était enfin là. Son regard fatigué du voyage et absent nous dévisageait d'un air de dire « vous êtes qui vous et je suis où ? »

Celui-ci était particulier. Les yeux en amandes marron clair me regardaient sans bouger, sa petite tête de couleurs multiples avec des taches caramel, noires, sur la truffe. Sa robe blanche avec des tâches de couleurs identiques à celles de la tête avec des poils mi-longs faisait qu'elle était superbe. Du haut de ses 35 kilos, elle était

impressionnante d'autant que sur la photo elle était amaigrie. Alors là, j'ai eu l'impression qu'elle était croisée avec un veau. "Un vrai petit poney" mon Odyssée a dit mon fils lorsqu'il l'a vue. Elle est douce, calme, propre, obéissante. Un vrai coup de foudre. Je ne regrette rien d'être allée dans cette belle association de rapatriement de chiens roumains, car elle était là pour moi, elle m'attendait autant que je l'attendais. Elle me donne de l'amour, une vraie compagne de route, de vie aussi. Plus jamais je ne serais triste car je vais vivre pour elle et avec elle, ma chienne du bonheur Odyssée.

Pat B.

Rideau

Elle a plaqué puissamment le dernier accord, baissé la tête sur le clavier comme pour le remercier. Les applaudissements claquent, les bis hurlent, elle se lève, salue et part d'un pas décidé à ne pas se retourner. Je l'attends devant sa loge. Enfin je vais voir ma sublime pianiste, lui déclarer ma flamme d'admirateur, lui avouer que je sors de ses concerts chaque fois plus amoureux de la mystérieuse musicienne au visage voilé par sa somptueuse chevelure. De petite taille elle s'avance tête droite relevant sa robe longue d'un côté, sur une jambe épaisse. Ses célèbres cheveux, qu'elle n'a pas coupés depuis l'âge de seize ans disent les journaux, enveloppent ses épaules et son dos jusqu'en dessous des reins. Ce mur souple de lianes folles couleur d'ambre et de pourpre, joue avec le moindre courant d'air, épouse chacun de ses gestes, dissimule un corps grassouillet, sans taille. Son décolleté en pointe laisse deviner des mamelons tassés dans un bustier serré. Son visage plat agrémenté de taches de rousseur est creusé par deux yeux noisette. Ses petites lèvres outrageusement peintes en vermillon sourient et me demandent d'une voix enfantine, « A quel nom cette dédicace ? – A Serge, Madame – Ah ben, vous vous appelez comme mon chauffeur. »

VéroniQ C.

En quête de sens

Avec le confinement, certains mots ont repris du sens, par exemple les mots : voisin, loin, besoin, silence, aventure, voyage.

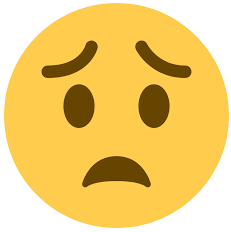
Peut-être, à la lumière de cette étrange période d'enfermement, ont-ils un autre sens qui est resté caché ou insignifiant jusqu'alors ? On peut prendre un mot et en tirer un fil pour pénétrer dans ses acceptions nouvelles pour vous et en dérouler un fragment d'essai ou, pourquoi pas, une histoire ?

Mais là du coup, vous pouvez faire au moins une page dense. Une phrase ne suffira pas. Creusez, faites des références.

Danièle Tournié, le 5 juin 2020

EN QUETE DE SENS

La peur



Avec le confinement, il est un mot qui trotte dans ma tête et finit par m'obséder. Je l'observe auprès d'amis et personnes de mon entourage : c'est le mot « PEUR ».

Pour moi, la peur était jusqu'à il y a peu une expression normale de la prise de conscience d'un danger imminent. Elle devait être maitrisée, à mon sens, par l'analyse et l'observation de la situation, et l'évacuation des éléments qui avaient subitement créé cet état d'effroi justifié. La peur est nécessaire pour nous protéger d'un danger, d'une situation que nous avons identifiée, qui pourraient nous nuire immédiatement.

Là où je reste troublée, c'est à l'écoute de personnes, et elles sont nombreuses, qui disent : « maintenant avec le déconfinement, j'ai peur ». Lorsque je pose la question : peur de quoi ? il n'y a pas de justification précise : j'ai peur, c'est tout !!

Que signifie cette peur que l'on ne sait pas qualifier ? Que dit-elle de nos réactions face à une situation jamais vécue ?

On sait accepter d'avoir peur de chuter devant un précipice, exprimer la crainte de l'échec avant un examen difficile, être effrayé par une araignée velue, se sentir terrifié lorsque la terre tremble sous nos pieds… il est de multiples situations où la peur se manifeste et elle permet de nous protéger.

Mais la peur du déconfinement ? Est-ce à dire que l'on voudrait rester dans la situation imposée par le confinement ? C'est ce que j'ai perçu auprès de certains « peureux » et cela me trouble. Devant une situation aussi irrationnelle, que dire ? Que faire ? Comment aider l'autre ?

Je n'ai pas la réponse et peut-être que cela devrait me faire peur ? Peur bleue ? Peur panique ? Donnez-moi la solution avant que je ne finisse verte de peur !!

Marilou

Épidémie de peur

Il semble que le sentiment le plus répandu pendant cette pandémie
soit la trouille, la pétoche, la frayeur, la peur en un mot…
Non seulement du virus, de la maladie, de la mort,
mais de l'Autre, de l'avenir, de la vie
Quelle étrange situation d'être en prison chez soi, confinés,
seul ou avec ses proches !
Une politique a été instaurée pour répandre un climat de terreur
et nous infantiliser : annonces insistantes à la radio et la télé
Interdiction de sortir sans autorisation, de visiter ses malades,
d'enterrer dignement ses morts.
Evidemment il y eut aussi de beaux mouvements de solidarité
qui ont rassuré, calmé l'angoisse
Tout dans la nature s'est mis en frais pour nous soutenir :
soleil, éclosion précoce des fleurs, animaux redécouverts
Un réseau d'amitié s'est mis en place grâce à Internet pour,
contrairement aux médias officiels,
Diffuser et faire circuler des consolations : dessins humoristiques,
chansons, concerts, conférences…
Et maintenant, le plus navrant serait que nous eussions peur d'en sortir
ou restions épouvantés par la crainte généralisée…
Souhaitons-nous de retrouver la confiance en soi,
en l'Autre, en l'avenir, en la vie.

Marie-Claude S.

Au plus près

Quand « tout ça a commencé », quelque chose d'irréel a semblé se poser comme un voile sur le monde environnant, comme dans un rêve, même pas cauchemardesque…

Rien à comprendre. La vie s'arrête-t-elle ? Quand ? Bientôt ? Bizarre. Vraies ces images ? Et ce calme dans la ville ? Etrange.

Sans trop réfléchir, Elodie s'est alors plongée dans ce qui était à sa portée, au plus près d'elle, au plus près de son regard, concentrée.

Son jardin, pas très grand, trop souvent négligé, est ainsi devenu l'objet de beaucoup d'attentions, de travail. Elle s'est appliquée à le **regarder de près**, à l'admirer dans ses détails, à observer la palette si riche de ses couleurs, à guetter ses réactions à ses soins, une nouvelle pousse, une nouvelle fleur, du vert qui pointe son nez sur du bois hier encore sec…

Tous les midis, au déjeuner son assiette voisinait avec un géranium rose, en pleine forme, et c'était comme être à côté d'un copain, son copain le géranium, là**, tout près**, vivant.

Chaque fleur photographiée a pris la pose, s'est prêtée à ce « les yeux dans les yeux », là, maintenant, la magie de l'instant. Et c'est **au plus près** de chacune que l'objectif s'est posé, pour se plonger dans cet univers de l'infiniment petit. Plus on s'approche et plus grande est la profondeur de champ, plus les détails apparaissent : incroyable la pensée pourpre, mouchetée de jaune ! la renoncule rose vif structurée à la perfection, offerte au soleil ! Et l'orange de l'eschotlzia !!!

Il était temps de traiter ce jardin avec tout le respect dû : rempoter ces petites plantes achetées souvent rapidement et qui attendaient depuis… d'être enfin installées « pour de vrai », dans de vrais pots en terre cuite, tenter quelques boutures là aussi envisagées depuis…, débarrasser et nettoyer des recoins « vraiment moches », semer ces graines ramenées de son dernier voyage, semer des haricots aussi, tiens pourquoi pas, des haricots beurre !

Elodie avait l'impression de retrouver un ami, un ami délaissé et patient qui avait tenu le coup tant bien que mal, malgré tout, pendant vraiment longtemps, discret, vaguement entretenu par une dame souvent très occupée à travailler, sortir, voyager…, à aller voir toujours plus loin.

Peu à peu, en y **regardant de près**, … le cactus bouturé a fait des pousses, la graine d'Afrique du Sud a germé, les epiphyllums réhabilités se sont redressés, la plus vieille copine de son jardin, achetée il y a plus de trente ans et qui l'a accompagnée dans ses différentes vies, accepte enfin de faire de nouvelles feuilles, comme de minuscules palmiers. Il fallait la rapprocher de nous, trop loin, là-bas dans son coin.

Ça marche !

Enfin, pas tout : les haricots beurre resteront un rêve…le plant de basilic a disparu en une nuit… quelques salades seulement arriveront dans l'assiette…

Les escargots **même surveillés de près** ont gagné la partie !

Claudine H.

Vieux

J'ai découvert que dans le mot « vieux » il y avait inutile, à isoler, mettre à l'écart, ne pas toucher, peut-être même ne pas regarder, ne pas aller voir…

Un vieux est en vie mais presque mort, coupable de toute façon, coupable d'être en vie et de coûter, coupable de mourir et d'augmenter les statistiques. Quoique ça dépend, ça peut rassurer les jeunes que les vieux meurent, ils n'ont rien à craindre, ils ne sont pas vieux, eux. Donc à mettre à l'écart les vieux, les éviter, on dira les protéger, ne pas les déranger ! les garder loin de la foule, du bruit, des miasmes de la vie du dehors.

Alors enfermés, les vieux n'ont plus que les murs de leur chambre où laisser leur regard se perdre. Livrés tout entiers à la pensée de la mort.

Car dormir, méditer, les vieux savent.

Seuls. Vieux et séparés. Comme un couple, des amis qui se séparent, mettent une distance entre eux. Le but : s'oublier progressivement. Ne plus avoir de quotidien commun, juste des souvenirs. Seuls et vieux. Anachorètes qui n'ont pas choisi le désert, l'absolu repli, l'absence au monde. Seuls et n'avoir réellement personne dans sa vie, ou ne compter pour personne, c'est presque pareil.

Au pire, les vieux sont à l'écart, comme les fous, les lépreux, ensemble, à attendre. Rien à dire, ils ont juste traversé le temps, témoins muets. Ils attendent.

Ils ont vécu des histoires d'un autre temps. Mais raconter ne se fait plus. Les vieux n'intéressent pas. Qu'est-ce qui intéresse les jeunes si ce n'est la vie, là, tout de suite ?

Et pourtant, il y a du bonheur à écouter et apprendre, comprendre un peu les vies singulières, soi et l'autre, ce que l'on sera, et tout ce temps qui passe... Et on le sait tous, être écouté est un plaisir qui donne le sentiment d'exister, d'être quelqu'un, de ne pas être condamné au silence et à la solitude, à parler seul.

Pour faire un bon vieux : reste à sourire, ça fait toujours mieux de paraître heureux, apaisé, puis se taire. Le silence s'installe alors et les jours s'écoulent identiques, mais finalement, de quoi a-t-on besoin quand on est vieux? de manger, dormir, pisser ? Un lit propre serait suffisant ?

Peut-être s'attacher aux détails de la lumière qui vient de la fenêtre, à un mot de l'infirmière, un bruit dans le couloir, une petite douleur à l'estomac. La mort rode. Un silence à couper au couteau. Comment croire à la vie qui reste ?

Les vieux sont comme les enfants, les tout petits. Ils vivent pour être regardés, touchés, pour un sourire, un mot doux, un rien de tendresse, une question qu'on

leur poserait qui prouverait par leur réponse quelle qu'elle soit qu'ils sont là, vivants. Regardés surtout.

Et d'ailleurs pourquoi dit-on aller « voir » un parent, un ami, quelqu'un ? Pour les regards échangés qui font que l'on existe dans les yeux de l'autre, pour être reconnu, distingué, remarqué un peu… je préfère croire.

Il n'y a pas d'âge pour être fragile, seul, à l'écart, sans regard, sans paroles échangées, vieux.

Danièle T.

Bonne reprise !

La suite au prochain numéro